

ESSAIS

Tous droits réservés pour tous les pays.
Copyright 1950

MICHEL CHIHA

ESSAIS

I



ÉDITIONS DU TRIDENT
BEYROUTH

INTRODUCTION

VOICI des pages sincères, nées des événements et de la vie. Ecrites au jour le jour, elles prennent à leur source l'image, le sentiment et la pensée et, avec ce qu'elles peuvent contenir d'émotion et de poésie, elles s'offrent comme un témoignage.

Nées de la passion de vivre, de l'amour de la paix, de l'ordre, de la justice, de la nature, de la terre natale, de la condition humaine, des merveilles et des chances de l'infini, elles révèlent nos certitudes et nos alarmes, elles sont pour une période d'à peu près trois ans, de la fin de 1943 à la fin de 1946, comme l'écho dans notre poitrine des triomphes de la vie et de la mort.

Mais c'est aussi de l'appel du lecteur qu'elles sont nées, de son accueil paisible ou frémissant. Elles ne sont qu'une partie d'une longue suite d'écrits du matin et du soir interprétant les jeux de la lumière et de l'ombre.

Courtes comme elles sont et envoyées aux presses à peine écrites, elles échappent à tout artifice.

Le titre d'Essais, sous lequel elles se proposent, vient d'un lecteur bienveillant qui, apportant son encouragement, les qualifia ainsi.

Nous souhaitons que ces pages sorties de notre méditation et quelquefois de nos entrailles conservent assez de naturel et de fraîcheur pour intéresser et mériter de durer.

Nous les publions comme on publie des souvenirs et des confidences, avec cette différence qu'elles ont surgi non point de notre imagination et du passé, mais du chant, de la blessure, de l'événement, de l'idée, du choc dans sa résonance première.

Nous les livrons au lecteur qui en a déjà lu l'une ou l'autre, comme à celui qui les lira, avec le sentiment de leur faire partager avec le fruit mûr de notre automne quelque chose de notre cœur, de nos convictions et de nos amours.

M. C.

Beyrouth, 15 Août 1950

ESSAIS

DE LA POÉSIE

DE la poésie avant tout.

Rien n'est plus important, rien n'est plus nécessaire en ce moment. La laideur est sur le monde comme une lèpre. La victoire se confond avec la destruction et les bombardiers sont au service de Dieu. C'est l'heure de l'archange furieux, de la foudre et de la colère. Mais sur le plan de l'âme tout change. Voici que la douleur est reine. Ce qui se passe est incroyablement beau. Dans la nuit et dans les larmes c'est une prodigieuse élévation, un appel désolé à la divinité, des cris dépassant tellement l'humain qu'ils en deviennent surnaturels :

*« Je sais que la douleur est la noblesse
unique... »*

Il n'est pas de grandeur qui ne procède de l'âme. C'est pourquoi une œuvre d'art peut être immense en ne montrant qu'un déchirement. Que deviendrions-nous sans la poésie qui est prière et qui est musique, qui est beauté

et qui est amour, qui est intelligence et qui est lumière?

Shakespeare et Racine sont cela. Et Baudelaire et Keats. Et d'autres enchanteurs du jour et de la nuit.

Y a-t-il vraiment quelque chose d'autre qui puisse nous guérir ou seulement nous consoler de la vision de tant de décombres?...

*« L'air est plein du frisson des choses
qui s'enfuient... »*

Songez à notre tour à ce mystère de la poésie, à ce baume, à cette rédemption, à ce que tout cela contient d'éternel et d'indéfinissable.

«Poésie», disent les livres, «art de faire des vers». Sécheresse des formules! Il y a plus de sonorité dans le bois mort que dans cette définition accablante.

La vraie poésie serait-elle autre chose que l'harmonie merveilleuse des sons, ensemble avec l'harmonie des sentiments, des images et des idées, un accord inespéré, une ivresse de tout l'être?

Un siècle sans poésie est un siècle perdu. Une civilisation sans poésie est un malheur universel.

7 Décembre 1943

DE LA JOIE ET DU SANG

A travers la Nativité on entrevoit déjà le massacre des Innocents. Et pourtant la terre et le ciel sont dans une sorte d'ivresse. Mais toute la Rédemption est faite de cela: une alternance, un équilibre de la joie et de la douleur.

L'ange dit: «Je vous annonce une grande joie», mais du même lieu bientôt va monter la voix de «Rachel pleurant ses fils et qui ne veut pas se consoler parce qu'ils ne sont plus».

Comme ferait un grand fleuve, depuis le sang de David le mystère du sang traverse tout. Ce sang qui est le frère du vin qui est breuvage et vie mais que l'homme en folie répand: celui des Innocents, du Baptiste et de tant d'autres: sang de la vigne et du martyr, dont l'origine lointaine est peut-être la mer et qui pour cela lui ressemble.

Distracts ou tremblants nous fuyons le mystère. Il faudrait au contraire nous jeter dans cet abîme, tête première, comme le nageur sous le soleil, dans l'eau incandescente, un jour de printemps, parmi les rochers, et puis

essayer de voir au fond de l'eau, au fond de la vie.

Merveilles de la Nativité! Dans la montagne de Judée, un village perdu, mais annoncé, depuis toujours. Un petit village prédestiné!... Dans la nuit irréaliste, peut-être un peu froide, des bergers et des troupeaux endormis, et dans le ciel pur une aurore nocturne, des anges, des paroles divines, des chants inouïs. Et cette étoile parmi les étoiles, et le cortège des Mages (des Sages), avec de l'or et des parfums: encens et myrrhe. Incroyable féerie qu'aucun esprit humain n'eût pu concevoir et qui domine, à la fois, la légende et l'histoire parce que c'est la Vérité.

Noël 1943

DE BAYARD A NOS JOURS

CE Garigliano que les troupes britanniques de la 5ème Armée, montant vers Rome, viennent de franchir, ce «petit fleuve», suffit pour que nos souvenirs d'enfance viennent se mêler à son cours. Longtemps il a compté pour nous, après une leçon d'histoire

de jadis, parmi les fleuves les plus considérables du monde.

Barrant l'accès du pont du Garigliano pour couvrir une retraite, Bayard, vers 1503, défendit seul cette position contre deux cents Espagnols. Et nous revoyons, n'est-ce pas ? reproduite sur la couverture d'un cahier d'écolier, la toile de Larivière illustrant l'épisode. Bayard à cheval, en travers du pont, y prend des proportions épiques.

Evoquer de tels souvenirs, c'est quelque chose pour les hommes de notre génération car nous sommes de ceux qui, avant le Mandat, étaient déjà des hommes. Pour nous *toute* l'histoire était alors l'Histoire de France et nous vivions ici comme si régnait encore le brave roi François. Cela fait mesurer le chemin parcouru.

A une époque où la France elle-même donnait une importance démesurée à son histoire post-révolutionnaire au détriment de l'autre, nous continuions de ce côté de l'eau à considérer Pharamond comme un contemporain et l'affaire du vase de Soissons comme un accident de l'avant-veille.

Nulle part, dans l'univers, parmi les hommes blancs, la France ne s'est maintenue vé-

ritablement qu'au nom des forces spirituelles. Nulle part, non plus, le spirituel ne l'a trahie. Les malheurs ont toujours eu pour origine des questions d'un autre ordre.

La raison, il la faut chercher dans la vie et la mort de ce même Bayard — qui, du fond du passé, reparait ce matin sur le Garigliano dans son armure, pour émouvoir de nouveau, avec leurs parents, les petits écoliers de chez nous.

21 Janvier 1944

VARIATIONS SUR LA MÉDITERRANÉE

PEU-ÊTRE est-ce cette mer qui vit la première embarcation et la première rame.

D'énormes événements géologiques l'avaient faite ce qu'elle est: une mer intérieure.

A peu près fermée, elle ne connut longtemps que l'issue océane; mais, à Gibraltar, l'eau est peu profonde et l'Atlantique puissant est tenu en respect.

Après des millénaires, la mer Rouge prit contact avec elle; de si loin! et si peu, il est

vrai. Et la mer Noire, au ciel lourd, n'est que la partie coléreuse et secrète de la Méditerranée.

Vraiment, la Méditerranée répond à son nom: une mer intérieure, avec, autour d'elle, une sorte de vie intérieure.

A l'historien (le géographe pourrait être d'un autre avis), la Méditerranée paraît la mer élue; un élément providentiel et nécessaire dans la marche de la création. Durant des siècles, elle fut la mer d'un seul empire. Et les réalités sont telles que les habitants de ses rivages se trouvent, où qu'ils se rencontrent, un air de parenté.

Les vrais Méditerranéens sont ceux qui ont le goût de cette mer et de ce qu'elle représente: les brises ou les grands vents du large, les couleurs de l'eau et du ciel, le charme et le passé des îles, la pêche matinale ou nocturne, l'algue et l'oursin et les beaux couchants.

Les Continentaux ont un autre visage; leurs prunelles cherchent d'autres horizons; ils ont d'autres plaisirs. Le désert par exemple est une mer à sa façon mais qui fait d'autres poumons à ses fils.

Le Méditerranéen est par tempérament

un constructeur de navires (s'il n'en fait plus c'est que la turbine a tué la voile) et il est l'homme des périples hasardeux. L'autre, le Continental, celui d'Asie, (ici tout se confond), est pour les longues paresseuses, les clairs de lune vastes et les brûlantes rêveries; ce qui n'exclut pas les grandes chevauchées.

Vers 340 avant notre ère, sur des monnaies d'argent magnifiques, «Azbaal, melek Gebal» (ce qui en araméen veut dire roi de Byblos, notre Gebeil, et roi de la montagne) montrait une galère d'une ligne admirable. A la proue, il y avait une tête de lion et, dans la galère, des hoplites casqués. Au-dessous, s'étendait noblement un hippocampe ou cheval marin. Le roi Azbaal indiquait par là que, tout en aimant le cheval, il était un homme de la mer, toujours prêt à entreprendre des navigations lointaines.

Tandis que vers 649 de notre ère (vers 27 de l'Hégire), devant prendre la mer, à Beyrouth, pour une expédition militaire, Moawiya, le premier des Omeiyades (qui n'était encore qu'un grand capitaine), *afin de vaincre les répugnances de ses soldats et leur terreur de la mer*, s'embarqua avec sa femme pour donner l'exemple. Derrière Moawiya, qui était un héros, il n'y avait pas de Méditerranéens.

Ainsi se reconnaissent les maîtres légitimes de ces rivages.

Il n'y a pas d'ailleurs que l'attitude naturelle des hommes. Contre l'artifice, il y a le témoignage de la nature elle-même. Le désert n'est-il pas frère du désert, et l'olivier de l'olivier? Autour de la Méditerranée les mêmes climats, les mêmes forces secrètes, les mêmes fruits de la terre font naturellement les mêmes hommes.

Jusqu'au Maghreb et jusqu'à l'Espagne, la Méditerranée appartient à tous ses enfants. Nous la revendiquons comme d'autres la revendiquent parce qu'elle est le lien harmonieux de toutes les pensées qu'elle baigne.

Elle est la mer intérieure des lettres et des arts, de la poésie et de la musique.

Plus que toute autre mer, au-dessus des préjugés et des violences, elle est un signe d'équilibre et de fraternité.

11 Février 1944

LA BATAILLE A CASSINO ET LE MONT-CASSIN

LE Mont-Cassin, sous le canon, émeut la chrétienté entière. Une chrétienté que les belles inventions et le déchaînement de la force brutale ramènent aux catacombes.

Le monastère célèbre fondé, en même temps que l'Ordre bénédictin, par St. Benoît devient, disent les dépêches, un élément de la bataille. Sauvera-t-on la bibliothèque, les manuscrits, les fresques?... Sans hésiter, du bâtiment sur lequel il y a partout le mot «paix», l'Allemand a fait une forteresse.

Les Bénédictins allemands doivent en avoir le cœur gros. Mais en Allemagne ce n'est pas toujours par le cœur qu'on se distingue. On imagine pourtant les Bénédictins de partout peïnés et anxieux. Le monastère, au haut du Mont, avec, dans ses murs, les reliques de St. Benoît, sert à barrer la route aux libérateurs. Les Barbares font sentir leur présence au Mont-Cassin comme à Rome.

Quatorze siècles d'oraison, de liturgie, de science, de musique sacrée, de belles-lettres, sont jetés dans l'affreuse aventure. Cette guerre atteint de plus en plus, on le voit, les lieux

où souffle l'esprit. Elle s'acharne contre les voix intérieures, contre le silence.

Lorsque, en 529, St. Benoît suscita au Mont-Cassin, dans sa simplicité exemplaire, la vie bénédictine, l'Ecole de Droit de Béryte était encore debout. Les tremblements de terre n'avaient pas ruiné la ville et son enseignement. Nos concitoyens de l'époque apprirent peut-être alors quelque chose de l'Ordre naissant.

C'était un temps où les communications maritimes quoique lentes étaient relativement assurées et fréquentes.

La maison illustre du Mont-Cassin où l'on nous dit que vivaient, jusque récemment, deux cents moines et novices a bien mérité de la civilisation. Sans elle, maints chefs-d'œuvre de l'antiquité eussent péri; et, sans elle, les savants arabes de la grande époque eussent moins pris aux Grecs pour le transmettre à leur tour à l'Occident.

Peut-être aussi que, sans elle, la Renaissance n'eût pas atteint son prodigieux épanouissement.

Au début du Moyen-Age, il n'y eut que ces moines pour se pencher sur l'antiquité et pour sauver et multiplier Homère et Virgile et tant de merveilles, avec amour.

Maintenant le Mont-Cassin est sous le ca-

non. Il n'est pas un Méditerranéen, un humaniste, un savant, un lettré qui n'en éprouvera de la mélancolie.

20 Février 1944

VOYAGES

CETTE belle route droite de l'avenir, la longue route qui mènera de Beyrouth à Calcutta, puis, par la Birmanie, jusqu'en Chine, nous l'avons déjà devant les yeux. Après Damas l'omeyade et Baghdad l'abbasside, étapes familières, viendront d'autres noms sonores: Ispahan, Kandahar, Delhi, Bénarès, cités impériales et royales... Sur le Tigre et sur l'Euphrate, par dessus l'Indus et par dessus le Gange, on chantera un jour aussi simplement qu'ailleurs et qu'autrefois: «sur le pont d'Avignon...»

Visions de demain! démarrages! vitesse! Voyages où chacun voudra voir ce qu'il n'aura pas vu. L'Europe, d'une part, de l'autre l'Asie, déferleront sur nous, en route l'une vers l'autre.

L'Europe s'est toujours passionnée pour l'Asie mais, d'instinct, des millions d'Asiatiques soupirent après des paysages où ne do-

mine pas le jaune; ils se tournent vers l'Ouest, comme les grands navigateurs, comme les villes en croissance.

Le couchant a des séductions secrètes. Au terme de sa journée, on regarde du côté du couchant. Et le soleil couchant est toujours un soleil assagi. C'est de ce côté-là que l'homme fatigué s'applique à construire sa demeure. L'Asie en feu rêvera de plus en plus de nos visages, de nos mers et de nos climats. Toutes ses routes alors aboutiront ici, au seuil de la Méditerranée, comme celles des grands pèlerinages.

Il faudra que nous soyons attentifs. A côté des marées humaines, celles des océans sont peu de chose.

Il y a depuis longtemps autour de nous un bariolage humain digne des ballets russes. Nous nous en accommodons à travers le souvenir charmant de Diaghilev et de Balieff. Mais l'Asie de demain déversera sur nous des masses autrement bigarrées.

Combien de milliers de machines volantes, roulantes, rampantes, combien de navires, passant par ici, demain, sillonneront les routes de la terre, de la mer et du ciel! Attention à ce qui va venir, à ce qui vient! Préparons la darse et le quai pour le navire, le garage pour

l'auto, le hangar pour l'avion. Préparons l'hôtellerie et le gîte. Mais songeons aussi à ce que deviendrait notre vie intime, à ce que deviendrait notre vie intérieure si nous ne les défendions pas.

Asie, Europe. L'Ancien Monde en mouvement passera de plus en plus par les Echelles. Et le Nouveau prendra également ce chemin.

Calcutta, Mandalay, Hanoï, Canton, Shanghai! C'est très amusant et très dangereux aussi d'être en si bonne place sur le chemin du tour du monde.

22 Février 1944

CENDRES

L'ÉGLISE rappelait hier à l'homme qu'il est poussière. Les horreurs de la guerre ne suffisent pas à réveiller en nous ce grave souvenir. Il est vrai qu'on se fait à tout et c'est l'oubli qui est le propre de l'homme. Ce qui pourrait nous obséder la vie entière nous laisse indifférents et impassibles. Mais dans ce geste de l'Eglise, il y a une grandeur qui élève la poussière humaine jusqu'à la matière stellaire.

N'est-ce pas le temps d'évoquer Pascal :

«Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout...»

«...Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle... »

Voilà ce que nous sommes. Et cependant nous vivons dans la fièvre. Aucune agitation ne nous fait peur. Un monde d'illusions, de rêves et d'images, nous dispute au réel, à l'inévitable, à cette poussière enfin où il nous faut faire un terrible effort pour retrouver la forme de notre visage.

Mais, il y a aussi de la majesté dans le geste religieux de l'homme qui s'évade de sa substance pour dominer à la fois la poussière et la mort. La puissance de l'esprit nous tire, comme de force, de nous-mêmes et nous montre avec sérénité dans un peu de cendre ce que nous serons sans recours.

Cette coutume des Cendres, on dit que c'est à l'Angleterre que la chrétienté la doit (on pourrait dire l'humanité, sans offenser personne). Bien avant Guillaume le Conquérant, l'église d'Angleterre l'avait imaginée et adop-

tée. Par là sans doute et dès ce temps, l'Angleterre se défendait noblement contre le péché d'orgueil qu'on n'a pas cessé de lui imputer. Perdues dans les brumes du Nord, les cendres dans leur robe grise prennent davantage le sens de l'humilité. Tandis qu'ici, par exemple, sous le soleil, la poussière elle-même, traversée par l'éclatante lumière, pourrait peut-être encore se croire quelque chose et s'alourdir, dans sa fragilité, du péché des anges.

En ce moment, il y a sur la terre des montagnes de cendres. Ce ne sont pas des hommes faibles ou forts, ce sont des cités immenses qui portent à leur front le signe du destin.

Nous en parlons avec tristesse sans doute mais aussi pour illustrer la leçon de l'éternelle sagesse qui veut qu'une fois l'an, tous, qui que nous soyons, nous nous souvenions du commencement et de la fin de toute chose, de notre point d'arrivée et de notre point de départ.

«*Quia pulvis es*» ! Comment, oui, comment oublier cela ?

24 Février 1944

DE LA LIBERTÉ

Du haut de la chaire, on nous invite à nous intéresser à la liberté. Un tel appel ne peut pas ne pas émouvoir: c'est la condition humaine qui est dans la balance.

De tout ce qui nous préoccupe rien ne se place avant la liberté. Nos horizons s'ouvrent ou se ferment suivant qu'on nous la refuse. Et que serait l'homme s'il n'était pas libre?.. moins que le moineau dans le vent, moins que le chêne de la forêt. Mais, il y a la liberté, ce privilège dans la création, cet honneur, ce droit, cet exercice personnel d'une souveraineté altière. Il y a cette faculté insigne de pouvoir dire: je veux ou je m'oppose, je réfléchis, je m'incline, j'accepte, ou, au contraire, je discute et je ne veux pas. Une créature ainsi faite, comment la concevoir autrement qu'à l'image de Dieu et comme le fruit vivant du souffle de la divinité ?

Sans la liberté, que serait la raison qui fait le choix et qui fait l'élection? Que serait l'abnégation qui est de toutes les noblesses la plus volontaire?

Mais aussi, qu'est-ce que la liberté? Reine de l'espèce et mère du destin, courtisane

insolente et joueuse équivoque, quelle définition la contiendrait toute, avec ce qu'elle a de pur, de fier, d'exaltant, avec ses incertitudes, ses faiblesses, ses chutes devant le séducteur?

A l'intérieur de la liberté, il y a, nous le savons, mainte et mainte liberté. Ces libertés innombrables, si nous les revendiquions, si n'importe qui les revendiquait toutes, ce serait assurément le règne de la folie.

Ainsi, libres de mal faire, nous n'avons pas le droit de mal faire. Et nous sommes tenus de nous imposer librement des limites et des contraintes, de fixer des frontières à notre puissance.

Ainsi la liberté et la morale, la liberté et la loi, la liberté et la sagesse, la liberté et la justice se rejoignent et s'équilibrent.

Et nous n'omettrons pas d'ajouter à ces barrières solennelles, la pitié, la charité et l'amour.

Si nous nous sommes aventuré à dire un mot de la liberté, c'est aussi pour réclamer comme il convient des libertés légitimes. Nous les aurons sans doute.

A charge pourtant de nous souvenir que le chemin de l'erreur et celui de la liberté se côtoient.

DE L'HISTOIRE

PEUT-ÊTRE assistons-nous au déclin de l'histoire. L'histoire de l'avenir, ce sont des sociétés anonymes (et savantes) qui s'en chargeront (si cette forme de la vie collective survit au temps présent). Et peut-être fera-t-elle l'objet de marchés et d'adjudications.

Devant la masse des événements et devant la masse des impostures, qui osera faire métier d'historien? Le récit prétendument véridique des mobiles et des faits, qui le fera?

Quel chartiste désabusé, quel vieillard chenu croira en connaître assez pour enregistrer ce que la terre a vu et ce qu'elle voit?

Si l'histoire a pour objet de raconter la vie des sociétés humaines, sa tâche devient vraiment surhumaine.

Bainville disait, à peu près, de l'histoire, qu'elle n'est pas l'art de se souvenir, mais l'art d'oublier. Pour le peu qui est conservé, combien, en effet, est perdu? Et combien la vérité officielle ou apparente est différente de la réalité et de la vie?

L'Allemagne est partie en guerre pour Dantzig et pour le Couloir. Tout le monde sait

que ce n'est pas vrai; c'est ce qu'enseignent pourtant les Allemands. L'Italie avant sa folie et ses malheurs était neutre. Sa «non-belligérance», tout le monde sait ce qu'elle voulait dire.

Les assurances, les paroles d'honneur, les serments, les signatures même, font partie de l'arsenal du mensonge. Le grand art est là: tromper et surprendre. Dire et proclamer le contraire de ce qu'on pense. Affirmer audacieusement ce qu'on ne croit pas.

C'est à cela que se sont appliqués les pays et les régimes qui vivent dans le secret et qui, de bout en bout, se donnent pour mission d'assassiner la vérité.

Depuis longtemps, contre l'historien, un vaste complot se trame. Tout se ligue contre lui, et tellement que, pour en sortir, il n'y a plus que le devin. Il faut se satisfaire des vastes visions et des ressources intuitives d'un Michelet, par exemple. Mais tous les historiens ne sont pas Michelet. De plus en plus, nous réclamons la vérité cependant qu'elle nous échappe.

L'histoire dite «civile», celle des hommes morts et vivants, devient la plus incivile, la plus inhumaine qui soit. L'histoire naturelle l'écrase, parce que l'histoire naturelle est étran-

gère à l'homme, à ses ruses, parce qu'elle n'est pas victime de ses manœuvres, parce qu'elle ne doit pas tenir compte de son astuce, de ses arrière-pensées, de ses réticences.

1^{er} Mars 1944

DE LA MUSIQUE

DÉLICES du piano au milieu des instruments à cordes! Comment ne pas parler de musique quand on a la tête bourdonnante de Mozart et de Beethoven?

La puissance de la musique est un mystère. Où sont ses sources et ses fleuves? Dans quel séraphique infini?

Devant un orchestre en mouvement, on a la mesure de l'effort passionné que représente la naissance d'un son, d'un enchaînement de sons sortis de tant de poitrines muettes et fondus dans une sonorité unique. Un des plus hauts aspects de l'humanité moderne est celle-là, cette mise en commun de tant d'âmes, pour créer une harmonie qui va du silence mallarméen (... «musicienne du silence» ...) à Jupiter tonnant.

Aujourd'hui, d'une ville bombardée, la

musique essaye de s'élever plus suave. Elle sert en même temps à émouvoir les nations et à apaiser la douleur. Le bruit de l'écroulement des édifices et des murailles, le bruit annonciateur de l'écroulement des empires, l'homme cherche à le couvrir par le chant des violons.

Orphée construisait les villes avec une lyre; maintenant c'est au son des harpes et des flûtes qu'elles meurent. Telle est, en partie, la mission de la musique en temps de guerre, de la musique mobilisée, en uniforme, transmise à heures fixes par les ondes; mais ce n'est pas sa vocation.

La musique a une mission qui n'a pas été suffisamment remplie.

Elle a en effet ceci d'étonnant, d'admirable, qu'elle rapproche des hommes que rien ne rapprocherait, des cervelles, des langues et des opinions en tout point discordantes. Dès qu'elle jaillit, la vraie, la belle, la divine musique, elle emporte tout, elle prend l'homme aux entrailles, et elle le domine comme ferait le chœur même des Dominations.

Après la trêve de Dieu, rien n'a joué sur terre un rôle plus considérable; et nous ferons légitimement en cela à la musique sacrée une place éminente.

A moins de procéder d'une inspiration in-

digne de l'âme humaine, à moins de ne s'appeler qu'une volupté ou qu'un appel à la volupté, la musique vient certainement des plus hautes demeures de l'infini.

Dans un univers qui se respecterait, la grande musique devrait être distribuée comme le soleil.

Et sous nul prétexte, même pour charmer les serpents, un état policé ne devrait admettre des cacophonies pour la seule raison qu'elles pourraient contenter des oreilles barbares.

2 Mars 1944

MÉDITATION DU SOIR

LA grandeur de ce temps nous échappe. Pour en juger, nous sommes beaucoup trop dans le remous. Cela est d'ailleurs vrai de tous les temps. Les événements dont on est le contemporain, si grands qu'ils soient, ne livrent pas leur mesure. Tant de hauts faits demeurent inconnus, attendant patiemment qu'on se souvienne d'eux. Mais jamais autant qu'à présent le courage ne fut anonyme.

Pourtant, chaque jour de cette guerre voit

autant de héros que tout le siège de Troie et que la guerre de Cent ans.

Il y a plus: la légende est morte. Autrefois la légende entretenait la vaillance et l'amour. Maintenant, il n'y a plus de légende. Les fées sont parties avec les beaux seigneurs, et Merlin l'enchanteur, et les preux du vieux temps.

Le pire dans les guerres d'aujourd'hui, c'est qu'elles se prolongent en dehors du mystère, dans la terrible réalité de la machine qui défigure et qui tue. Il n'y a plus d'épées ni d'armures. Le chevalier de jadis est aujourd'hui, le torse nu, à l'intérieur du char; le char a supprimé le cheval, le beau cheval de guerre. De loin, en se dissimulant comme le malheur, les canons de tous les calibres (depuis la terrible petite mitrailleuse) fauchent tout autour d'eux. Apparemment, il ne reste plus place pour le combat singulier, pour la gloire individuelle, pour le panache.

Et pourtant y eut-il jamais plus d'héroïsme sur la triste petite boule qui nous porte?...

Offensive en Pologne, offensive en Ukraine, guerre en Italie, guerre civile à l'intérieur de la guerre étrangère dans les Balkans, offensive en Birmanie, assaut meurtrier des îles lointaines, inventions inouïes, bombes de cinq

ou six tonnes. Le concert infernal de toutes ces choses étouffe et cache l'héroïsme de l'homme.

On n'est jamais mort à meilleur marché qu'aujourd'hui, pour si peu et sans bruit, après des merveilles de bravoure que, le plus souvent, nul jamais ne saura.

On ne peut pas dire de l'homme de ce siècle qu'il ne sait pas mourir. Il a tout dépassé en se satisfaisant d'une mort obscure. De tous les dévouements à la patrie et à l'honneur, en est-il vraiment de plus grand ?

Imaginez cela et mesurez combien il faut que l'âme soit haute, l'âme de cette jeunesse qui se bat, pour alimenter son héroïsme de ce goût sombre de la solitude autour de la mort, de ces trépas sans pleureuses et sans marches funèbres, où la seule chance est de confondre les hallucinations de la nuit et du vent avec les mesures solennelles de Chopin et de Beethoven.

Cet âge, après celui de la pierre, du fer et de l'airain, cet âge des machines qui a tout blindé en oubliant l'âme, qui a tout endurci en brisant le cœur, n'est certes pas le plus beau. Il n'est pas le plus courtois, le plus généreux, le plus fier... Voici l'âge du jeune homme charmant que les mamans n'ont allaité que pour qu'il apprenne à mourir sans un cri, dans

l'embrassement d'une nuit de bombardement et dans le ciel d'une ville maudite.

Qu'est-ce, qu'est-ce donc que la civilisation ?...

7 Mars 1944

UNE VIEILLE HISTOIRE

O RIENT et Occident, cela fait-il deux humanités distinctes? L'Occident était désert quand une partie de l'Orient était surpeuplée. Et tout l'Occident humain est enfant de l'Asie.

Une mauvaise habitude oppose l'Occident à l'Orient: invention d'idéologues, de colonisateurs et de poètes. Passe pour les poètes, qui se permettent toutes les fantaisies. Mais il y a les autres; et ceux-là qui traduisent par une politique les vues et les constructions de leur esprit.

Depuis que Théodose, pour l'amour de ses fils, a coupé l'Empire romain en deux, la distinction entre Occident et Orient appartient à l'histoire. La géographie au lieu de s'élever contre elle en a pris mollement son parti.

L'aventure d'Honorius et d'Arcadius a valu au monde quelques malheurs et mille con-

troverses. A partir de ces deux Majestés impériales, l'Orient et l'Occident se regardent comme des étrangers. Sotte querelle de frères? Querelle aux conséquences incalculables.

Aujourd'hui le monde se ressaisit. Il y a des discordes qui s'oublient et des formules qui s'éteignent. Qu'est-ce que l'Occident? Pour Shanghai et pour Singapour ne sommes-nous pas ici des occidentaux de l'Extrême-Occident? Et pour l'Amérique, l'Europe n'est-elle pas orientale? Quelle bizarrerie a fait placer sous l'étiquette orientale ce «Maghreb» qui veut dire littéralement le couchant et par conséquent l'occident ?

Que le soleil se lève tous les jours du même côté, ce n'est un déshonneur pour personne; ce n'est pas notre faute si le préjugé a pour ainsi dire annexé le soleil à une partie de la planète. Et le Couchant, par hasard, serait-il plus honorable que le Levant?

Voilà ce qu'il faut se dire pour peu qu'on soit sorti de son village et qu'on ait une idée des continents et des nations. L'Orient classique s'appellerait plus correctement le centre (de gravité) de l'ancien monde. A ce titre, il pourrait rappeler qu'il a donné à l'univers ses grandes religions. Au-dessus de toutes les idolâtries, il a adoré, le premier, le Dieu unique

et transmis au superbe Occident, avec sa foi, la base même de sa civilisation. Mais, Levant et Couchant sont choses très relatives.

Par-dessus tout, il y a l'homme, qui supprime de plus en plus les distances, celles de l'esprit, celles du cœur et celles de la matière et qui n'a plus de raison de s'émerveiller d'un voyage autour du monde, ce jeu d'enfants.

L'exotisme est une chose qui vieillit. Quand tous les pays se rejoindront, on s'étonnera moins des singularités de l'Inde et de la Chine.

Depuis Montesquieu, on se demande de moins en moins, en Europe, comment on peut être persan.

9 Mars 1944

LA VIE ET LES LOIS

ON ne peut faire croître le manguier en Ecosse ni l'edelweiss dans le désert. Les plantes ne vivent et ne font des fruits que dans les climats favorables. Ainsi des lois.

C'est une grande présomption de prétendre imposer ses lois à des hommes qui n'y sont pas préparés; et de couvrir de fourrures scandinaves des épaules équatoriales. Il n'y a que de doux rêveurs pour le vouloir; des rê-

veurs qui finissent, à force de science abstraite, par affoler leurs contemporains.

Les lois ne se construisent pas dans l'absolu. Elles sont faites pour les hommes. L'humaine nature, fille de la Providence, a fait de la loi naturelle quelque chose d'humain. A moins d'une déviation native, d'une déformation héréditaire (qui peut être collective) la loi naturelle a une résonance sensiblement pareille dans le cœur de chaque homme.

C'est un désordre de prétendre transplanter chez les autres au nom du goût (et souvent du plaisir) des mœurs lointaines; et des codes entiers au nom du savoir et de la félicité. La chaleur et le froid gouvernement dans une large mesure les hommes et les lois. Il n'est pas de législation qui ne procède d'un certain climat et d'une température moyenne.

En fait de législation, après la loi naturelle et le Décalogue, il n'y a d'universel que «le Sermon sur la montagne». Admirons combien les textes sacrés sont courts; *combien vaste est leur substance précisément parce qu'ils sont une synthèse et qu'ils sont faits pour «tous les temps et tous les univers».*

En ce siècle, les lois se multiplient à l'infini. Elles sont aujourd'hui d'un poids écrasant. Que seront-elles demain ?

«Nul n'est censé ignorer la loi». Quelle hypocrisie se dissimule sous cette injonction! La vérité, c'est que nul désormais ne peut connaître la loi, toute la loi; et, la loi intégrale, tout le monde l'ignore.

L'édifice législatif, s'il ne se contrôle pas, s'il ne se modère pas, supprimera à la longue toute personnalité et toute vie. La tendance savante et singulière qui fait des lois quelque chose d'aussi abondant que l'eau des pluies est une tendance pharisaïque et inhumaine.

Dans l'Etat de demain, il faudra imaginer un conservateur des lois, et, dans l'édifice, des hommes très sages, penchés sur les textes pour en retirer chaque saison le bois mort comme les hypothèques purgées et l'inutile encombrement de l'érudition et de l'illusion.

L'uniformité n'est pas dans la nature.

«Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence; un méridien décide de la vérité....».

20 Mars 1944

LES PROSES QUOTIDIENNES

IL ne faut pas craindre d'entretenir les lecteurs d'un quotidien des plus grands sujets. Un préjugé fâcheux limite leur intérêt aux choses communes et courantes. Accepter cela, c'est offenser les citoyens. Il en résulte pour tous un appauvrissement.

Ne doit-on parler de sciences politiques et de belles-lettres que dans les revues spécialisées? Et de morale que dans les cours de morale? Pourquoi l'astronomie, par exemple, de toutes les sciences la plus altière, devrait-elle, dans ce qu'elle a d'accessible et de synthétique, rester étrangère aux foules? Si les journaux s'en mêlaient, beaucoup plus d'hommes lèveraient la tête et les yeux pour réfléchir, les nuits claires, aux profondeurs du ciel étoilé. Et les arts, si populaires au bon vieux temps, en fera-t-on toujours une chose secrète?

Pourquoi sous-estimer le lecteur? Ce lecteur pour lequel on a si peu d'égards et qu'on ne veut flatter que dans ses facultés les moins nobles. Sera-t-il dit de la presse qu'elle se met délibérément, ou par indifférence du côté du moindre effort ?

Il y a tant de choses à dire, même en temps de guerre. Surtout en temps de guerre; précisément pour ne pas s'éloigner trop des seuls événements qui comptent, de la grande aventure humaine et sociale qui se développe dans l'angoisse et dans le sang.

Le citoyen qui nous lit doit s'habituer à trouver sous notre plume autre chose que ce qui l'amuse ou qui l'égare. C'est un privilège majeur de pouvoir offrir chaque jour une lecture de son choix à des milliers d'hommes, mais un tel privilège s'alourdit d'une responsabilité éclatante.

Il est simplement honnête de faire un effort quotidien pour élever l'âme de qui nous lit et la nôtre ensemble.

Ne fuyons jamais un grand sujet! Pas plus d'ailleurs que des matières moins graves. Comme il n'y a pas de sot métier, il n'y a pas de petit sujet. Tout est dans la façon de prendre l'homme et la vie.

Le temps des gazettes n'est plus, au sens des feuilles médisantes d'autrefois; aujourd'hui, un journalisme correct suppose d'autres disciplines. Proposer le matin ou le soir une matière d'une certaine densité au lecteur, c'est influencer probablement le cours de ses idées et le cours de sa journée.

Cela est sérieux et vaut qu'on y réfléchisse un moment.

21 Mars 1944

PRINTEMPS

QUELQUES lignes sur un bout de papier, cela permet de fixer un état d'âme.

Retrouvons-nous vraiment, en nous-même, le même homme chaque jour? Tout change avec l'heure, avec le paysage, avec la fuite des saisons. Et nous changeons avec le mouvement éternel.

L'homme d'un sombre hiver, puis du printemps éblouissant, peut-il être le même homme? La lumière et la nuit, le silence et le vent, le jardin en fleurs ou l'allée attristée de l'automne ont sur nous un vaste pouvoir. Nous devenons malgré nous ce qu'ils sont. Il y a dans tout cela des blessures invisibles et des amours secrètes, le moment de la lassitude, du doute; et le temps de l'exaltation.

Voici l'ombre et voici le soleil: autant d'oscillations entre ce que nous devenons et ce que nous sommes; autant d'actes en puissance et de renoncements qui se préparent. Je

veux quelque chose dans la splendeur du matin et je cesse de le vouloir dans l'obscurité de la nuit; je me croyais un héros, je ne suis plus qu'un homme. L'heure de l'illusion et l'heure de la désillusion sont proches l'une de l'autre.

Il y a des forces infinies dans le ciel et leur rayonnement est partout dans la nature. Tout n'est-il pas cela: des forces? des forces qui se rencontrent, qui nous traversent, qui ébranlent à leur passage toutes les cellules dont nous sommes faits ?

Et notre âme, n'a-t-elle pas elle aussi des visages innombrables? Celui du détachement et celui du désir, celui de la douleur, celui de l'amour... C'est pour elle que le printemps arrive, que la glycine refleurit, que par dessus le mur des voix et des rires d'enfants se font entendre, que tout un univers vibre et s'émeut. L'homme d'hier, l'homme fatigué que rien ne distinguait plus des choses immobiles, le voilà qui revit.

Et le voici déchargé soudain d'une peine profonde, souriant à la vie tandis qu'il ne lui demandait plus rien.

Le printemps est revenu. Que ce ne soit pas en nous l'homme d'hier qui l'accueille !

LA CÈNE

LA fresque de Léonard, cette «Cène» tant reproduite, il faut l'avoir sous les yeux ce matin. Celle-là ou une autre. Ce pourrait être Giotto ou Raphaël, Fra Angelico ou Véronèse: on a le choix entre les plus grands noms, entre toutes les gloires.

Mais les Cènes les plus émouvantes, c'est aujourd'hui dans les sanctuaires qu'il les faut chercher. Là, le grand souvenir efface les événements, le merveilleux héritage s'étend sur les pensées et sur les douleurs.

Après les figures et les allégories, le mystère de la Cène rapproche le divin de l'humain de telle manière qu'on en est comme ébloui. Qui eût pu inventer cela hormis le Maître de la vie? Cette immense réalité de la nourriture et du breuvage, cette élection de la vigne et du blé, ce geste quotidien de l'être qui demande «des forces».

On se souvient, en s'étonnant, du «silence éternel de la divinité» imputé par Vigny à cette présence, cette merveilleuse présence d'où l'inspiration jaillit comme un torrent.

Comment prétendre être touché par le di-

vin si on ne va pas vers lui? Comment espérer cette visite ou cet appel, alors qu'on n'est qu'un homme entre les hommes, l'obscur, l'infinimentale unité qu'on incarne dans la foule prodigieuse des morts et des vivants? Et comment réclamer un privilège au nom seulement de la faiblesse et du doute?

La marche vers le divin, vers le commencement qui se confond avec le terme, vers cette immense nuit plus profonde, s'impose comme une marche vers le divin, vers le commencement qui se confond avec le terme, vers cette immense nuit plus profonde, chaque jour plus sensible, chaque

à travers le télescope, les événements religieux que la terre commémore prennent de l'ampleur. A nos yeux si faibles, au delà du fini dont nous découvrons les dimensions avec stupeur, le divin revêt les proportions d'un infini mille fois plus impressionnant encore. Ce que Léonard a peint, c'est la démarche la plus directe de la divinité vers sa créature, une prise de possession supprimant à jamais et l'absence et l'oubli.

*Jeu*di saint 1944

RÉSURRECTION

A brève ou longue échéance voilà ce que chaque homme attend. Il n'est pas de lieu où l'on prie qui n'annonce une résurrection.

Depuis le passé le plus obscur, l'humanité vit de cette espérance. Il y a une part de nous-mêmes qui défie la mort, nous le sentons bien. Les yeux fermés, comme si c'était pour le dernier sommeil, nous nous disons que nous pourrions continuer de vivre sans notre corps, voir avec d'autres yeux que ceux de notre chair, aimer avec notre esprit plus encore qu'avec nos entrailles.

Au fond de nous, nous percevons les éléments de notre immortalité. Avec notre pensée, nous pouvons observer notre figure matérielle comme s'il s'agissait d'un être inconnu, d'un visage étranger. Il nous semble que nos facultés supérieures, notre âme, pourraient fort bien, sans s'évanouir, sans disparaître, habiter un corps différent du nôtre. Cela nous le sentons et nous pouvons nous l'expliquer. Mais, par-dessus la sagesse et les philosophies, il y a le fait historique de la Résur-

rection, ce fait dont Pascal a pu dire: «Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font tuer».

De prime abord, la résurrection de la chair (s'ajoutant à l'immortalité de l'âme) déconcerte et surprend. Comment ! ce peu de cendres, cette poussière, cette ombre, ce souvenir (en songeant aux trépassés d'un lointain jadis) vont renaître, revivre? Pour l'Eternel, ce n'est pas plus difficile que de tirer un épi du grain de blé ou un être du néant. La force créatrice va plus loin que nos hypothèses. La puissance qui a fait l'univers est nécessairement maîtresse de la mort et de la vie.

Nous commémorons dans la Résurrection la victoire décisive sur la mort, le triomphe de la lumière sur les ténèbres. A partir de là, nous pouvons attendre tranquillement le retour de ceux qui sont partis et affronter notre destinée sans trembler.

8 Avril 1944

REINES...

LA princesse Elisabeth d'Angleterre a eu l'autre jour dix-huit ans. A cet âge, on peut être reine dans le Royaume-Uni. Ce fut en 1837 le cas de Victoria, fille du duc de Kent, succédant à son oncle Guillaume.

C'est de notre temps la marque d'une civilisation très haute qu'un grand peuple, que des hommes qui savent être tous de grands citoyens se soumettent volontairement à l'autorité d'une femme. Autorité nominale souveraine, mais en fait «bien tempérée», comme la monarchie elle-même, comme le clavecin de Bach, et pleine de charmes.

Il faut avoir une idée très ferme de la tradition et de la stabilité (plus encore que de l'hérédité) pour accepter cela. La loi salique n'a pas séduit les Anglais alors qu'en France elle était la loi; une vieille loi des Francs-Saliens il est vrai, une loi «barbare».

C'est la raison pour laquelle l'Angleterre a eu des reines et la France seulement des régentes, comme tous les royaumes lorsque le roi est mineur. Curieux paradoxe que celui-là. Une femme en France a toujours pu être ré-

gente sous la monarchie et jamais reine. Dans le cas des Anglais, il serait plus exact de dire pour mettre en relief la différence: une «*reine-roi*»; mais il n'y a pas qu'eux. Il y a les Néerlandais et les Luxembourgeois, pour ne rien dire des abeilles.

On se demande si l'usage britannique n'a pas consolidé l'institution monarchique en apportant périodiquement à la dynastie, par le choix, la vigueur d'un sang nouveau.

Et puisque «le roi règne et ne gouverne pas», qu'importe que ce soit une reine ou un roi! Le savoir-vivre seul ferait préférer une reine. Cela ne veut pas dire que les femmes ignorent l'art de gouverner. Elizabeth, Marie-Thérèse, Catherine ont prouvé magnifiquement le contraire. Et l'Angleterre n'a pas connu d'époque plus brillante que la «victorienne», ce règne impérial de 64 ans.

Pour en revenir à la France, on peut faire de ses régentes une liste imposante: Blanche de Castille, Anne de Beaujeu, les deux Médicis, Anne d'Autriche... Pour ne parler que de ces puissances-là. Anne de Beaujeu, fille de Louis XI et au dire de son père «*la moins folle femme de France*», fit de sa régence un grand règne. Les autres étaient étrangères: deux Espagnoles et deux Italiennes.

La France qui appliquait la loi salique s'est accommodée des régentes mais on ne voit pas pourquoi des «Filles de France» n'auraient pas pu régner de leur plein droit. Contre elles il n'y avait que le préjugé.

De nos jours, une reine se ferait peut-être plus facilement accepter qu'un roi. L'orgueil de l'homme, mieux que devant une force, s'incline devant la faiblesse.

26 Avril 1944

BILLET DOMINICAL

CE siècle qui enregistre tout, qu'arrache-t-il à l'oubli? Jamais autant de scribes n'ont travaillé; et, depuis trente ans, jamais la matière plastique n'a obéi à autant de voix, n'a reçu autant d'empreintes. Nous le constatons naguère: la masse des documents, véridiques ou trompeurs, dépasse les facultés humaines. Comment tel fait s'est-il passé?... Nous nous le demandons jusqu'au moment où nous cessons d'y penser.

Quelle chose apaisante est l'oubli; l'oubli seulement de ce qui nous fait mal.

Pour le reste, la vertu c'est de se souvenir, d'entretenir la flamme, de garder présent de-

vant nos yeux tout ce qui fut pour nous joie, délices, débordement du cœur.

Ainsi, il faut oublier et il faut se souvenir.

En cela il n'y a pas de contradiction.

Les collectionneurs de colères et de regrets sont de pauvres hommes. Ils ne savent plus vivre. Ils passent leur temps à moudre ce qui ne nourrit plus. Leur avenir est dans les décombres.

Un homme de caractère doit se souvenir, il est vrai, de ce qui l'a blessé, mais sans haïr, sans s'émouvoir, dans la sérénité de la sagesse et de la patience; comme s'il s'agissait d'un autre, d'un confident, d'un témoin; avec, au lieu d'un désir de représailles et de vengeance, la pure ardeur d'une volonté de justice.

Se souvenir pour aimer, pour défendre des visages et des absences contre la nuit...

Rallumer les lumières éteintes et les disperser sur des masses d'ombre...

. Oublier, si ce n'est pour guérir, les douleurs et les désastres...

Un homme moyennement sensible qui aurait d'un bout à l'autre de son âge une vision claire de ses déconvenues, de ses chutes et de ses malheurs, trouverait-il encore plaisir à quelque chose ?

Il faut oublier. Il faut se souvenir. A la façon dont notre cœur se met à battre, nous reconnaissons très vite ce qu'il faut disputer à l'ombre et ce qu'il faut abandonner à la nuit.

30 Avril 1944

L'AMOUR DE LA PATRIE

SIX voix nous ont parlé, l'autre semaine, du service de la patrie. Six voix d'homme, avec des résonances distinctes, dont l'ensemble se pourrait comparer à quelque sextuor.

En se confondant, dans l'ordre, les voix humaines font le chant; en se suivant dans l'harmonie, elles développent l'idée.

Ces voix venues d'inspirations différentes ont expliqué et exalté cette chose profonde: le sentiment de l'homme pour sa patrie. Prêtres et laïcs, le magistrat, le poète, l'homme de loi, le philosophe, autant de justes et de sages, ont apporté leur témoignage à une réalité sensible: la terre natale, celle des morts et des vivants, la clémente ou l'ingrate, mais toujours la douce, la très maternelle patrie.

Depuis que se préparait la semaine sociale qui vient de s'achever, il y avait sans

doute des raisons de faire entendre, sur ce thème, ces voix. Mais, dans le moment présent, ces raisons paraissent plus actuelles encore. Qui chérit sa patrie doit comprendre qu'un autre chérisse la sienne, qu'il lui prodigue sa tendresse, qu'il la veuille libre et fière, qu'il s'attache à elle comme à son berceau, comme au lieu naturel de son dernier sommeil.

Aimer sa patrie, on vient de nous le dire six fois, est un devoir; c'est aussi une nécessité en quelque sorte physique. Les paysages les plus riants ne nous consolent pas d'être loin, où qu'ils soient, de nos dieux lares; et c'est une cruauté et un châtement de bannir un homme de sa patrie.

Nous connaissons, il est vrai, un chauvinisme qui n'est qu'un nationalisme exaspéré; et nous connaissons des patriotes qui s'accoutument assez de la servitude des autres.

Ces deux formes de la passion ne sont pas notre fait. L'une et l'autre nous semblent détestables. Aimer sa patrie ne comporte aucune haine. Et c'est une faiblesse de considérer, ainsi qu'aux jours barbares, l'étranger, parce qu'étranger, comme un ennemi. Ce devrait être, au contraire, le visiteur et l'hôte, celui qu'attriste l'absence, l'éloignement de sa propre patrie et qu'il faut pour cela accueillir,

et qu'il faut peut-être consoler. Sous cette forme fraternelle, la terre peut devenir, sans blesser personne, au-delà de la patrie de chacun, après le village, la ville et la province, simplement la patrie des hommes.

La semaine sociale sur le civisme a eu pour conclusion naturelle, par dessus le mur mitoyen, un appel à la fraternité.

Nous n'y ajouterons qu'un mot, mais qui est divin: «Ton prochain, comme toi-même».

3 Mai 1944

REMARQUES SUR LA GÉOGRAPHIE

ENSEIGNER la géographie de façon plus intelligente, voilà ce qu'il faut souhaiter vivement. En cette matière, les professeurs de qualité sont rares. C'est la vue à vol d'oiseau et c'est la perspective qui manquent.

Une leçon de géographie doit avoir la valeur d'un voyage, tandis que, trop souvent, ce n'est qu'un effort de mémoire assez morne. On peut voyager même autour de sa chambre; et l'imagination, si on l'aide, sait aller vite et loin.

Il y a plus de rêve et de poésie dans la

géographie qu'en aucune autre science. C'est l'espace et c'est la mer, c'est la forêt et la jungle, ce sont les montagnes et les glaciers, le Sahara et le Mississipi. Et au milieu de la nature riante ou sévère, dans la brume ou au soleil, ce sont les capitales et les villes. Apparemment immobile, tout cela est mouvant, grouillant, sonore, en perpétuel devenir.

Dans les écoles, des milliers de noms sont rabâchés sans que l'imagination en soit éveillée, comme on additionne des nombres, sans que les yeux s'ouvrent sur la face de la terre.

Pour la formation de l'esprit, la géographie est cependant d'une extrême importance.

Et pour enseigner la géographie, il faut avoir l'âme du voyageur et ses curiosités, savoir se déplacer par la pensée et par le sentiment à mesure qu'on fait tourner la mappe-monde.

Une classe où on ne fait pas cela n'est qu'une taupinière.

Les cartes plates qui, sur les murs blanchis, mettent des taches de couleur et qui égayent un peu les salles où tout est noir, il faut pour la formation de l'enfant leur donner plus de vie.

Qu'est-ce qu'une sèche énumération de pays, de provinces, de départements, de villes et de

villages? Qu'est-ce qu'une collection froide de bornes kilométriques portant des noms de chefs-lieux et de sous-préfectures? Ne faut-il pas visiter un peu ces terres et les gens qui y vivent et regarder le paysage ?

La leçon de géographie appelle avant tout une vision de l'espace; il faut alors ouvrir les fenêtres s'il ne pleut pas trop fort et se placer devant le plus large horizon.

«Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes

«L'univers est égal à son vaste appétit.»

On plaindra le professeur s'il n'a pas lui-même quelque chose de cette fringale.

La géographie est avant tout une description de la terre; il faut à son service un peu de l'art du conteur; sans trahir la vérité, l'imagination doit y avoir sa part.

Les beaux récits des voyageurs et ceux de quelques écrivains inspirés, ne serait-il pas naturel de les incorporer à la géographie?

L'Inde, par exemple, sans Kipling, comment connaître son visage ? Et sans Jules Verne, même aujourd'hui, comment les écoliers feraient-ils le tour du monde ?

POUR LA FÊTE DE JEANNE D'ARC

DANS toute l'histoire, tout le long de l'histoire, rien de pareil ne s'est vu.

L'aventure de cette jeune fille de France est si mémorable qu'on s'en étonne davantage à mesure qu'on s'en éloigne.

A part le temps de l'Incarnation qui est le centre de tout, on ne connaît rien de plus saisissant.

Cette paysanne qui, à 17 ans, s'en alla gronder des capitaines et gagner des batailles, aussi longtemps qu'il y aura des patries, des armées et des saints, on parlera d'elle.

Aujourd'hui le nom de Jeanne est honoré partout; nulle part mieux qu'en Angleterre. Après un temps de désarroi, les Anglais se sont étonnés de leur hésitation; ils ont couvert de fleurs ses monuments et ils se sont mis on dirait à l'aimer. Nous ne sommes pas de ceux-là qui leur imputent entièrement son procès et sa mort: beaucoup d'Anglais de l'époque, d'Anglais de France, et l'évêque de Beauvais parmi eux, portaient des noms bien français.

Le nationalisme d'alors ne ressemblait pas à celui de nos jours.

A partir de Jeanne seulement le patriotisme s'est mis à prendre son vrai sens, celui d'un attachement passionné à une terre, à un territoire dépassant le fief et le village.

«...Et Jeanne la bonne Lorraine

«Qu'Anglais brûlèrent à Rouen.»

François Villon, de Paris, n'aurait ainsi, parce qu'il l'avait appris d'elle, la Lorraine, la Normandie et l'Ile-de-France.

Et n'étaient-ce pas les Bourguignons qui l'avaient livrée aux Anglais ?

Maintenant, le deuxième dimanche de mai, toutes les églises de la chrétienté sont chaque année fleuries pour elle; sans doute aussi tous les jardins; et d'abord tous les jardins de France.

Nous autres ici, nous aurons toujours des fleurs pour Jeanne d'Arc. Nous éprouverions quelque chagrin à ne point le faire, d'abord parce qu'il faut entretenir partout le culte des héros et des saints, ensuite parce que Jeanne d'Arc conduite par ses voix a donné sa vie pour un royaume, c'est-à-dire, pour un certain nombre de paysages, de libertés et d'amours. On peut l'imaginer au paradis, tout près de Saint Michel armé, au milieu du peuple ébloui des saints.

Dans la «*Sainte Jeanne*» de Bernard Shaw (que la compagnie Pitoëff jouait en 1925 à Paris, au Théâtre des Arts), le bourreau dit à Warwick, à la fin: «*Son cœur n'a pas voulu brûler, Monseigneur... Mais tout ce qui restait est au fond de la rivière... Vous n'entendrez plus parler d'elle*».

Et Warwick répond: «*Plus jamais parler d'elle?... Hum! Je me le demande...*»:

Richard de Beauchamp, comte de Warwick, qui était quelqu'un, pouvait se le demander à bon droit.

13 Mai 1944

OFFENSIVE DE PRINTEMPS

SUR le fond sombre des cyprès, les jacarandas sont en fleurs. Fidèles à un appel secret, ils détendent leurs bras ankylosés. Lentement ils se vêtent de mauve, comme Andromaque. Leurs mains lourdes esquissent des gestes royaux; une scène du théâtre classique se développe; il ne manque plus que les personnages. Les mouvements de l'âme les plus passionnés trouveront dans ce décor le paysage qui leur convient.

Les tristesses comme les joies ont leur printemps. Une langueur immatérielle et qui est un baume traverse ce matin les blessures les plus rebelles. Le printemps de nos climats au milieu de mai est un tel débordement de vie que la mort devant lui doute de son pouvoir. Elle se demande si elle n'est elle-même qu'une ombre.

Ce mai des rosiers, des vergers et des champs, que les uns donnent à la prière et d'autres au rêve, ce mai nuptial et profond, il ne faut pas que des pleurs l'attristent. C'est offenser la vie dans ses moments les plus solennels que d'y mêler des regrets et des larmes.

Pourtant la guerre trouve un de ses éléments dans cette splendeur. Elle associe ses assauts à ceux de la nature comme pour dissimuler sa propre stérilité. Voici venu le temps de l'offensive et du carnage. Cette mi-mai, en Italie, atteint brusquement les limites du bruit et de l'horreur. Qu'est-ce en ce moment que le printemps de la Toscane? Quel désordre est autour de Rome, quelles foudres sur la voie Appienne ?

L'homme se déchaîne quand la saison devient favorable. Il prend la décision virile de sacrifier son printemps et sa vie, parce qu'il

faut que la guerre prenne fin et pour épargner d'autres vies et d'autres printemps.

Nos souvenirs à nous, nos souvenirs de mai sont graves et doux. Une sorte de recueillement les enveloppe. Si nous leur conservons cette fraîcheur, c'est à cause d'un détachement infini et parce que la guerre ne peut plus rien pour ou contre eux.

Le vrai printemps, celui qui dure et qui embaume, celui que le temps épargne et que la guerre ne menace pas, c'est en nous que nous le portons. Cela seul permet d'oublier que le printemps d'aujourd'hui se confond avec l'automne de jeunes gens innombrables.

16 Mai 1944

CHALEURS

AVEC les chaleurs, l'esprit de décision commence à fléchir, la volonté bat de l'aile. Toute l'histoire accuse cette infériorité des pays chauds. Les Occidentaux qui s'habituent au désert n'y résistent activement qu'un temps ou encore parce qu'ils ont des réserves dont la deuxième génération ne disposerait pas.

Il y a des températures qui interdisent l'action (à plus forte raison, la persévérance) ; comme il y a des températures qui portent à la volupté et au rêve. La poésie et la bataille ne vont pas toujours de pair.

Il arrive que les grandes chaleurs soient supportées plus facilement par les hommes habitués à résister aux grands froids. Les extrêmes se touchent.

Bien des personnalités coloniales nées entre la Bretagne et l'Ecosse se sont accommodées de vivre dans des pays tropicaux. On est aguerri ou on ne l'est pas. Ceux qui le sont supportent le meilleur et le pire. Ce n'est pas le cas des autres.

Lorsque Rome conquiert le monde, Rome était pour l'univers habité le septentrion ; mais à mesure que la puissance romaine gagnait le nord, le destin de Rome se fixait. A partir de la conquête des Gaules et de l'Angleterre, à partir du mur d'Hadrien, Rome était perdue ; elle ne pouvait demeurer la maîtresse du monde. On l'a bien vu depuis lors. Et la folie des maîtres contemporains de l'Italie fut de croire que les légions du fascisme auraient raison des légionnaires du nord.

Cela ne veut pas dire que le courage et le succès doivent demeurer étrangers à certains

climats. Mais les pays où le thermomètre monte trop ne triompheront jamais que dans des conditions inégales.

Il faut nous méfier de la chaleur. Si du foyer solaire vient toute vie, l'insolation est toujours menaçante. Les jours de grande chaleur nous ne sommes plus nous-mêmes. Nous ne nous engageons pas avec la même lucidité. Nos idées et nos actes brouillés vont au ralenti. Nous ne serions pas capables à ces moments-là de partir en guerre.

L'homme des pays chauds, faute de réaction suffisante, s'écroule dans l'apathie et dans le sommeil.

Mais le Liban a des montagnes; il peut se réfugier dans l'altitude et retrouver en un instant l'air pur, les brises fraîches auxquels, littéralement, il doit la vie.

23 Mai 1944

40° LATITUDE NORD

AU-DESSUS du 40ème degré de latitude nord, réserve faite de St. Pierre et Miquelon, ces très petites îles françaises au sud de Terre-Neuve, aucun territoire n'est la colonie d'une puissance d'Occident ou d'Orient.

(Nous n'appelons pas la Mandchourie et l'Alaska des colonies). Cependant toute l'Europe est au-dessus du 40ème degré de latitude. L'Espagne et le Portugal, l'Italie et la Grèce sont traversés par cette ligne imaginaire de nos atlas.

Cela nous paraît saisissant.

La latitude, c'est la distance de l'équateur et c'est la hauteur du pôle; c'est donc le climat et c'est la qualité des saisons. Toutes les colonies de l'Europe sont au-dessous du 40ème degré de latitude et le volume de ces colonies correspond à l'élévation de la température.

Comme font la physique et la chimie, on pourrait ériger cela en loi.

C'est qu'au-dessous du 40ème degré, l'espèce humaine devient moins résistante. Sur le plan de l'ordre et de la discipline, elle perd de plus en plus ses qualités et ses moyens.

Il lui arrive de gagner en intelligence et en souplesse ce qu'elle perd en solidité et en rigidité, mais cela même est très relatif.

Le Nord se plie au raisonnement plus que les zones centrales de la terre, et il agit plus. Il a besoin de moins de paroles et de plus de calories. Il travaille au lieu de paresser et de

rêver. Il conquiert. Les pays de l'action ont toujours dominé les pays du rêve.

Car l'esprit critique est le principal ennemi des empires et rien ne désagrège les nations comme une exégèse excessive. Les Latins et nous, nous en savons quelque chose.

Ici, nous sommes entre le 32ème et le 34ème degré de latitude nord. Mais contre la latitude, nous avons l'altitude. Nous serions sans excuse si nous n'en tirions pas le parti le plus large. Il y a comme cela quelques positions dans le monde qui, en même temps favorisées et défavorisées par la nature, trouvent en elles-mêmes le correctif d'un malheur congénital.

Pour ne pas nous débilitier, montons plus haut sur la montagne...

La remarque que nous faisons au sujet de l'univers colonial est purement géographique et objective. Comment éviter cependant les conclusions qui en découlent?

Il est exact que les pays du rêve ont donné plus d'une fois leurs législateurs et leurs chefs aux pays de l'action. Ne disons rien des religions, mais Papinien était de Tyr, Bonaparte était corse et Disraëli n'était pas un Scandinave, que nous sachions.

Au-dessous du 40ème degré de latitude, on trouve plus aisément des généraux que des armées. Ne pourrions-nous pas aussi faire de cela une loi, en attendant que les progrès de l'industrie du froid viennent au secours des pays chauds?

25 Mai 1944

P A X

« **I**L n'y a jamais deux vainqueurs dans une guerre, mais il peut y avoir deux vaincus » disait en 1939 Hitler au Reichstag. C'est vrai, mais il ne faut pas cette fois que la seconde affirmation se vérifie. On peut ajouter que si la défaite du vaincu est dans la guerre, celle du vainqueur, c'est généralement dans la paix qu'elle se produit. Une mauvaise paix, une paix précaire peut annuler paisiblement l'effet de vingt victoires.

Raisonnablement, la paix de plusieurs vainqueurs ne peut être, en quelque façon du moins, qu'un compromis. Faire la guerre ensemble, c'est faire la paix ensemble, ce n'est point la faire seul. Mais cela même, si la raison prévaut, n'empêche pas de faire une bonne paix. Un jour prochain, les nations, ou ce qui

vaut mieux les Puissances — les Grandes — seront appelées à faire à ce propos la démonstration de leur sagesse.

De toutes les paix, les plus victorieuses, les plus solennelles, les plus perpétuelles (la perpétuité n'a-t-elle pas elle aussi sa relativité et ses degrés?) nous dira-t-on laquelle a le plus duré?

Nous ne ferons pas pour le préciser le tour de l'Histoire; en ces jours d'examens, quelque bachelier nous répondrait mieux que ne feraient nos souvenirs.

Un seul point nous importe: à la longue, aucune paix n'a eu raison de la nécessité, aucune n'a duré plus que les années ou les mois que la nature des choses lui accordait. Et si les lois meurent, comment les traités de paix n'auraient-ils pas leur anémie propre et leur maladie de langueur?

En cette matière, ce qu'une génération a fait, il est rare que la suivante ait le pouvoir de le maintenir.

La vraie paix, la seule, (ou de toutes la moins branlante), c'est celle qui donnerait sans doute aux hommes la leçon de justice qui convient, mais qui mettrait aussi l'équité d'accord avec la justice. Les paix violentes ont fait plus de ravages que les guerres. Elles ont

tué implacablement les petits-neveux de leurs fabricateurs.

Evitons qu'il en soit ainsi cette fois.

30 Juin 1944

*LA PRISE DE LA BASTILLE
ET LE « BON TYRAN »*

DEPUIS la prise de la Bastille, il ne devrait plus être question d'embastiller les gens. Cela arrive néanmoins de temps en temps. Les lettres de cachet au service de la raison d'Etat sont une arme discrète ou indiscreète, en tout cas décisive, (et la raison d'Etat n'est souvent elle-même que la déraison de quelqu'un).

En fait, les lettres de cachet qui «peuplaient» les bastilles (celle de Paris était à peu près déserte en 1789), ce n'est pas autre chose que l'expression épistolaire du bon plaisir. On oublie cela quand on souhaite le «bon tyran» comme une solution politique.

Contre ces plaisanteries, les inventeurs de l'«*habeas corpus*» ont fait, un siècle plus tôt, une grande chose; sans démolir aucun édifice, ils ont assuré le respect de la personne humaine.

ne. C'est seulement quand la liberté individuelle est garantie qu'on peut dire qu'un peuple est libre; tout le reste est littérature.

Mais, vit-on jamais un tyran plus bénin que le roi Louis XVI? Pauvre roi innocent et doux. Chacun évoque aujourd'hui sa lamentable aventure. Ce n'était pas le roi, c'étaient les mœurs alors qui étaient tyranniques. Il faut à ce sujet dénoncer une confusion dans les mots. Quand on nous parle du «bon tyran» c'est d'un tyran intelligent, habile, inflexible, pourtant magnanime, juste, loyal et par conséquent moral et scrupuleux qu'on rêve. Cela fait beaucoup d'adjectifs et de qualités pour un tyran. En connaît-on beaucoup de ce modèle-là? *Il n'y a de bon tyran que celui dont les témoins sont tous dans l'autre monde.*

On demande le bon tyran quand la raison collective ne suffit pas pour rétablir les choses; mais, quand on tombe dans la tyrannie, on n'en sort plus que par la révolution et la mort.

A vrai dire, de Saint Louis à Louis XVI bien des libertés parmi les plus hautes furent acquises ou conquises. Il est permis de s'en souvenir même un 14 Juillet.

Pour l'univers, la commémoration de la

prise de la Bastille a cependant le sens d'un symbole, elle honore les plus nobles aspirations de l'humanité et elle revêt une gravité dix fois plus grande quand la France elle-même est sous le joug.

C'est aujourd'hui le cinquième 14 Juillet depuis que la tyrannie de l'étranger a multiplié les bastilles en France. Ce sera le dernier dans cette amertume et dans cette douleur. Puisse la générosité, puisse la noblesse du cœur avoir raison, avec la victoire, de toutes les tyrannies.

14 Juillet 1944

LE DESTIN EN MARCHÉ

LA situation de l'Allemagne devient chaque jour plus précaire. Sûrement en Europe on n'est plus très loin de la fin. Combien de mois Hitler tiendra-t-il encore ? Les historiens de l'avenir se demanderont ce qui se passait dans la cervelle de cet homme pendant les jours que nous vivons. Nous imaginons, pour notre part, davantage ses nuits que ses jours. Devant ses familiers, devant la foule, un tel homme peut se faire assez facilement un mas-

que; mais ses nuits doivent avoir un avant-goût de l'enfer. Napoléon durant la campagne de France avait tout le génie du chef militaire; il pouvait espérer par lui-même la victoire. Hitler, lui, cherche vainement le soldat génial qu'il n'est pas. En Normandie et en Russie l'offensive est à l'échelle de l'écrasement prochain. En Italie, Livourne est tombée et les armées victorieuses montent vers la vallée du Pô et vers la France. Les maréchaux allemands en sont chacun à son dernier carré. Verra-t-on l'effondrement de l'Allemagne dans le courant de l'automne, en novembre, en décembre? Cela se peut et bien d'autres choses encore.

Dans tout Wagner, il n'y a pas un crépuscule comme celui-là, quelque chose qui égale les dimensions de cette chute. Après Stalingrad, l'Allemagne prenait le deuil, orgueilleusement, au son d'une marche funèbre. Quelles marches funèbres lui faudra-t-il demain? Sans doute, depuis ses origines, à travers ses vicissitudes variées, l'humanité n'a pas apporté une démonstration aussi décisive de sa fragilité. «Châtiment de l'orgueil», dit Baudelaire. Oui, châtiment de l'orgueil, du mépris de la faiblesse... parce que dans une certaine faiblesse, mieux que dans la force, il y a tous les

éléments de la charité et de l'amour. La civilisation n'est pas fille des Titans, et Minerve casquée est malgré tout une femme...

Pendant que l'Allemagne approche du craquement qui, entendu de Sirius, comptera moins que celui de la noisette dans les pattes de l'écureuil, nous avons la possibilité de considérer une fois de plus, dans l'attente des solutions politiques futures, la vanité infinie des ambitions humaines.

21 Juillet 1944

VICISSITUDES DU VOCABULAIRE

LE sens des mots se perd. Comme des visages sous le fard, certains vocables paraissent ce qu'ils ne sont plus. Le manque de clarté dans les idées conduit au manque de précision dans les mots. Notre époque est celle de l'à-peu-près; chacun se contente de l'approximation et de l'illusion; et les foules s'émeuvent ou s'apaisent suivant qu'une combinaison de syllabes leur est proposée (ou imposée) ou une autre.

Tout cela revêt quelquefois l'apparence d'un jeu de société innocent ou pervers. L'obs-

curité, si elle fait souvent le malheur des hommes, procure aussi quelquefois l'apaisement et l'oubli. Le temps que l'on gagne à s'abriter derrière des mots n'est pas toujours du temps perdu et la vérité se défend comme elle peut. Tout est qu'elle demeure vivante, droite et fière; et qu'elle ne finisse pas par ressembler à la définition mouvante qu'on a pu donner d'elle.

Dans ce domaine, il ne faut pas tout mettre au compte de la facilité, de la négligence ou du hasard. C'est parfois l'intelligence qui attribue volontairement aux mots un sens qu'ils n'ont pas, une valeur qui les dépasse. De grandes choses ont pris corps derrière les nuances et les subtilités les plus vagues, tandis que des formules sonores s'acharnaient à définir illusoirement ce qui ne tient pas à se donner un nom. N'a-t-on pas vu l'Empire à sa naissance, s'identifier en France avec la République!

L'homme, à mesure qu'il devient responsable, s'exprime davantage par énigmes. La politique et la diplomatie sont filles de la sibylle. Le langage figure au centre de leur arsenal. Il en est même (contre les apparences) l'arme la plus secrète; mais, cette arme est aussi la plus forte; et celui-là qui s'en sert le mieux, il est juste qu'il bénéficie de sa puissance.

Rien n'est plus sibyllin que des phrases

célèbres destinées aux anthologies de la sociologie et de l'éloquence. On pourrait en donner maint exemple. Le mieux pourtant est de n'en point proposer et de laisser à chacun le soin de se documenter. Un tel exercice ne peut être que profitable.

Citons à ce propos cette pensée de Pascal: «*L'esprit croit naturellement et la volonté aime naturellement; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux*». Ainsi se fait l'opinion, ainsi se développent les propagandes. Le peuple qui se comportera le mieux devant les jeux du vocabulaire (ces frères des jeux de hasard), c'est le plus intelligent, c'est le moins crédule. C'est donc celui qui comprendra le plus vite que la politique, que la diplomatie ne sont pas seulement l'art de la parole, mais aussi l'art de l'allégorie, de la discrétion et du silence.

Pour ne point nous quitter sur une abstraction, que le lecteur veuille bien se souvenir qu'il serait assez plaisant par exemple de définir *l'indépendance politique* par le régime (d'ailleurs fort humain) de l'Etat *indépendant* du Congo.

RÉSURRECTION DE PARIS

QUELQUES jours encore, trois ou quatre jours peut-être et Paris, de nouveau, sera libre. Dire que, pendant quatre ans, Paris a vécu sous le joug! Depuis le moyen-âge, aucune invasion de la France, aucune occupation de Paris, n'était allée si loin dans la durée. Comment est-ce que Paris a pu vivre quatre ans sans la fantaisie et sans la liberté? On reste comme incrédule envers soi-même, on se pose la question avec une sorte de stupeur. Comment ce Paris, spirituel, frondeur, persifleur et chanteur a-t-il pu vivre quatre ans avec l'Allemand partout, de Montparnasse à Montmartre, du Champ de Mars au Faubourg Saint-Antoine, comment? comment? comment?

Il y a des lieux qu'on n'imagine pas sous la contrainte, qu'on ne conçoit pas dominés par la violence. Paris est de ceux-là. Cette ville étonnante, administrée par le Prussien au bout de deux mille ans de marche, au bout de mille ans d'une carrière royale, (avec cette débâche de monuments et d'histoire qui fait de chacune de ses rives, de chacun de ses quartiers, de ses centres, de ses faubourgs, un lieu sacré),

cette ville administrée par le Prussien, c'était comme si on en avait fait une vaste prison, pire encore qu'un cimetière. Jusqu'au milieu du *Père-Lachaise*, parmi les tombes, parmi les morts, la grâce et la spiritualité ont dû frémir et s'endeuiller et, sous le saule de Musset, se lamenter d'un malheur sans exemple.

Mais Paris va redevenir libre! Paris va sortir de l'affreuse aventure. La guerre il est vrai n'est pas finie, elle est près de finir, elle va finir, mais ce n'est pas l'ennemi que Paris a jamais redouté, c'est l'oppression, c'est la servitude.

Maintenant, ce sont les jours sombres qui sont à leur terme, les jours sans idées, sans fleurs, sans sourire, le temps de la défaite et de l'abandon, celui du vent d'automne sur le Luxembourg et sur Versailles, le temps du silence et des larmes sous les voûtes de Notre-Dame et de St-Eustache, dans la chapelle secrète tout au fond de St-Roch, dans l'ombre de Notre-Dame des Victoires...

Quand on possède tout cela, quand on possède tant d'autres asiles, tant d'autres gloires, comment peut-on s'abandonner au destin sans lui opposer une volonté de grandeur, une volonté d'amour?...

La libération imminente de Paris a déjà

son écho dans tout l'univers. Ici, elle a sa résonance particulière. Elle doit résonner aussi bien dans l'immensité de Londres, de Londres bombardée et victorieuse, de Londres impavide sous l'aveugle horreur des bombes volantes, de Londres stupidement atteinte par les armes qui frappent n'importe comment, sans savoir pourquoi, les édifices les plus nobles, les architectures les plus vénérables.

Moralement, matériellement, l'Allemagne se sera acharnée sur les piliers du monde. Pour bâtir quoi? pour les remplacer par quoi?... Mais Paris revit. Mais le cœur de Londres bat au rythme de la victoire. Et Berlin, qui n'était rien il y a trois siècles et qui a nourri le désir de ruiner les capitales du monde, s'épuise aujourd'hui, sans s'humilier, dans l'accumulation des ruines et des décombres.

22 Août 1944

AINSI PARLAIT LI-HUNG-TCHANG

LE vieux Li-Hung-Tchang qui fut un grand homme d'Etat et un sage disait ceci: «*Les vérités qu'on aime le moins à entendre sont celles qu'on a le plus intérêt à savoir.*» Il fal-

lait un Chinois à veste jaune pour formuler ce vaste précepte. Bien des gouvernements sont morts pour s'être bouché les oreilles.

Une politique décente peut, à la rigueur, être muette; elle ne saurait être sourde. Les hommes ont toujours quelque chose à dire à ceux qui les gouvernent, à condition bien sûr de ne pas abuser. Il y a des bavards et des sots; mais il y a aussi des gens qui ne parlent que pour dire quelque chose. Ceux-là, il les faut écouter quand ils discutent et quand ils se plaignent.

Ils ont pour cela leurs raisons, leurs bonnes et valables raisons.

Naguère, c'est-à-dire il y a quelques années, nous fûmes tous témoins, par ici, d'une sorte d'épidémie de surdité; surdité relative bien entendu, car seule la flatteuse erreur pénétrait dans les trompes d'Eustache. Il n'y avait plus d'oreilles libres dans ce qu'il était convenu d'appeler les hautes sphères. La doctrine officielle, (dans la mesure où il y avait une doctrine officielle) nourrissait bravement des masses d'illusions. Un jour on s'aperçut qu'il ne restait rien de sa substance. En même temps, la politique dite des «sourds» s'écroulait.

Il faut savoir accepter les leçons dans la

mesure où la bonne foi les anime. Il faut savoir entendre les choses déplaisantes dans la mesure où la vérité les éclaire. Il n'est pire orgueil que celui que l'aveuglement entretient.

La sagesse du Chinois vaut pour chaque homme en ce monde; elle vaut davantage pour les grands que pour les petits.

Li-Hung-Tchang qui luttait alors contre le Japon et qui défendait lucidement les splendeurs décadentes de la Chine impériale disait encore ceci: «*Un peuple de vieille civilisation a moins besoin d'apprendre ce qu'il ignore que de réapprendre ce qu'il a oublié*».

Cette remarque aiguë se soude à la première. Elle ne peut avoir qu'un sens: qu'il faut se remettre, quand on s'en est éloigné, à l'école de l'expérience, c'est-à-dire de la sagesse.

14 Septembre 1944

PETITE EXHORTATION AU LECTEUR

DE tout ce qui s'écrit, combien peu correspond à la réalité, au *fond des choses*! De tout ce qui s'imprime, combien de «vérités» restent debout! Si la moindre bibliothèque invite au jeu de massacre, que penser aujour-

d'hui de «l'information quotidienne», de la vérité quotidienne?

S'il n'y avait encore que l'erreur involontaire! Mais il y a l'autre, la sournoise, la volontaire, l'erreur préméditée, méditée, travestie, proposée, imposée, l'erreur consciente qui substitue à la vérité le masque de l'illusion, de ce qui trompe, de ce qui trouble, de ce qui séduit.

Il faut se méfier des proses de ce temps... (et c'est à peine si la poésie elle-même n'est pas devenue leur complice...); il faut se méfier de ces proses qui sont armes de guerre et littérature mercenaire et prendre garde aux subtiles perfidies des politiques, des doctrines et de leur propagande.

Il y a des proses déloyales comme il y a de mauvaises intentions et des poisons indiens. Il y a des pièges où l'on espère prendre le lecteur crédule comme l'oiseau à la glu. Méfions-nous de ce que nous lisons chaque matin quand nous ne savons pas à qui nous avons affaire. Méfions-nous dans la mesure où on nous refuse la simplicité, la logique, l'évidence.

Nous ne mettrons pas tant de noirceur au compte de nos contemporains sans faire la part de la bonne foi, sans faire la part de l'ignorance; mais, c'est parce que celui qui lit ne

peut pas tout savoir, qu'il faut qu'il soit attentif, qu'il vérifie, qu'il réserve l'adhésion de son sentiment et de sa raison.

Car, *on ne peut pas tout savoir*. C'est bien pour cela qu'on ne saurait tout accepter. Ici, il faut suivre Descartes. La vérité elle-même, à travers les interprétations et les traductions, subit des déformations surprenantes. Que ne nous fait-on pas dire que nous n'avons pas dit? que ne met-on pas sous notre nom qui n'a rien de commun avec notre pensée?

Notre petit discours n'a qu'un objet: mettre en éveil l'intelligence et le jugement de chacun; et comme ces poteaux et ces pancartes qui, sur notre chemin, disent ici et là: «passage à niveau, péril de mort», ou simplement: «attention à la peinture!» découvrir des pièges, quelquefois d'apparence innocente et quelquefois redoutables, semblables à ces champs de mines parmi lesquels s'égarent les hommes, sans les repérer, et qui finalement font tout sauter.

18 Septembre 1944

EVIDENCES

UN accord qui grouperait la Grande-Bretagne, la France, la Belgique et les Pays-Bas, représenterait sur le continent européen 100 millions d'hommes. Hors d'Europe, il en représenterait plus de 500 millions. Si ensuite l'Italie, l'Espagne et le Portugal y adhéraient cela ferait 75 millions de plus.

Comment l'Europe occidentale pourrait-elle défendre ses positions et son avenir si elle ne mettait pas en commun certaines de ses forces? Il est manifeste que des idées de ce genre mûrissent en Occident.

A vrai dire elles mûrissent partout. Certaines des unités nationales d'aujourd'hui sont devenues si vulnérables et fragiles qu'elles ne peuvent plus subsister entièrement par elles-mêmes. Elles sont sous la menace constante de plus forts qu'elles. Elles attendent naturellement de la loi morale un secours, légitime sans doute; mais ce secours, les instincts pervers de l'homme pourraient le leur refuser.

L'Allemagne, elle, a toujours soutenu, elle soutient jusque dans le désastre qu'en tant que nation elle est au dessus du droit. Pour elle les

traités ne sauraient être un lien, la morale courante une contrainte. Alors, avec devant les yeux le souvenir brûlant de la dernière semaine d'août 1939, on se demande: à quoi servent les signatures, à quoi servent les traités?

La guerre la plus sournoise n'est pas celle des armes, c'est celle des intelligences. Endormir son adversaire pour le mieux assommer, voilà ce que tant de fois le monde a vu en cet illustre XX^e siècle, en ce siècle du droit écrit et de la parole enregistrée. Or cela trouble terriblement les consciences.

C'est l'honneur des grandes puissances victorieuses de demain d'avoir garanti d'avance aux faibles qu'on les respectera, qu'ils seront libres dans la justice; une telle assurance console de déboires divers et d'aventures peu démocratiques; mais, diront les sceptiques, toute l'histoire est remplie des défaillances du droit et de l'honneur. L'histoire n'est en effet que le long catalogue des faiblesses humaines. De la dépêche d'Ems aux jours que nous vivons, à travers trois guerres, il n'y a qu'un pas. Et, depuis l'origine de la diplomatie et de la politique, les dépêches d'Ems ne se comptent plus.

Les garanties sont excellentes, elles sont

dignes des civilisations qui les proposent et qui les accordent, mais ne vaut-il pas mieux encore se rapprocher, se comprendre, s'aimer? ne vaut-il pas mieux se dire qu'à cent millions on défend mieux un patrimoine magnifique qu'à quarante? *Et, qu'après tout, ces civilisations ne diffèrent pas tellement l'une de l'autre qu'il faille, au nom d'un nationalisme déchaîné, les conduire périodiquement à la ruine et à la mort ?*

La terre éprouve le besoin de réduire le nombre de ses constellations politiques. Il y a des siècles que le phénomène se répète. Où sont les républiques de l'Hellade? l'Europe féodale, les républiques de la Renaissance où sont-elles? où, les brillantes principautés de l'Allemagne (qu'on aimerait d'ailleurs voir renaître) ?

L'époque de l'analyse et du morcellement indéfinis est dépassée. L'avenir est à la synthèse, aux idées générales, aux intérêts collectifs, aux vues d'ensemble. La division cartésienne de la difficulté a peut-être fait son temps. Vient toujours un moment où l'on se trouve brutalement devant l'indivisible; et l'Europe, avec l'Asie, progresse vers ce moment là.

Voir demain la Grande-Bretagne, la France, la Belgique, les Pays-Bas et d'autres pays

peut-être intimement rapprochés, vraiment ce n'est plus un rêve.

26 Septembre 1944

LES BOURGEOIS DE CALAIS

PHILIPPE DE VALOIS étant roi de France, il y a six cents ans à peu près, le roi d'Angleterre prenait Calais. C'était ce brillant Edouard III qui, pour de beaux yeux, créa l'année d'après la Jarretière. Alors, six «bourgeois», par leur civisme, sauvèrent la ville. Pour l'honneur et la réhabilitation du bourgeois, le ciseau de Rodin a fait de cette aventure la merveille que l'on sait.

Les habitants de Calais, pendant si longtemps sous le canon durant cette guerre, ont réveillé ce grand souvenir. Cette fois c'est aux Allemands que la ville est reprise. Et le flux et le reflux des choses veulent que ce soit l'Anglais qui restitue Calais à la France.

Continuera-t-on à écrire l'histoire pour une ou deux générations seulement? Ou se mettra-t-on délibérément à tenir compte de l'évolution inévitable des hommes et des choses?

Il y a ceci de clair (non point désormais, mais depuis longtemps, depuis toujours) que

les mêmes pays, dans des circonstances différentes, ne se comportent pas de la même manière et que de sanglantes inimitiés s'évanouissent d'un matin à l'autre, d'une guerre à l'autre, comme des fumées.

Au milieu des divagations humaines, il n'y a d'éternel que le bon sens; et parmi tout ce qui varie, la politique est encore ce qu'il y a de plus variable.

A quoi ont abouti les politiques séculaires de tant de pays? celle de Richelieu et celle de Cromwell par exemple? En dépit de leur grandeur, comme tant d'autres, que sont-elles par rapport à l'Europe contemporaine?

La leçon de Calais vaut pour tous les lieux et pour tous les temps. Les milliers d'hommes qui sont morts depuis la guerre de Cent ans pour prendre ou pour rendre Calais, si l'on pouvait entendre leur voix, diraient la vanité de nos querelles; et aussi, sans doute, avec Eustache de Saint-Pierre et les autres, qu'il n'est juste de mourir ou de s'offrir à la mort que pour d'autres hommes, pour épargner à d'autres la souffrance, pour redresser l'injustice et le tort et non point pour des ambitions que l'Histoire dans toute sa durée condamne comme stériles et vaines.

NOTES POÉTIQUES SUR LA RUSSIE

RUSSIE d'Europe, Russie d'Asie, combien de Russies cela fait-il? Et qu'est-ce que désormais les monts Oural divisent et partagent? La puissante industrie qui est née par là, dispose à portée de ses machines de tous les métaux du monde. Au platine, à l'or, au manganèse, au nickel, au cuivre, au fer s'ajoutent, en souvenir des splendeurs d'autrefois, les pierres précieuses les plus éblouissantes.

Et avec Rimsky-Korsakow et Borodine, l'Europe ne sort des jardins de Shéhérazade que pour demander une sensation d'infini aux «steppes de l'Asie centrale».

En fait, il n'y a plus qu'une Russie à travers la diversité inouïe des vêtements et des visages. Entre l'Asie et l'Europe, ce n'est plus seulement une soudure, c'est la fusion d'un métal incandescent; et c'est une même fièvre qui agite des pensées en même temps cristallisées et mouvantes.

Cependant, toute la puissance matérielle de l'U.R.S.S., toutes ses réserves tangibles sont encore peu de chose à côté de sa puissance de méditation et de rêve.

La Russie montante que voyait Tocqueville il y a plus d'un siècle, a pris forme. Elle est aujourd'hui l'image terrestre, l'équivalent solide de l'océan. Jamais encore, dans l'espace étroit attribué à la race humaine au milieu de la multitude des astres, une masse d'hommes n'avait donné cette impression d'immensité et de force.

L'avion et la vitesse ont permis de mesurer les dimensions de la Russie. Ils permettront de plus en plus d'en sonder les profondeurs. Devant le devenir, devant les possibilités de cette masse vierge, on reste confondu. Et, malgré soi, on se retourne, pour une comparaison qui s'impose, du côté des anciennes races, du côté des vieilles civilisations...

Nous ne sommes pas loin de ce Caucase et de cette Géorgie qui sont l'aspect méridional de la Russie. L'Europe et l'Asie sont en controverse autour de ce carrefour. Elles se posent mille questions qui jusqu'ici n'ont pas eu de réponse. Elles se regardent comme se regarderaient une princesse scandinave et une princesse tartare.

Nous autres, au fond de notre Méditerranée, nous ressemblons à des vins séculaires à côté de ces jeunes crus effervescents. Quantitativement, nous sommes si peu de chose! mais

nous considérons la nouveauté avec une réserve naturelle car, nous savons depuis si longtemps qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Nous pensons, respectueusement, de la Russie que si nous sommes dans son voisinage pas tout à fait immédiat quelque chose de minuscule, nous pouvons cependant arpenter par l'esprit ses immensités et que notre curiosité se promène avec une relative aisance à travers son idéologie et ses expériences.

La Russie en guerre, avec ses dimensions phénoménales, n'est pas la Russie du temps de paix. L'avenir révélera des aspects nouveaux de ce nouveau monde.

5 Octobre 1944

REMARQUES SUR LE TEMPS

LE lecteur sera-t-il surpris qu'on l'invite à considérer la fuite du temps? Fuite relative. Car, dans l'absolu, qu'est-ce que le temps? Qu'est-ce que cette division arbitraire de la tranquille éternité?

Le temps ne vaut que par rapport à ce qui passe. Quand nous regardons l'heure nous constatons notre propre usure; ce que nous

enregistrons c'est notre marche rapide ou lente vers notre ruine.

Si nous étions sages, nous nous mettrions en marge du temps; malgré les réalités et malgré les apparences, malgré l'alternance des nuits et des jours, des climats et des saisons, nous tournerions le dos au temps après une révérence; et nous vivrions sans lui qui ne s'inquiète pas de nous.

Agitation, mouvement, fièvres, cogitation ayant pour objet des événements infinitésimaux, désirs, espérances, attentes: que tout cela est précaire quand c'est dans le cadre du temps qu'on le situe! Conscients ou inconscients, pour des choses très vaines nous livrons chaque jour dix batailles; nous courons comme l'inlassable fourmi, comme l'être auquel est interdit organiquement le repos.

Nous courons comme des fous vers un abîme qu'*en même temps* nous croyons fuir car le vocabulaire est ainsi fait qu'*on ne peut pas en arracher le temps* comme on ferait d'une ivraie.

Comment en effet ignorer le temps? La division du temps est une condition de l'ordre. Sans le soleil ou l'aiguille sur le cadran, tout deviendrait approximatif; il faudrait renoncer à l'exactitude, dire adieu à toute précision.

Oui, sans doute, comme à beaucoup d'autres accidents nous sommes liés à cette contingence; et c'est un fait que nous n'avons pas assez de mesure en nous.

Mais l'ordre animal vit sans horloge. L'heure, c'est la nature qui la lui dit. Il domine le temps comme le dominant les montagnes.

C'est encore vrai. Il reste cependant l'inquiétude humaine, cette lucidité, ce noble tourment que nous portons en nous. Si nous créons le temps, si nous le divisons, si nous lui donnons des lois à l'image des lois universelles, si nous nous soumettons à ces lois, si nous avançons l'heure et si nous la retardons, *c'est en vue d'une harmonie qui, par son but, échappe au temps*. Sans tout cela, notre vie deviendrait un dérèglement et cesserait d'être digne de la condition qui est la nôtre.

Un mot encore. Que chacun observe combien l'Occident est plus exact que l'Orient. Le méridien de Greenwich règle toutes les horloges, et au dessus du 40^{ème} degré de latitude on attache une importance extrême à chaque minute... L'Orient n'en est pas là et c'est lui qui a tort.

La notion de *temps* est faite pour ordonner *les sociétés humaines* et la notion d'*éternité* pour ordonner *chaque vie*. Chacune a sa néces-

sité. Il faut obéir à ces disciplines sans les confondre.

31 Octobre 1944

VARIATIONS SUR LES COULEURS
DE LA CARTE

SUR les cartes coloriées, familières à chacun, la distribution des couleurs changera sensiblement après la guerre. On y verra d'un coup d'œil, avec des nuances dans les coloris, des taches plus larges que naguère. C'est que la notion de famille va s'élargir entre les Etats.

Toute la gamme des rouges servira, comme avant, pour tel «empire»; celle des verts ou des jaunes pour tel autre: mais cette illustration classique de la parenté politique connaîtra des développements inattendus.

Nous l'avons plus d'une fois constaté: la planète après des siècles d'analyse s'est mise sur les voies de la synthèse. Il n'y a plus de terres inconnues; il n'y a plus de mystère. Le peu qui reste à inventorier, on le devine. L'humanité regroupe, en partant de la connaissance et de l'expérience, ce que séculairement elle avait divisé. C'est une étape de la marche normale qui mène «des clans aux empires».

Fiefs, villes, seigneuries, châteaux et châtelains, principautés et principicules, puissances émiettées et quelquefois dérisoires de jadis, le temps a moulu tout cela comme le grain. Quelle rivalité pourrait séparer désormais Albe de Rome ou Sparte d'Athènes? Le patriotisme pour lequel, en face des gens du roi de France, tant de Bretons et de Bourguignons sont morts, qu'est-il devenu depuis Duguesclin et depuis le Téméraire?

Le peu qui reste des minuscules Etats fondés seulement sur la tradition et sur le droit, c'est seulement par équité et par courtoisie qu'on le respecte : Andorre, St-Marin, Monaco, Lichtenstein: voilà des souvenirs vivants d'un beau moyen-âge, d'une splendide renaissance. Souhaitons que d'ici longtemps, avec leurs pareils, ils échappent au monstre. Ils sont en effet le plus éclatant symbole de la liberté et de la fantaisie humaines et ils sont aussi un des rares aspects poétiques de la civilisation.

La synthèse n'est pas la même chose que l'uniformité; c'est tout le contraire. L'uniformité suppose l'abolition de ce qui est particulier; tandis que la synthèse procède *des éléments au tout*; elle n'abolit rien, *elle compose un horizon*.

La tendance des politiques est double aujourd'hui. D'une part on considère (comme M. Ford ses voitures et en vue de la commodité), de plus en plus comme un but la grande série, la grande série humaine. De l'autre on s'insurge contre une si triste entreprise en constatant que la diversité est à la source de toute création et de toute beauté. Sous prétexte d'égalité, mettra-t-on tout en série? Comme tout serait laid !

Les hommes seront-ils nourris, vêtus, logés, instruits de la même façon et selon le même modèle? Quelles libertés laissera-t-on à leurs goûts et à leur pensée?

Tout cela dépendra des couleurs que nous verrons sur nos cartes... et de l'adhésion de nos semblables à des politiques et à des idées.

Le dernier mot de tout cela, c'est de ne pas confondre le rouge avec le vert ou le jaune et les disciplines imposées avec les disciplines acceptées.

2 Novembre 1944

« ANCIENS ÉLÈVES »

A quelque école, à quelque institution qu'ils aient appartenu, il faudrait écrire en leur honneur un chant. Ce sont les enfants

d'autrefois qui reviennent, qui se retrouvent, ceux-là qui amènent avec eux dans les vieilles maisons comme un cortège d'ombres.

J'ai manqué, l'autre jour, une réunion d'«anciens» où l'on devait prier pour les morts, pour les «anciens» qui ne sont plus. On ne fait pas toujours ce qu'on veut; mais, les hommes de ma génération, ceux qui ont passé cinquante ans, maintenant qu'ils ont appris la sagesse (ou quelque chose d'elle), savent qu'un ancien élève, c'est un élève encore; qu'on ne finit jamais à ce jeu-là et qu'à l'école de la vie, il faut apprendre toujours.

C'est pourtant une sorte de drame que d'affronter ainsi son passé, son enfance, sa jeunesse, non point dans la solitude, non point dans la méditation sur ce que l'on fut, mais dans le mouvement, dans le bruit, au milieu même de ceux-là qui ont grandi avec vous, qui maintenant ont vieilli ou qui vieilliront, et dans les mêmes murs où, autrefois, ils croisaient comme une espérance.

A ces réunions d'«anciens», on peut se plaire à trouver, pour peu qu'on le cherche, un fil d'Ariane, allant d'un bout à l'autre du labyrinthe, de l'incroyable étendue: pensées, gestes, événements, qui ont fait de la forme

enfantine et royale que nous fûmes, la forme virile et déclinante que nous sommes.

Mais aussi il faut se demander avec angoisse, ce qu'il y a de commun entre l'homme d'aujourd'hui et l'enfant d'autrefois, entre ce cœur usé et ce cœur pur, entre ce visage rayonnant et la lassitude de cet autre visage que soi-même on déplace et sur lequel la vie a mis tant de masques.

Beaucoup sont partis de ceux qui furent nos amis. Avec eux mille affections ont disparu, mille tendresses sont mortes; mais leur visage se dessine encore suivant les saisons, à travers le déroulement des prières, les rires d'un banquet, les phrases fleuries d'un discours. Anciens élèves, eux aussi, définitivement anciens, ils demeurent, comme nous, les convives et les témoins de l'aventure commune; ils sont à leur place dans le cortège des ombres.

Cependant une magnifique jeunesse nous reprend, nous ressaisit, nous convainc que dans ces réunions d'«anciens» il n'y a pas que le passé; qu'il y a sans doute les enfants et les adolescents d'hier, mais aussi les hommes de demain...

Un vieux collègue, une réunion d'anciens élèves, c'est l'illustration de la vie en marche; c'est la poussée des générations, c'est la subs-

tance qui demeure à travers les pensées qui passent; et c'est le lien qui durcit la fuite des jours et qui lui donne pour symbole une perpétuelle résurrection.

12 Décembre 1944

« UN ENFANT NOUS EST NÉ »

DEVANT le destin des hommes, chaque jour l'étonnement se renouvelle; le jour de la Nativité, il atteint l'infini.

L'incompréhensible se révèle comme inévitable; car la souveraine Justice appelait un Rédempteur. «Et, dit Saint Jean, le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous».

Que serait notre vie sans ces choses? Que serait-elle sans la flamme brûlante de la divinité ?

Pour les plus heureux, il y a sur cette terre une accumulation de tristesses; il y a l'inquiétude qui commence avec la raison, la crainte qui grandit avec la richesse, l'effort qui croît avec la puissance, la douleur qui se multiplie avec l'amour. Que serait ce passage, qui est le nôtre, s'il n'aboutissait qu'à la terre ? Que serait cette merveille qu'est l'homme, si

tout l'homme n'était rien? Mais il y a, au bout d'une attente millénaire, l'éblouissante Nativité; il y a l'accomplissement des prophéties, l'intervention directe de l'Eternel.

Et c'est un perpétuel sujet d'admiration et de délices. Chaque année, depuis ce temps-là, il faut revenir à ce paysage et à ce spectacle: un ciel nocturne étoilé, des montagnes, des bergers et des anges. Alors, au carrefour des routes du monde, naît l'Enfant unique; alors, la Judée et la Galilée se remplissent de prodiges.

C'est l'Enfant de la salutation d'Elisabeth: «Le fruit de vos entrailles est béni». Ce sera l'Homme de qui le Baptiste dira: «Il faut qu'il croisse et que je diminue» et «Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa sandale».

Mais voici que la terre est encore dans la guerre et dans la discorde; voici que les peuples périssent, depuis la Nativité, pour des entreprises vaines cent fois recommencées; voici hélas! que l'illusion couvre encore la réalité de son ombre.

Pourtant toute l'aventure humaine ne signifie quelque chose qu'en rapport avec la naissance de cet Enfant.

LA GUERRE, CETTE FIN D'ANNÉE

ON disait que ce serait peut-être pour cette année; mais, l'année finit et l'histoire continue, la terrible histoire de cette guerre.

Ce que l'on voit en ce moment, on peut penser que ce sont les avant-derniers sursauts. Sursauts incroyablement violents d'un grand pays qui joue sa mort et sa vie.

Sur un autre plan, c'est l'équivalent de la campagne de France en 1814. Alors, les victoires de l'Empereur se succédaient, victoires du génie retrouvé, du génie déchaîné, en attendant pourtant la fin inévitable. Au bout de tout cela il y avait Fontainebleau, les adieux, l'abdication, l'exil...

Maintenant, pour l'Allemagne, ce ne sont pas des victoires qui se suivent, c'est une indivisible tentative de desserrer l'étau, une tentative désespérée. Déjà il est certain que l'effort n'aboutira pas. Les résultats obtenus sont tout à fait médiocres comparés à ce que l'Allemagne en attendait; mais l'échelle de la bataille est gigantesque. Si le sens des proportions ne s'était pas perdu à travers tant d'of-

fensives et de combats, il faudrait se dire que la lutte actuelle en Occident c'est ce que la terre a vu de plus âpre, de plus fou.

Les instruments de guerre, les machines de guerre sont là, dans leur forme la plus neuve, la plus savante, la plus redoutable; et, derrière les machines ou au milieu d'elles, ce sont des millions d'hommes, accrochés les uns aux autres en un combat d'enfer. Dans de pauvres villages pulvérisés, les morts se comptent par milliers, entassés. Et, du ciel, c'est une pluie de bombes qui tombe et qui écrase un front qui n'offre plus, avec la neige, que le spectacle de la désolation.

C'est parce que nous venons de fêter Noël qu'il convient d'évoquer ces choses. Sans cela notre faculté d'oubli risquerait d'abolir le réel. Naguère, un accident, un coup de grisou, un raz de marée qui faisaient des victimes secouaient le monde. Aujourd'hui, l'événement a tout dépassé. Le fait de l'homme est allé plus loin que tout ce qu'avait, dans ses pires débordements, fait la nature. Tout au plus reste-t-il place pour un nouveau déluge.

Cette guerre finira, comme les autres. L'affaissement est au bout de l'effort. Le soleil se lèvera un jour d'été sur un monde abîmé mais où le combat aura cessé. Alors com-

mencera le recensement des ruines et des douleurs. Mais alors aussi, du fond du gouffre, s'élèvera le cri de l'espérance. Car le printemps est annuel et tout se renouvelle.

Ceux de la «race des maîtres», ces Allemands orgueilleux, dont la définition même suppose la subordination des autres, se diront-ils alors qu'ils ont détourné la vie de son but, qu'ils ont avec le secours de la science fait d'une chose poétique, d'une aventure où la douleur même pourrait devenir poésie, un drame monstrueux, rempli d'épisodes inhumains?

27 Décembre 1944

INDÉPENDANCE ET INTERDÉPENDANCE

ETRE indépendant, dans l'absolu, c'est ne dépendre de personne. C'est beaucoup pour un homme de se croire maître souverain de tout.

La véritable, la juste indépendance, l'indépendance à quoi il faut que tout homme bien né s'attache, c'est celle qui nous permet dans le respect de la loi naturelle de faire nous-mêmes nos lois et qui nous fait seigneurs des lieux où nous vivons.

Mais, au seuil de 1945, devant la longue chaîne des travaux guerriers et pacifiques qui restent à accomplir (et qui aboutiront à une date inconnue à une paix inconnue), il est permis, il est raisonnable, il est recommandable, de se demander en quelques phrases *où en sont les hommes* — les hommes en général, par rapport à l'indépendance et à la paix.

Car, il s'agit des hommes; il s'agit de cette humanité variée, variable, constante, mobile, lente, déchaînée, présomptueuse, résignée (et autant d'autres adjectifs pertinents et impertinents qu'on voudra), à laquelle nous avons l'honneur et le bonheur d'appartenir.

Où en sont les hommes? Dans quelle mesure peuvent-ils se passer les uns des autres? et par exemple, dans quelle mesure le Nouveau Monde peut-il ignorer l'Ancien, et l'Ancien le Nouveau? Dans quelles proportions les pays qui ont l'or, ou le caoutchouc, ou les machines, ou le bétail, ou les corps gras, ou le coton, ou le café, ou autre chose, peuvent-ils refuser ces produits à ceux qui n'en ont pas?

Et ceux qui ont les moyens de transport? et ceux qui ont l'espace?

Et les inventions nouvelles, qui changent et changeront de plus en plus la face de la terre, à qui seront-elles réservées? à quelles

racés suzeraines? à quelles puissances de ce monde ?

L'indépendance rigide, rigoureuse, voudrait que chacun fût maître de ses biens et de ses inventions, du temps et de l'espace, de la guerre et de la paix. Et pourtant...

Et pourtant, il faut bien que les intransigeances s'assouplissent, que les plus forts n'abusent pas des moins forts, que les moins forts ne se liguent pas pour abattre le plus fort; il faut bien assigner au droit international, au droit public comme au droit privé, des limites; il faut bien s'élever dans ce domaine comme dans l'autre contre l'abus du droit.

Or, limiter l'usage du droit, c'est limiter nécessairement l'indépendance; c'est mettre, au nom de la fraternité humaine, entre le cœur de l'homme, entre les besoins de l'homme, d'une part, et la possession et la puissance d'autre part, un lien supérieur à celui du droit pur, de la loi sèche, du syllogisme implacable.

La paix de demain, pour porter ce nom, pour ne pas le trahir, il faut qu'elle tienne compte de la nécessité, de l'impérieuse, de l'humaine, de la palpitante nécessité.

Et ce discours s'adresse aux plus grandes indépendances en face des plus relatives, des plus restreintes. *Nous le constatons un jour:*

de république à république il y a vasselage et roture. Le nom est le même; la chose n'est pas la même. Le même vocable couvre des positions fort différentes, il couvre toute la gamme de la faiblesse et de la force.

La vérité, c'est que *l'interdépendance* des hommes devient de plus en plus éclatante; mais c'est aussi la vérité que leur *indépendance* devient de plus en plus légitime. Le débat entre l'indépendance et l'interdépendance, c'est à la raison, c'est à la sagesse, c'est à l'équité, c'est aux vertus civiques et morales de le trancher.

Nous n'espérons, pour notre part, des solutions justes du monde de demain que dans la mesure où ce monde de demain reconnaîtra que, tout entier, il dépend finalement du Créateur et de sa justice.

29 Décembre 1944

D'UNE ANNÉE A L'AUTRE

DE fin décembre l'an dernier à ce jour, que d'événements! Alors, les Allemands, en Ukraine, étaient encore dans la boucle du Dnieper. A l'Occident, du côté français il n'y avait qu'isolement et silence. En Italie, se

poursuivait la lente montée vers Rome. Mais, les signes avant-coureurs de la victoire se multipliaient; déjà, on avait la certitude d'en sortir; définitivement.

Pourtant, un énorme point d'interrogation restait devant les yeux: le débarquement en Europe occidentale. Se ferait-il? où? comment?

D'incroyables choses se sont passées en une année. La chronique de 1944 comportera une masse prodigieuse de faits, une débauche d'histoire. Les douze mois qui finissent s'appelleront, sans doute, l'année décisive; et l'événement capital sera la descente en Normandie des hommes de l'immense Armada; ce retour des «Normands», pour libérer l'Europe.

Depuis un an comme tout a changé! Dans la marche du temps, une année c'est bien peu. Mais voici que parmi des dizaines d'années relativement obscures, il en est qui portent la marque particulière du destin. Toutes les années de cette guerre sont de celles-là; 1944 après 1940 l'est davantage. L'année qui s'achève a littéralement escompté la victoire. Tant et si bien qu'on a pu croire qu'en cette fin de Décembre la lutte aurait pris fin.

Nous entrerons dans la nouvelle année au

son du canon. Nous la commencerons devant le spectacle d'une résistance désespérée.

Jusqu'à la cessation de la lutte, cette résistance élèvera sans cesse, dans l'autre camp cette fois, le niveau du désarroi et de l'angoisse... «*De quoi demain sera-t-il fait?*»

Si la satisfaction est infinie devant le dénouement inévitable et quand même proche, il faut aborder avec respect ces semaines et ces mois qui viennent où l'humanité videra ses démêlés d'hier et d'aujourd'hui dans des fleuves de sang.

Mais quelles gloires, quelles grandeurs futures suffiront à compenser jamais ces ravages et ces hécatombes?

31 Décembre 1944

L'AVENIR DE L'ALLEMAGNE

L'ATTITUDE que prendront les empires vainqueurs envers l'Allemagne, on entend déjà des voix considérables qui la discutent. Sir Stafford Cripps a dit il y a deux jours à une assemblée de baptistes qu'il convenait de traiter les Allemands vaincus «comme des frères dans une famille humaine». Sir Stafford

Cripps est une personnalité de premier plan dans l'Angleterre d'aujourd'hui. Il est ministre; il le fut; il le sera. C'est un grand homme. Il admet que la politique ait parfois des solutions inattendues; que les plus grandes épreuves, les plus grandes douleurs ne s'opposent pas à l'oubli: que les malheurs de Coventry et de Plymouth, par exemple, que les bombes volantes et les autres bombes de tout calibre ne fassent pas obstacle au pardon. Il est vrai que Sir Stafford parlait avant-hier à des baptistes, c'est-à-dire à des protestants particulièrement animés de l'esprit de fraternité. Mais Sir Stafford a naturellement affirmé aussi la nécessité absolue de désarmer l'Allemagne, de lui enlever ses griffes.

Là-dessus bien d'autres voix que celle-là se font et se feront entendre; désormais se poursuivra un grand débat sur la miséricorde et sur la justice; et plus tard, lorsqu'il faudra fixer les frontières, assurer l'avenir de millions d'hommes, en un mot faire la paix, les passions se seront suffisamment apaisées pour permettre à l'humaine sagesse de manifester sa présence.

En écrivant à ce sujet, ce matin, notre but n'est pas de prendre parti. La manière brutale a ses partisans; l'autre manière a les

siens. La vérité pourrait, comme d'habitude, être aussi loin d'un extrême que de l'autre.

Mais il y a ceci qu'on ne saurait oublier : deux grandes guerres ont, à vingt ans d'intervalle, secoué le monde. La première était encore dans toutes les mémoires, on peut dire dans toutes les chairs, lorsque la deuxième mettait le feu à l'Europe.

En face les uns des autres, il y avait les mêmes principaux adversaires. Dans le camp de la provocation et de l'agression il y avait la puissante, l'orgueilleuse, la belliqueuse, l'éternelle Allemagne (aucun de ces adjectifs sonores ne nous paraît dépasser le fait et l'idée).

Si l'humanité n'est pas atteinte de folie elle pensera donc à son avenir, à la troisième guerre qui naîtrait d'une deuxième paix boiteuse, à la troisième catastrophe qui procéderait après tant de combats d'une erreur de jugement.

Après la guerre de Trente ans, celle de l'histoire moderne (depuis le général de Gaulle, on commence à donner ce nom aux guerres continentales de ce siècle), l'Allemagne d'alors avait vu sa population réduite au tiers. Dix huit millions d'Allemands n'étaient plus que six millions en 1648. Ils sont devenus soixante dix millions trois cents ans plus tard.

Que sera l'avenir, si une nouvelle guerre, prolongement plus ou moins lointain de celle-ci, éclatait sur la tête de nos enfants ou de nos petits-enfants?...

Pour y parer, il faut qu'ensemble le cœur et l'intelligence désarment. Cela suppose une conjonction robuste de la force, de l'équité et de la raison.

5 Janvier 1945

NEIGES ET RUSES

INTEMPÉRIES, neige, froid; et par intervalles le beau soleil d'hiver qui fait malgré tout de l'hiver un printemps. Neige partout sur la montagne, et sur cette blancheur une débauche de rayons et d'azur.

Tout le tonnerre du monde finit ici au bord d'une mer apaisée et dans un soleil éclatant.

Je pense à ces chars d'assaut, là-bas, peints en blanc, à ces soldats de blanc vêtus pour la bataille, fantassins et skieurs candidés, à cet appareil de première communion dans le sang.

Le jeu de l'innocence et des couleurs au

service de la guerre, le mimétisme protecteur ou offensif de l'homme, on y songe devant les nouvelles qu'on lit et le spectacle qu'on voit.

Les terribles chars tout blancs, dissimulant sous leur blancheur des tonnes d'acier et de mitraille, c'est comme une trahison qu'on impose à la nature.

Et c'est ainsi que dans ce dur hiver d'Europe, sur le front d'Occident et sur le front d'Orient, la guerre se poursuit.

Les armées se camouflent comme se dissimulent les pensées. La ruse et l'illusion sont au service de l'homme tandis que la vérité s'égaré dans les sombres nuages.

On fait la guerre comme on peut, avec l'argument décisif de la légitime défense; évidemment la guerre en blanc, cette guerre inattendue donne, de loin, jusqu'à ce que la neige se tache de boue et de sang, une impression curieuse et pittoresque de guerre en hermine, comme autrefois la guerre en dentelles; évidemment il y a en tout cela des considérations d'intelligence et d'art militaire, et peut-être même sous un certain angle (celui du peintre d'histoire par exemple) des considérations de beauté.

Mais le résultat est là: on n'a plus le droit, on ne peut plus avoir la crédulité de croire

à l'amitié, à la blancheur, à la candeur, à la pureté de la neige. Même derrière la neige, l'homme a mis la malfaisance et la suspicion.

Mais que le Sannine est beau sous sa chape blanche!

17 Janvier 1945

LE TRAVAIL QUI SAUVE

« *LES mesures de réquisition de la main d'œuvre seront très prochainement renforcées et toucheront tous les Français entre 18 et 40 ans.* » (Déclaration de M. Parodi, ministre du Travail).

Que nous sommes loin du temps des loisirs! On se souvient avec ironie de l'époque désastreuse de la paresse légale. Semaine de quarante heures en attendant celle de trente heures et des bras croisés, congés, repos, oisiveté, plaisirs! Il n'y avait plus que les intellectuels pour travailler comme des forçats, pour courir comme des chiens. La loi sacrosainte érigeait en religion l'auguste, la sublime paresse: elle faisait du travail une sorte de tare, une manière de nécessité provisoire; elle

mettait stupidement le labeur de l'homme en conflit avec l'enthousiasme et la joie.

Des «loisirs» calamiteux de 1936, des millions de détresses sont nées; de cette conception singulière de la vie qui confondait le travail libre et noble et les travaux forcés, la guerre est sortie avec la servitude.

Où sont les rêveurs d'alors? Les philosophes sans sagesse, tant de hâbleurs sonores? et la responsabilité de ces faux prophètes qui s'en chargera?

En U.R.S.S. aujourd'hui, on travaille bravement soixante-dix heures par semaine; et l'effort incessant de l'homme y est recommandé comme le seul moyen de salut. En Angleterre, en Amérique, on travaille follement, au nom de la gloire et de la victoire.

Qu'on pense ce qu'on voudra mais qu'on épargne au monde de demain cette lèpre, la paresse légale! Qu'on le fasse en se souvenant des bâtisseurs de cathédrales, des artisans, des soldats, des maîtres de métiers, des hommes de la terre, de tous les grands défricheurs inlassables et de leurs sueurs fécondes.

Quand on aura «affranchi» l'homme, pour de bon, qu'on le laisse travailler comme il lui plaira! Pour notre part, nous adopterons sim-

plement comme une vérité éternelle la parole virile de «l'Imitation» :

«Pourquoi cherchez-vous le repos puisque c'est pour le travail que vous êtes né?»

23 Janvier 1945

LA VOIX DU VATICAN

UNE organisation aussi vaste que celle dont dispose le Vatican dans le monde, des collaborations aussi éminentes, aussi nombreuses, aussi fidèles, la position internationale de l'Eglise, dominant, *au nom du spirituel*, les orgueils et les racismes, tout cela revient à l'ordre du jour quand se rencontrent, où que ce soit, les maîtres de l'heure.

La guerre tire à sa fin. La loi du monde est en gestation dans un certain nombre de pensées. Les frontières redeviennent mouvantes et les peuples voient mûrir leur destin dans des méditations et des ambitions variées. Il n'est pas de nationalisme qui ne s'intéresse égoïstement à son secteur, à sa fortune. L'Eglise, elle, a dans tous les pays des enfants. Elle est par définition humaine, au sens de l'humanité tout entière. Elle répond à toutes

les langues. C'est pourquoi aucune paix valable ne se fera sans sa ratification expresse ou tacite, aucune paix durable. Et c'est pour cela que viennent à tour de rôle au Vatican, ostensiblement ou discrètement, des ambassadeurs de partout.

Dans la politique des nations, le Saint-Siège est informé de tout, il est averti de tout; il faut souhaiter que dans la même mesure il soit écouté. Il y a dans cette demeure de l'esprit une force morale incomparable, des réserves de sagesse sans cesse renouvelées. A qui s'adresserait-on de plus désintéressé, de plus universel? Pour ceux qui voient la divinité dans l'institution de l'Eglise, le fait est le plus naturel du monde; pour les autres, ce sont encore des raisons de prudence et d'intelligence qui conduisent à ce rocher, immobile depuis si longtemps et qui résiste à tout.

Aujourd'hui, comme toujours, le Liban, avec tant d'autres, regarde de ce côté-là avec confiance. En ce qui concerne les affaires d'ici et certainement aussi l'avenir des pays arabes, il est clair que le Saint-Siège a un rôle à jouer entre l'Orient et l'Occident. Il est clair que dans une position où le droit est depuis des générations défendu contre la force, le Saint-Siège est qualifié pour parler.

Plus généralement, à l'heure de la paix, si l'on veut éviter des lendemains décevants, il faudra que la voix du Saint-Siège se fasse entendre pour que ce qui est légitime soit séparé de ce qui ne l'est pas, de ce qui ne l'est plus.

4 Février 1945

DE NOUVEAU LES CENDRES...

ILLUSIONS! poussière impalpable. Voilà revenu le symbole des Cendres, le souvenir du limon dont nous sommes faits. Les rameaux d'olivier, verts l'an derniers, se sont transformés en leurs éléments éternels. Entre les cendres de l'an passé et celles de cette année, à peine s'est écoulé le temps d'un rêve. Et pourtant la vie en notre époque est pleine d'événements. Une seule des années récentes est plus riche que des siècles d'immobilité et de silence; une seule de nos années...

Les jours qui se précipitent deviennent si fugitifs qu'on ne s'arrête plus à les compter; le calendrier a pris l'allure des choses désuètes, trop lentes pour notre fièvre, trop chétives pour l'effervescence de nos désirs. Hier, c'était

le jour des cendres, la mélancolie et la poésie des cendres, l'humilité des cendres et leur tendresse, et la caresse voluptueuse de ce signe de la mort; semblable au toucher d'une main froide et douce, d'une main irréaliste.

Depuis la découverte du feu, il y a sur la surface de la terre des montagnes de cendres; mais le feu physique n'est rien, ni les cendres qu'il accumule, à côté d'autres cendres qui sont ce qui demeure de nos délices et de nos amours. Depuis des jours immémoriaux, un monde d'ambitions, d'énergies, de tentatives, d'efforts, de voluptés, d'ivresses est devenu cendres, et chaque année, cette incinération de ce que la personnalité de l'homme tire des profondeurs de son être se renouvelle.

Ce que l'Eglise nous redit chaque année, le matin d'un mercredi que, délibérément, nous faisons précéder de quelque folie, c'est cette chanson de la mort, aussi lyrique, au fond, que le chant de la résurrection.

«Si le grain ne meurt...», si les hommes et les ombres ne se visitent pas, si l'infini n'élargit pas vertigineusement les horizons de chaque matin et de chaque soir, si les amours terrestres et les visages les plus beaux ne deviennent pas cendres, c'est le renversement du

plan divin, la suppression du printemps, l'interdiction de l'éternel renouveau.

Apprenons à aimer les cendres et leur grisaille. Elles ne sont que le dernier obstacle entre l'infini et nous.

15 Février 1945

APRÈS UNE JOURNÉE D'AFFAIRES

LE charme de ce jour déclinant où la neige est de lumière rose et la montagne de sombre améthyste, il faut le saisir comme un songe. Un instant et tout a changé. Comment au fond de la mémoire fixer l'insaisissable ?

Les yeux se ferment, ils se rouvrent et la merveille a pris d'autres teintes. Maintenant, c'est l'alternance des masses blanches et des roches grises, mais à l'arrière plan, ô beauté ! le ciel est encore bleu, d'un bleu déjà nocturne qui, d'une seconde à l'autre, s'assombrit. Ainsi, le Liban, dont les amandiers sont depuis quinze jours en fleurs, se dérobe dès les premières soirées de mars aux rigueurs de l'hiver. Ce pays de mer et de montagne, de neige, de conifères, d'anémones, de soleil et de couleurs, est en contraste saisissant avec les

immensités qui l'entourent. Si la montagne et la mer disparaissaient de nos préoccupations, ce serait comme une défaillance de notre âme.

On ne fait rien d'humain sans des amitiés dans la nature.

Le désert a sa séduction, il donne le goût amer et pur du détachement, il invite à l'exploration des étoiles; mais, pour y grandir, il faut y arriver avec des richesses intérieures. Le désert, pour disposer de sa puissance, il faut l'avoir peuplé d'avance de toute une vie profonde.

Ici, nous connaissons les choses du désert, leur nudité ardente, mais, par un privilège des dieux, nous appartenons à ce Liban aux visages divers qui, au seuil des sables où règne au loin le grand roi d'Arabie, s'élève jusqu'aux neiges, au bord de la mer éternelle.

Nous nous disons cela en regardant d'un balcon perché sur une place publique le paysage du soir. Vraiment nous sommes voués ici à d'innombrables amours; on ne saurait nous détourner d'un ciel ou de l'autre sans nous éloigner de notre destin, sans écarter nos pas d'un de leurs sentiers familiers.

Et puisque nos émotions atteignent dans leur variété contradictoire cette plénitude, qu'on nous pardonne de distraire un instant

aux sollicitations de la politique et de la guerre, pour le donner simplement, avec le lecteur, à la nature et à la vie.

3 Mars 1945

*REMARQUES SUR L'ORIENT
CONTEMPORAIN*

DANS tout le Proche et le Moyen-Orient, on n'a pas fait depuis des âges autant de politique étrangère qu'en ce moment. Le monopole diplomatique de Constantinople métropole ottomane a pris fin. Les combinaisons tortueuses des rives du Bosphore ne sont qu'un souvenir et la Sublime Porte a renoncé au sublime, au profit de capitales neuves ou renaissantes.

C'est partout dans notre voisinage le goût de la chose internationale qui s'éveille; et sur le plan de la durée il est bon qu'il en soit ainsi.

Ce qu'on peut remarquer de plus précis au sujet de l'Orient (intermédiaire ou proche) c'est que pendant que l'Occident s'en inquiétait le plus, il s'est le plus désintéressé de l'Occident. Il s'est pour ainsi dire replié sur

lui-même. Le paradoxe ne s'explique que par un recul décisif de l'esprit de curiosité intellectuelle et d'indépendance. Au cours du 19^{ème} siècle, une vaste torpeur s'est emparée des lieux où la langue arabe dominait.

Autrefois, pendant des siècles même, notre Orient a pu avoir une large et précieuse connaissance de l'Occident. La période byzantine, par exemple, a été de ce point de vue très éclairée et très active. Et la grande période arabe doit être considérée comme un temps de remarquable sociabilité internationale. Puis, lentement, cette vie sociale internationale a disparu. Et les voyageurs européens qui se mirent à découvrir, à leurs risques et périls, quelque tranche de l'Arabie, pouvaient estimer (à bon droit) qu'ils accomplissaient un exploit.

De leur côté, la plupart des habitants de nos parages, de la Méditerranée au golfe Persique et à la mer Rouge, devenaient aussi étrangers au reste de la terre que s'il se fût agi d'une Atlantide de songe, d'un continent englouti.

Maintenant, (on peut dire à vue d'œil), tout change. La séculaire et léthargique survivance de l'Empire ottoman a fait place à une prise de conscience, à un bouillonnement

que les découvertes de la science accélèrent. Les routes de l'air ont aboli les derniers obstacles. Elles ont rendu transparentes toutes les villes (tous les voiles). Aussi, voyons-nous renaître les passions éteintes et aspirer à vivre (au sens du mouvement) les cités les plus somnolentes et les plus secrètes. Et brutalement, dans cet univers fermé, la route a repris ses droits.

A cet éveil, à ce goût de la lumière solaire, opposé à celui des lunes clémentes, il faut désormais que l'Occident réponde par autre chose que des préjugés et des harmonies romantiques.

L'âge des caravanes est passé. Comme un complément aux politiques extérieures les plus savantes, voici venu le temps de l'industrie du froid et des collaborations boréales.

10 Mars 1944

LA VIE PROFONDE

J'E trouve ce titre en ouvrant un bulletin de «jeunesse étudiante». C'est beaucoup pour des jeunes gens de parler de vie profonde quand tant d'hommes mûrs vivent en surface.

Pourtant, en nous et autour de nous, tout est profondeur; la pensée, le rêve, les origines, la fin, le milieu où l'on respire, les formes de la société, l'avenir de chacun et de tous.

La société actuelle est mal en point; moralement, elle a besoin d'oxygène. Elle est noyée dans un vocabulaire retentissant, tandis qu'en elle la substance se dissout.

L'insidieuse, la mercenaire, la redoutable propagande envahit tout. On ne prend plus la peine de penser, on accepte tout, on encaisse tout, hâbleries, impostures, considérations vagues sur des vanités qui s'épuisent.

Pourtant la vie est profonde. De tout jeunes gens prennent la peine de nous le dire, de nous rappeler à l'ordre, de marquer ainsi leur réaction contre la platitude et le vide.

La vie est profonde. Elle contient la création. La beauté et l'amour sont en elle. La vérité, persécutée par l'homme, éclate dans la nature. La matière, la faune, la flore, les mers, l'espace, l'infini, l'esprit enfin, plus vaste que tout, c'est une profondeur multipliée, croissante. L'intelligence humaine est faite pour se perdre dans ces immensités, puis pour se retrouver et pour s'ennoblir et parcourir en courant la terre et les cieux avec une agilité incomparable. Car, si chétive, si infirme soit-elle, elle a

droit à l'infini; l'infini est son naturel héritage.

Pendant ce temps, les gens se pressent et vaquent à leurs petites affaires avec la supériorité écrasante de l'indifférence, sans se demander pourquoi, sur cette terre, il y a des aliments et des étoffes, des meubles et des cartes à jouer, des stocks de n'importe quoi et des carnets de commandes.

Mais c'est un repos, dans cette agitation, d'entendre répéter que la vie est profonde, que les horizons du matin et du soir attendent qu'on pénètre leur secret, que les morts sont beaucoup plus nombreux que les vivants et qu'il est sage de s'occuper quelquefois de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font.

La jeunesse a pris le pas sur des maturités frivoles.

On ne construira pas le monde de demain sans se souvenir que la vie est profonde et qu'on n'édifie rien pour soi mais pour des arrière-neveux, qui transmettront, à leur tour, le rêve et le flambeau.

15 Mars 1945

LA GUERRE ET LE PRINTEMPS

LA sixième année de cette guerre est dans sa deuxième moitié. Quelle que soit désormais sa durée, il ne peut s'agir en Europe que de semaines ou de mois.

On ne dira pas la «grande guerre» de cette guerre-ci, aussi vrai qu'on ne peut plus le dire de l'autre. Présomption de l'homme! Pour les guerres, comme pour la gamme entière des accidents de la vie, tout est relatif, l'espace, le temps et le reste. Ce qui parut grand a cessé de l'être; ce qui nous écrase aujourd'hui fera moins impression demain; et les vastes querelles de ce siècle paraîtront peu de chose lorsque, dans les temps futurs, la guerre, par l'ambition de l'homme ou par nécessité, s'étendra peut-être, par des moyens inconnus, jusqu'à d'autres mondes à conquérir.

Sans aller aussi loin par l'imagination et par la pensée, à la veille non point de la paix mais de la cessation de la guerre en Europe, souvenons-nous un moment de la situation il y a six ans.

Toutes les nations vivaient dans la crainte. Elles avaient pris l'habitude du coup de force

périodique de l'Allemagne. Il y avait les ides de mars et les ides de septembre. Deux fois par an, depuis plusieurs années, la terre tremblait. L'hypertension atteignait le stade du vertige. Du cerveau d'un seul homme et de ses bizarreries toute la terre dépendait. Le siècle des lumières s'était avili jusqu'à supprimer la personnalité des peuples et des individus au profit d'une poignée d'illuminés.

Il est vrai que la science progressait et qu'on voyait de grandes inventions mais tout le reste était en recul, âme, sensibilité, poésie, sociabilité, humanité pour tout dire. Paradoxalement trois mille ans de civilisation appelaient «un ordre nouveau».

Alors, la guerre est venue. Elle était fatale comme le tonnerre après l'éclair mais, on pouvait penser que l'Allemand, après avoir par la menace triomphé tant de fois, se donnerait un délai pour digérer le «repas du lion»; on pouvait penser que l'Italien, devenu de façon inattendue une sorte d'arbitre du monde, hésiterait à jouer aux dés sa gloire et son destin, et à exposer son empire, vulnérable depuis Gênes jusqu'à la mer Rouge...

Maintenant, en Europe, la guerre est à sa fin. L'Allemand a perdu et déjà, la certitude de l'issue rend les hommes moins sen-

sibles aux ruines et au carnage. Déjà, dans tous les domaines on fait des plans pour autre chose... Car telle est notre versatilité que nous ne pouvons fixer notre attention sur rien qui ne comporte une part d'inconnu.

Cependant, à aucun moment, le malheur sur le monde n'a été aussi grand, aussi implacable.

Il convenait de rappeler en quelques lignes ces choses si considérables qui dans quelque temps paraîtront si vaines.

Si une leçon s'en dégage, c'est bien que la faculté d'oubli de l'homme est infinie et que cette faculté d'oubli est sans doute dans les desseins de Dieu.

L'hiver s'achève demain, et puis c'est le printemps. Pendant que tout change, la marche de la création est identique à elle-même. Tous les discours de Hitler ont moins de valeur en ce moment que quelques fleurs des champs.

20 Mars 1945

CE VENDREDI-LA

LA primauté du spirituel prend certains jours l'aspect des forces matérielles; elle devient sensible et tombe sous le regard; le vendredi saint est un de ces jours; et c'est l'honneur de l'humanité chrétienne qu'en commémorant cette veille de sabbat unique et sanglante, elle étale les signes de la douleur. Un tel débat intéresse vraiment tous les hommes. Pour les uns, il s'agit sans doute d'une rançon, d'un rachat. Mais il suffit pour les autres qu'une élévation de l'esprit les conduise à méditer sur un des événements les plus décisifs de l'histoire.

Y aurait-il des conflits de religion si les hommes consentaient à respecter par dessus tout la recherche passionnée de la vérité? à condition bien entendu que cela fût fait par ceux qui en seraient capables.

Voici donc un grand jour où il est compréhensible qu'on cesse d'acheter et de vendre pour s'occuper d'une opération d'une autre envergure, d'une sorte de marché à terme (si l'on ose employer ces mots mercenaires mais saisissants) dont la totalité des hommes

a fait l'objet.

Il y a vraiment de quoi s'arrêter un moment de commercer pour penser à autre chose.

Si l'homme ne se penchait plus avec la même fièvre sur cette tranche d'histoire «cruciale», s'il s'habitait à considérer ces retours solennels comme de vieilles choses fanées, s'il cessait de questionner la divinité sur l'acte le plus déconcertant et le plus divin qu'elle ait accompli sur cette terre, ce serait un recul de la civilisation, un recul irréparable.

Mais voilà que l'esprit demeure, quoi qu'il arrive, le maître de tout. Cette guerre le montre plus que tout le reste; en particulier ce vendredi saint 1945 qui annonce de façon si retentissante la Résurrection et la victoire.

Vendredi saint 1945

LA MORT DU LOUP

CETTE lutte désespérée de l'Allemagne à quoi sert-elle? Quelle marque nouvelle de la solidité des nerfs de son peuple et des siens tient à donner le Fuhrer furieux? Est-ce pour un nouveau Wagner que cette résistance sans but raisonnable se poursuit? Pour quelque

sombre trilogie future, pour quelque enchaînement païen de lourds poèmes en l'honneur du sang allemand ?

Les hommes allemands et les femmes périssent sous le poids des armes qu'ils ont d'abord eux-mêmes forgées. Les voilà écrasés sous toutes les variétés connues d'explosifs et de mitraille. Pour la chevauchée des Walkyries, c'est une sombre fin et pour les chants de Parsifal c'est un accompagnement sinistre. Ce que nous voyons maintenant en Allemagne, on peut l'appeler héroïsme, mais sans admettre que cet héroïsme soit tout à fait conscient.

Si dix millions d'Allemands disparaissaient encore dans cette tragédie, la gloire historique du Führer et de son peuple atteindrait-elle des proportions égales ? Voilà l'horreur de ce raisonnement pervers. Tant pis, après tout, pour l'Allemagne et pour les Allemands !

Lorsque M. Churchill et les Anglais en 1940 décidaient de lutter dans leurs derniers abris et sur leurs dernières grèves, lorsqu'ils affirmaient qu'ils tireraient le canon jusqu'à la fin du monde, l'héroïsme était égal, avec la supériorité d'une lucidité magnifique. Pour les Anglais, des chances de vaincre subsistaient, des chances fondées sur l'endurance, sur la

fermeté d'âme, sur le courage. Pour l'Allemagne au contraire, aucune chance ne reste; pas même oserait-on dire l'intervention de l'Éternel. Dans le cas de l'Allemagne, les desseins de la divinité se sont révélés dans toute leur puissance. L'Allemagne est allée, en six ans, du triomphe le plus insolent aux profondeurs de l'abîme.

Défier la mort est une chose et nourrir ce goût du suicide dans la faillite de l'orgueil en est une autre.

Il faut s'incliner certes, avec respect, devant tous les héros qui tombent pour leurs foyers, pour leur patrie, pour leur «terre charnelle»; mais on ne saurait verser les mêmes larmes pour ceux qui vont à la mort avec la sérénité des amours pour lesquelles ils tombent et ceux qui obéissent à leur rage déçue.

L'héroïsme revêt des formes différentes; dans l'héroïsme même il y a des degrés. Tous les loups ne meurent pas comme celui de Vigny. Même entre la «Mort du Loup» et une mort humaine il y a la distance infinie qui va de l'âme à l'instinct.

L'Allemagne de ce printemps sanglant sait mourir; elle ne saurait plus dire raisonnablement pourquoi elle meurt.

*LES EMISSIONS RADIOPHONIQUES
ALLEMANDES*

VOICI venu l'essoufflement vocal de l'Allemagne.

Les postes qui ont parlé pendant si longtemps pour semer le slogan, l'intrigue et la discorde, les postes allemands commencent à se taire.

On n'entendra plus les voix cassantes du Führer, de Gœbbels et des grands ténors. Le temps du silence est venu.

Le Nazisme s'est élevé sur des flots de paroles. Un déluge verbal a bâti le III^e Reich. Et la guerre des nerfs a été entretenue, six années durant, par les larynx les plus vigoureux de la terre.

Maintenant, c'est fini. La machine ne tourne plus et le plus vaste effort de la voix humaine qu'on ait jamais fait au service de la propagande et de l'arrière-pensée, s'épuise et se réduit à un gémissement.

Il est vrai qu'une musique merveilleuse couvrait ces voix infernales, que Bach, Mozart et Beethoven tempéraient les cris et les clameurs. Et aussi les cadences chantantes de

Strauss et toutes les harmonies nostalgiques de l'Autriche asservie.

De cette organisation prodigieuse de l'artifice et du mensonge, demain il ne restera rien. Jusqu'au moment où la musique retrouvera ses sortilèges; une musique sans paroles, mieux faite pour émouvoir et pour faire réfléchir que les débauches oratoires de l'Allemagne contemporaine.

L'Allemagne tout entière entre dans le silence. Pendant vingt ans elle n'a vécu que dans le tumulte et dans la frénésie des réunions publiques. Si elle pouvait espérer encore quelque attitude généreuse de la part de ses ennemis, elle n'aurait de ressource que dans la musique et dans le silence.

21 Avril 1945

LE DROIT D'ASILE

UN des faits les plus impressionnants de cette guerre et de ce temps, c'est de voir un certain nombre d'hommes traqués qui, en aucun point de l'Europe et peut-être du monde, ne pourraient trouver un refuge. Toutes les terres leur sont interdites; rien ne pourrait

les mettre à l'abri d'une justice qui les attend et leur seule ressource, où qu'ils aillent, est la mort.

Sur la terre il n'y a plus un lieu où subsiste le droit d'asile. Jadis, une église suffisait; maintenant, un pays indépendant, petit ou grand, ne suffit plus.

En un sens, c'est une régression, mais en un sens aussi, c'est justice. Il y avait dans l'exercice du droit d'asile, une incontestable grandeur. Les lieux qui avaient le privilège de soustraire l'homme innocent ou coupable à la colère des rois et des foules revêtent un caractère sacré. Toutes les violences s'arrêtaient devant une force morale, devant une entreprise de l'âme qui les dominait.

Mais, il est naturel aussi que certains crimes trouvent partout leur châtement; qu'on les considère comme si considérables, que la terre entière ne les contienne plus. Cette guerre en montre des exemples.

C'est malgré tout un spectacle poignant que celui d'hommes politiques dont la politique s'est écroulée et qui vont errant d'une frontière à l'autre, partout repoussés et portant comme Œdipe, sur leur tête, une malédiction.

Le droit d'asile n'est plus, et le malheur

appelle moins la pitié aujourd'hui qu'au temps de Sophocle.

Que faut-il penser de cela sinon que c'est peut-être enfin le règne de la justice?

26 Avril 1945

LE TEMPS DU SOMMEIL

APRÈS la longue terreur des bombes volantes et des fusées meurtrières, Londres connaît enfin le sommeil.

Tel est l'humour britannique qu'un membre du Parlement ayant demandé au Premier Ministre s'il pouvait faire une déclaration aux Communes sur les attaques allemandes au moyen de fusées, M. Churchill a répondu au milieu d'un vaste éclat de rire: «Oui Monsieur, elles ont cessé».

Mais, un jour, une seule de ces armes d'enfer a tué 167 personnes en un instant. C'est dans les grands magasins Woolworth que cette horreur s'est produite, à l'heure du déjeuner, alors qu'il y avait là, en foule, des femmes et des enfants.

Ce genre de guerre n'entraîne pourtant pas dans les prévisions des civilisés lorsqu'ils

discutaient, en temps de paix, des lois de la guerre. Pourquoi la Croix-Rouge, par exemple, quand on admet cela? Et pourquoi les longs discours sentimentaux sur les progrès de l'humanité?

Ce que les âges les plus brutaux n'ont pas admis, la merveilleuse «kultur» s'est glorifiée de le faire. Belle chose en vérité que d'essayer de contraindre ses ennemis à mettre les pouces en tuant à distance leurs femmes et leurs enfants!

Maintenant Berlin est en flammes et Londres connaît le sommeil. Tous les habitants du sud-ouest de l'Angleterre qui ont subi cette terrible épreuve dorment paisiblement tandis que l'Allemagne ne peut plus dormir. Juste renversement! et qui montre combien toute violence est précaire et que tout a un terme.

Parce que le temps des bombes et des fusées volantes sur l'Angleterre a pris fin, il faut rendre aux Anglais l'hommage qui leur est dû. Ils ont supporté tranquillement ce qu'on croyait au-delà des forces humaines. Jamais l'humanité n'a paru plus grande que par eux durant l'interminable nuit qu'ils ont vécue. C'est en souvenir de ces choses et de

mainte gloire commune qu'Anglais et Français devraient se sentir plus près les uns des autres désormais; et se décider à défendre en commun ce qui fut si près d'être perdu.

28 Avril 1945

EUROPE 1945

VOICI l'Europe au tournant décisif. Que feront les vainqueurs de leur victoire? Vont-ils édifier de leurs mains la paix tant attendue, ou se laisser prendre aux pièges de la Discorde?

Le passé est plein de leçons cruelles. Chaque guerre en engendrait une autre plus terrible, et le désastre a surgi du désastre. Parce que l'édifice était mal construit, sa chute a eu chaque fois un retentissement plus grand.

L'Europe, née jadis de l'Asie et qui, depuis, a dominé l'univers, l'Europe qui a tiré de ses entrailles les peuples des continents nouveaux, va-t-elle s'assagir ou préparer de nouvelles folies?

Telle est la force de la science et de la découverte, qu'elle conduit aussi bien à la grandeur qu'à la ruine.

L'Europe, dans sa victoire sur elle-même, est plus couverte de décombres que si toute l'Asie s'était abattue sur elle. Elle est fumante et pantelante.

Atteinte dans ses œuvres vives, elle reste cependant l'Europe. Elle a les moyens d'échapper au naufrage, d'être l'arche après le déluge. Mais à vrai dire, on ne voit pas encore distinctement la colombe.

Le moment n'est peut-être pas de se troubler; c'est le temps de se réjouir au contraire d'un triomphe sans pareil, de saluer un lever de soleil attendu après six ans de ténèbres. Et pourtant il faut compter avec les séductions du Malin, avec le désir secret de profiter de l'occasion, avec les défaillances de l'intelligence.

Nous sommes de ceux-là qui croient à l'avenir de l'Europe, d'une Europe retrouvée, ramenée à la lucidité et à l'ordre par l'éten due même de la catastrophe. Mais pour que cela soit, il faut que les Européens se remettent à apprendre leur histoire pour n'en retenir que les raisons de s'aimer et de s'unir.

5 Mai 1945

LA LIBERTÉ DU MONDE

DEVANT un bouquet de pois de senteur qui est à lui seul un printemps, je pense à cet ordre de cesser le feu en Europe qu'on a si longtemps attendu et qui marque la fin d'un monde.

Voici donc que la liberté va reflleurir.

Un empire dominateur construit «pour mille ans» s'est évanoui. Une montagne d'orgueil s'est abîmée dans la mer des ténèbres. Ce qui fut la pensée prétendument «héroïque» d'un homme, puis d'un peuple, se résout en un désordre infini.

On voit par là tout le chemin qui va de l'idée à sa matérialisation; et notre incroyable puissance, et notre impuissance.

C'est encore Pascal qu'il faudrait relire pour tenter de mesurer ce qui ne se mesure pas.

Dans l'allégresse d'une victoire plus méritée qu'aucune autre, Londres répétait une fois de plus ce matin : «*We fight for world freedom*», nous luttons pour la liberté du monde.

De l'autre côté des mers, comme si la

reddition de l'Allemagne, retardée jusqu'à l'extrême limite, pouvait encore être évitée, le Japon se plaignait, lui, d'avoir été «trahi». Pour le Japon, cela n'annonce évidemment rien de bon.

«Nous luttons pour la liberté du monde»... De tous les buts, c'est assurément le plus grand. Sur tous les champs de bataille la liberté fut et reste l'enjeu de tout.

«Nous luttons pour la liberté du monde»... Maintenant donc que la liberté arrive, que va-t-on faire d'elle? A quelles délices va-t-elle conduire les hommes, ou à quelles contraintes? Ce qui coûta tant de sang et de larmes, va-t-on le transformer en équilibre, en quiétude, en bonheur?

Nous aimerions bien qu'on nous donnât aujourd'hui une définition officielle de la liberté. Celle pour laquelle les Anglais se sont battus et se battent encore, celle-là nous la connaissons bien, elle nous est familière; *c'est la liberté qui ressemble à la leur* et que nous aimons. Il y a d'autres formes de liberté que l'on propose aux hommes. De laquelle s'agit-il et pour qui? Nous le dira-t-on? Mais, en attendant, émerveillons-nous de la grandeur de la Victoire!

8 Mai 1945

L'ANGLETERRE ET L'IRLANDE

LE courroux d'autrefois de l'Irlande contre l'Angleterre on le comprenait. Le courroux actuel de l'Angleterre contre l'Irlande on le comprend. M. Churchill a tenu, dimanche, au sujet de l'Irlande, un langage d'une sévérité exceptionnelle. Il a parlé d'un cœur ulcéré. Dans les moments les plus sombres, au temps où, pour l'Angleterre voisine, les risques paraissaient écrasants, l'Irlande est demeurée impassible et comme insensible.

Il y aurait beaucoup à écrire sur cette très vieille histoire de l'Angleterre et de l'Irlande. Les querelles religieuses ont passé par là et les souvenirs d'une persécution séculaire ne sont pas encore abolis. Mais, malgré tout, et M. Churchill l'a dit avec le bon sens qui lui est propre, «le temps du mutuel pardon, de la mutuelle compréhension est venu».

Dans sa neutralité rigide, l'Irlande a pris sur l'Angleterre une revanche que beaucoup de catholiques ont jugée excessive. Il faut aussi se mettre dans la peau des Irlandais pour comprendre ce que fut leur aventure.

De son côté, en ne violant pas jusqu'au bout, et même dans l'état d'extrême nécessité, l'indépendance de l'Irlande, l'Angleterre s'est comportée avec une force d'âme admirable. L'Angleterre jouait sa vie et sa mort, tandis qu'à Dublin demeuraient, arrogants et narquois, les représentants de l'Allemagne et du Japon. Alors, dans une guerre sous-marine sans merci, l'Angleterre perdait ses navires dans l'Atlantique sans pouvoir se protéger sur la côte occidentale de l'Irlande... Alors, l'Irlande s'obstinait à traiter de la même manière l'Angleterre et ses ennemis.

Maintenant *«le temps du pardon mutuel est venu»*. Avec les années, la position religieuse de l'Angleterre s'est modifiée. A l'intolérance, la tolérance a succédé; le protestantisme puritain a évolué à grands pas vers des attitudes très humaines.

Les temps n'ont-ils pas mûri pour une paix plus profonde entre toutes les religions qui s'humilient devant l'Eternel?

Le cas de l'Irlande en face de l'Angleterre est un des plus pathétiques. Il en est d'autres, qu'il faut apprendre à considérer.

Il n'y a pas de religion dans la rancune et dans la haine. Il y en a beaucoup, au con-

traire, dans la patience, dans l'esprit de justice et de fraternité; davantage encore dans le pardon.

16 Mai 1945

*LE RETOUR EN FRANCE
DE M. HERRIOT*

M. EDOUARD HERRIOT revenant d'Allemagne par la Russie et le Proche-Orient me fait penser je ne sais pourquoi aux «Deux Grenadiers» d'Henri Heine. A lui seul, à vrai dire, il est les deux grenadiers.

Beyrouth avait vu M. Herriot peu d'années avant la guerre, au temps de sa pipe et de sa gloire. Il paraissait inséparable de l'une et de l'autre. On s'attriste en constatant que M. Herriot ne fume plus.

Le maire de Lyon qui a toujours porté ce titre comme une situation héréditaire a pris de l'âge comme chacun. Les photos de Damas le montrent un peu plus voûté. Comment ne le serait-il pas après tant d'événements et de douleurs? Le vent de la victoire va maintenant le rajeunir; souhaitons longue vie à son grand cœur et à ses artères.

Lyon vient de réélire triomphalement M. Herriot et la France est près d'accueillir comme il convient ce jacobin cent pour cent, ce prince de la révolution.

Demain, tout jacobin qu'il est, M. Herriot sera une des forces modératrices de la France. Prisonnier pendant plus de deux ans de l'Allemagne et du romantisme allemand et naturellement désabusé, quelle nostalgie a dû avoir M. Herriot de la Forêt Normande? quels regrets de la Porte Océane? quels souvenirs de ses amours classiques livrées à la profanation et au pillage?

Nous avons toujours cru que M. Edouard Herriot, grand patriote, avait aussi l'étoffe d'un philosophe et d'un sage. Nous ne lui reprocherons pas d'avoir conservé jusque dans l'âge mûr, les fougues olympiennes de sa jeunesse. Mais de quels yeux va-t-il revoir la France? quel appel au classicisme va lui adresser le paysage français? quels remous vont agiter sa vénérable tête gauloise?

Frondeur, rabelaisien, humaniste, érudit, orateur (et au fond poète), tribun (mais derrière la tribune, paternel et compatissant), l'inventeur du «Français moyen» offre un des aspects les plus sympathiques du Français tout court.

M. Herriot est de ces Conventionnels attardés qui ne se sont jamais ralliés; un de ces purs qui ont accepté le dogme de la bonté native de l'homme et qui, devant la preuve du contraire, ne se résignent pas à se déjuger et donnent toujours à choisir entre la fraternité et la mort.

Hélas! durant de longues années la mort a eu raison de la fraternité. Le temps est peut-être revenu de proposer la fraternité sans la mort.

Cela suppose quelque facteur d'ordre spirituel dont M. Herriot rapporte peut-être de sa captivité la vérité et le secret.

18 Mai 1945

VARIATIONS SUR LES RADICAUX

LE parti radical français, réuni à Paris, a voté deux motions fixant sa politique. A l'intérieur, il est naturellement hostile au plébiscite et à toutes les formes du pouvoir personnel; à l'extérieur, il veut l'union des Alliés, indispensable à la paix et il regrette qu'un pacte franco-britannique n'ait pas été encore conclu, portant sur les rapports des

deux nations dans le monde.

Ce sont deux aspects classiques de la position radicale, qui révèlent après cinq ans de silence un renouveau de vitalité. Ils intéressent, l'un et l'autre, notre politique extérieure.

On a revu à cette occasion, comme un revenant, M. Théodore Steeg, qui présidait.

Pilier de la 3ème République, M. Steeg a passé sa vie en redingote à force d'être investi de hautes charges républicaines; octogénaire presque, il a dû faire penser à une réunion de Pères conscrits au pays des ombres.

La coupure de la guerre a été telle qu'on se croirait, par moment, aussi près des Etats-Généraux de 1789 que des vétérans de la politique française de 1939; la durée de 150 ans disparaît devant les remous et les perspectives d'un monde nouveau.

Le radicalisme français, malgré le rebondissement de l'autre jour, a sans doute vieilli. Ses préoccupations «républicaines» ont toujours eu quelque chose d'un peu étroit. Malgré de hautes vertus nationales, une foi suffisante en un destin spirituel de la France et du monde lui a manqué. Si un patriotisme révolutionnaire a toujours nourri sa doctrine, cette doctrine s'est trouvée alourdie d'un verbalisme suranné. La terminologie radicale reste

le dernier écho des orateurs de la Révolution.

Il faut se réjouir cependant d'entendre parler de nouveau du parti radical comme d'une organisation militante. De tous les partis français, il reste le plus souple dans le moment présent, le plus susceptible de freiner la montée des idéologies et des passions.

Mais, s'ils ne se renouvellent pas entièrement, il est douteux que les radicaux puissent continuer d'être en France «le grand parti de gouvernement» qu'ils furent.

Il faut évidemment faire une exception. Une des dernières forces du parti radical c'est encore la sympathie que chacun entretient pour M. Edouard Herriot, en France et à l'étranger. On n'imagine pas le radicalisme sans M. Edouard Herriot, avec ou sans pipe; et on éprouve le besoin de penser à lui après avoir évoqué la silhouette sèche, barbue et solennelle de M. Théodore Steeg.

21 Juin 1945

PROPOS PERDUS

C O M M E le chêne ou le platane sur le bord de la route, nous regardons couler les jours. Les événements surgissent, s'accumu-

lent, s'entremêlent et s'épuisent. Et nos pensées suivent la diversité des choses dans la persévérance du paysage.

C'est un jour un souci, un jour un autre. Nous sommes sollicités ensemble par l'injustice qui nous menace et la justice qui nous appelle. Car il faut sans cesse servir et se défendre. La vie, la brève ou longue vie, est-elle autre chose que ce service et que ce combat? et l'impossibilité aussi de livrer à la foule les profondeurs de ce qu'on désire et de ce qu'on aime?

Au bord de la route, nous regardons passer les hommes et leurs pensées, leurs projets, clairs ou ténébreux. Dans l'agitation du passant nous tentons de discerner le bien qu'il se veut, et le mal, hélas! qu'il peut nous vouloir. Le sombre, le profond et vaste lieu où, dans les cerveaux agités, s'élaborent les plans que l'homme fait contre son propre repos et celui de ses semblables, ce laboratoire sans fenêtres nous attriste et nous inquiète.

Est-ce vraiment une illusion de croire que les travaux, quels qu'ils soient, les plus durs et les plus simples, justifient une halte sur la route, le moment d'introspection émue, la minute où l'on se demande si c'est la peine

de tant batailler pour des choses qui n'ont qu'un temps?

Voilà, à cette place, de pauvres phrases qui se défendent d'être littéraires et qui se veulent étrangères à toute politique; mais qui, pourtant, incorporées aux lassitudes de l'été, invitent discrètement le lecteur assagi à plus de sagesse encore, à plus de raison, à plus de patience.

Nous ne ferons jamais une politique excessive si nous faisons en sorte que nos paysages s'emparent quelquefois de notre âme; si, comme le platane ou le chêne, nous nous efforçons de mesurer le mouvement à partir d'une immobile sérénité.

7 Juillet 1945

RELATIVITÉ

LES trois puissants personnages qui, à Potsdam, dans trois fauteuils, tentent de fixer le destin des nations, sont, de la Démocratie contemporaine, une représentation saisissante. Voilà des conducteurs de peuples qui ont, de l'avenir de l'univers, une conception différente pour ne pas dire contradictoire.

D'un côté, l'Anglais et l'Américain dont l'autorité directe ou indirecte s'étend sur un milliard d'hommes; de l'autre, le Russe qui dispose avec deux cent millions d'individus (et une clientèle indéfinie d'adeptes), du plus vaste domaine territorial *d'un seul tenant* qui soit sous le ciel.

Les trois parlent au nom de la Démocratie. Les trois ont l'ambition honorable de reconstruire le monde.

L'Anglais et l'Américain sont spiritualistes; le Russe ne l'est pas (sauf le respect que nous professons pour l'église russe et ses chefs). Les civilisations qu'ils défendent ou qu'ils édifient divergent au point d'arrivée comme au point de départ. Cependant, tous chérissent le progrès, les sciences et les arts et désirent, sans doute, le bonheur des hommes.

Toute politique qui n'aurait pas cet objet final, serait, évidemment, une trahison; mais, c'est une chose grave que de n'être pas d'accord sur les moyens fondamentaux de faire le bonheur de l'humanité.

Des problèmes immenses se posent à Potsdam qui mobilisent quelques-uns des plus brillants cerveaux du monde: l'avenir de l'Europe, la liberté des océans et des mers, le Moyen-Orient...

Quand il s'agira de ces questions et singulièrement du Moyen-Orient, dans quelle mesure le bonheur des hommes pèsera-t-il dans la balance? Dans quelle mesure des concessions seront-elles faites de part et d'autre qui auront pour objet ultime d'empêcher que les hommes s'entretuent?

Considérez comme tout est relatif: les citoyens au nom desquels nos trois puissants seigneurs s'expriment, participent au débat à peu près comme les nuages participent à la formation des mers. Un vote innombrable et lointain a conféré, à une date déterminée, à quelques belles intelligences le droit de lier et de délier les peuples. La Démocratie reçoit, en théorie, une satisfaction éclatante; en fait, elle fait confiance à quelques hommes qui ont sur des points capitaux des opinions opposées.

Nous admettons cela comme une nécessité et nous nous inclinons en souhaitant qu'à côté des forces matérielles, les forces spirituelles travaillent.

Si nous nous en tenions seulement aux lumières humaines, quelles raisons n'aurions-nous pas d'être inquiets et déconcertés?

20 Juillet 1945

NOCTURNE

QUELQUES jours de canicule ont nui à nos travaux si ce n'est à notre courage.

Voici le temps où les feux de Sirius s'ajoutent à ceux du soleil. L'étoile la plus belle du ciel est un soleil beaucoup plus grand que le nôtre. Mais il est si loin que nous n'y pensons plus...

Nous ne regardons pas assez le firmament et les étoiles. En ces nuits d'août où le ciel est si clair, au lieu que des questions voisines de l'infini nous obsèdent, nous nous laissons aller aux paresseuses auxquelles la chaleur nous invite. Pourtant, dans ce pays transparent, de tous les plaisirs de l'été il n'en est aucun qui vaille, sur quelque terrasse dégagée, une méditation en face des étoiles.

D'abord les passions s'apaisent. La politique se rétrécit, l'argent se dévalue. L'amour même se purifie. Les voix tombent sous le poids des astres et nos entreprises reviennent à leurs proportions véritables.

C'est à peine compréhensible que nous donnions si peu de notre esprit aux interro-

gations qui nous pressent de tous les points de la rose des vents, de tous les secteurs de la nuit étoilée. Nous y trouverions un correctif aux ennuis, aux lassitudes du jour.

Car, à vrai dire, cette chaleur se fait par moment écrasante. La ville, à partir de midi, a des ardeurs métalliques qui feraient fondre les neiges du pôle. Le travail va comme il peut car on ne saurait s'arrêter d'agir et de vivre; mais il est manifeste qu'aucune épopée ne serait possible à ces heures-là. En attendant la première brise, c'est tout juste si le courage demeure.

Heureusement que la canicule n'est violente que pendant peu de jours; et que ce climat tropical n'est pas ordinairement le nôtre. Mais ne voit-on pas de façon définitive quelle hypothèque portent sur leurs nuques les hommes des pays chauds?

C'est pour cela que l'Orient chante les nuits comme un baume; c'est pour cela que la lune y a substitué son symbole nocturne à celui du soleil.

Il faudra qu'au Liban la montagne tempère de plus en plus les inconvénients de l'été. Et qu'avec la vie et ses travaux, la méditation et la philosophie se transportent sur les hauteurs.

Nous avons tout ce qu'il faut pour arriver à cet équilibre comme à quelques autres. A cela aussi il faut songer, au mois d'août, sous les étoiles.

3 Août 1945

ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

HIER 4 Août, on pouvait se souvenir, une fois de plus, de la nuit fameuse qui vit en France l'abolition des privilèges.

Il faut croire que, pour les Français d'alors, la mesure était comble; de faveur en faveur un petit nombre de familles et d'individus s'étaient mis en face du pauvre peuple à se comporter comme des dieux. (Il est vrai que tous les privilèges réunis ne faisaient pas le bonheur de ces gens-là). Mais, il y avait quelque chose d'insupportable dans le voisinage d'hommes semblables les uns aux autres qui, suivant leur condition, obéissaient ou échappaient aux lois... La féodalité, qui avait commencé légitimement et honorablement par un système de protecteurs et de protégés, avait fini par une caricature de ce qui fut au départ héroïque et noble.

La Noblesse avait, à l'origine, le privilège admirable de partir en guerre pour le droit, de se battre et de mourir. C'était quelque chose pour le paysan et pour le vilain. Mais, six ou sept siècles de ce régime l'avaient épuisé. D'une belle chose, toutes sortes d'abus étaient sortis; petit à petit, les privilégiés s'étaient rendus si impopulaires qu'en cette nuit du 4 Août 1789, leurs représentants avaient, pour l'amour du prochain, dans une heure d'enthousiasme sentimental et passionné, renoncé à tout. Noblesse, Clergé, Tiers-Etat, tous s'étaient embrassés au nom de l'égalité et de la fraternité.

Depuis ce temps-là si l'égalité a fait du chemin, la fraternité a passablement reculé. Au nom de l'égalité, on s'est mis de nos jours à en vouloir même aux inégalités selon la nature, cependant qu'au lieu de s'aimer, c'est l'envie et ce sont les désirs mauvais qu'on flatte et qu'on excite. D'un extrême on est allé à l'autre et le souvenir de la nuit du 4 Août travaille ceux-là qui trouvent que les hommes sont inégalement doués et favorisés par les dieux. Car enfin l'intelligence est un privilège, comme le talent et comme la beauté. Sous prétexte de nivellement on ne pourrait enlever l'un ou l'autre de ces avantages à ceux qui en ont le bénéfice, pour les abêtir et les enlaidir au nom de l'égalité.

La façon de corriger cela, c'est dans la fraternité qu'il la faut chercher, et la fraternité ce n'est pas la loi, c'est un idéal et leur cœur qui peuvent y pousser les hommes.

Parce que nous paraissions aller, de gré ou de force, vers une nouvelle nuit du 4 Août qui pourrait avoir cette fois la civilisation (qui est aussi un privilège) pour enjeu, il fallait consacrer quelques lignes à ce grand sujet ce matin.

5 Août 1945

LA PAIX DU PACIFIQUE

LA guerre était devenue on peut dire la règle. Nous n'en sortons que pour entrer dans l'inconnu. De leur nature, les hommes sont-ils faits pour la paix ou pour la bataille? La paix les trouve anxieux et dépaysés. Nous avions pris comme l'habitude du voisinage de l'enfer. Et qu'on ne dise pas: ce pays n'a pas souffert; on ne souffre pas seulement par soi et pour soi; on souffre par les autres et pour eux. Et tout, dans la vie, n'est pas aliments et bien-être.

Il y a sans doute beaucoup d'âmes dures et de cœurs insensibles, mais il y a aussi une humanité touchée par la grâce et par la dou-

leur; et qui est capable de partager le malheur à distance.

Après la guerre en Occident, la guerre du Japon est finie. On ne parlera plus pour un temps d'armées, d'armes, d'armement, de destructions, de catastrophes et de ruines. Mais, malgré l'immense faculté d'oubli de chacun, la terrible empreinte est là qui a marqué trois générations du signe du désordre, du renversement du mal et du bien, de l'aberration collective de l'espèce.

Comment oublier ces laids petits Nippons, violents et impassibles, allant par milliers à la mort incorporés à un obus, ou, par millions, perdus dans l'espace pour s'y battre indéfiniment dans des conditions inhumaines, pour donner la mort ou se la donner? Et comment oublier la fleur des nations, leur jeunesse, leur beauté, leur avenir, tant d'hommes, de jeunes hommes, numérotés, jetés au gouffre, défigurés, désignés par la nécessité pour lutter contre les forces élémentaires que l'Extrême-Asie et la jungle leur opposaient?

Mais sur tout cela la bombe atomique est venue, sortie du front de Minerve comme le fruit mûr de l'intelligence. La guerre finit sur une découverte qui va rendre vaines mille découvertes du passé.

Pense-t-on avec cela aborder l'avenir avec sérénité et délices? et saluer la paix, la douce et lumineuse paix avec son cortège d'illusions et de charmes?

Le moteur prodigieux des avions d'aujourd'hui, triomphalement découvert il y a quarante ou cinquante ans, et qui nous menait déjà si vite au bout du monde, a vieilli tout d'un coup en attendant de devenir caduc. Le moteur de l'avenir sera peut-être moins volumineux qu'une noix ou qu'un œillet; et il dégagera une force suffisante pour conduire l'homme jusqu'aux étoiles.

Au sens où paix veut dire tranquillité, espoir ou chance de bonheur durable, musique indéfinie, amour sans menace, nul ne prétendra que nous entrons dans la paix. A moins cependant de nous ressaisir de telle sorte que nous puissions affirmer que la paix n'a jamais quitté ceux qui la chérissent, parce que, dominant les politiques, les inventions et les systèmes, «le royaume de Dieu est au dedans de nous».

14 Août 1945

L'HOMME ET LES ASTRES

IL paraît qu'il faut mettre au compte du soleil quelques excès notoires auxquels les hommes se sont livrés ou se livrent. Les taches du soleil sont de dimensions variables, elles changent d'une époque à l'autre. Quand elles s'élargissent, les rayons visibles et invisibles qui traversent nos cerveaux se font plus actifs et plus pénétrants. Beaucoup de nos fantaisies et de nos folies sont en partie l'effet d'un désordre dans la nature; beaucoup de nos gestes et de nos actes marquent l'inconsciente obéissance à des forces auxquelles nous sommes soumis.

Au milieu de ces phénomènes, notre liberté reste sans doute entière; mais qu'est-ce que la liberté dans l'accablement des chaleurs? davantage encore lorsque le soleil et les astres se mettent contre nous par des moyens plus secrets?

Des êtres microscopiques, des infiniment petits, agitent notre sang jusqu'à des fièvres insupportables. Il suffit de bien peu pour que le délire s'empare de nous. Et les délires col-

lectifs ne sont en rien plus surprenants que les autres.

Dans quelle mesure l'astrologie est-elle en droit d'intervenir dans nos affaires? dans quelle mesure les astres en marche progressent-ils non seulement dans l'espace, mais aussi à travers notre substance?

Après une série prolongée de découvertes retentissantes, la science voit s'ouvrir devant elle de nouveaux abîmes; nous ne sortons des ténèbres, par une porte ou par l'autre, que pour nous trouver, de nouveau, au seuil de l'infini.

«*Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie*» (Pascal).

De toutes les merveilles du monde, nous ne sommes assurément pas, nous, hommes, la moins merveilleuse, la moins étonnante. Nous le constatons l'autre jour. Nous évoluons physiquement avec une inimaginable lenteur, tandis que nos connaissances s'amplifient de folle manière. L'homme fait l'effet d'un fossile au milieu de ses découvertes: par la chair et le sang il est identique à ce qu'il était il y a dix mille ans.

Le temps de guerre et le temps de paix parmi les hommes correspondent peut-être à la course des astres; comme la lune fait les marées et les enfantements, comme le degré de

température a des répercussions sur toutes nos passions, à commencer par les passions de l'amour.

De plus en plus, la majesté de notre destin se manifeste et se dégage. Nous nous découvrons solidaires de choses très lointaines.

Nous péchons comme des hommes et nous inventons comme des anges. Nous ne sommes, dit encore Pascal, rien par rapport à l'infini, mais nous sommes tout par rapport au néant. Nous sommes quelque chose entre rien et tout.

Ne voit-on pas qu'insensiblement l'infini s'empare plus étroitement de nous ?

17 Août 1945

LE JAPON VAINCU

LA reddition du Japon s'entoure de formalités et de précautions propres à l'Extrême-Orient où tout, jusqu'au désastre, est très solennel. Dans la défaite comme dans le triomphe, des traditions et des rites doivent être respectés, un protocole immuable doit être suivi. Et dans plus d'un cas, les Japonais, pour cesser de se battre, exigent de voir de leurs yeux un messager porteur d'un ordre de l'Empereur.

C'est pourquoi on nous apprend qu'il faudra entre six jours et douze pour que partout le feu cesse. Dans des îles lointaines, en Chine, en Mandchourie, sur bien des points, la lutte se poursuit. Aucun ordre par radio, aucun appel distant ne décidera le soldat japonais à accepter aveuglément la vérité. Pour le Japon, la défaite est un malheur mystérieux, une conjuration, un fait imputable aux démons, aux forces malfaisantes; c'est une sombre histoire de maléfices et de magie qu'il n'arrive pas à élucider.

Comment le mikado, fils du soleil, fils des dieux, peut-il se trouver ainsi abandonné par ses ancêtres? C'est une sorte de défaillance de la race qui accable le pays du Soleil Levant.

Au milieu de tout cela s'élève cependant pour l'Empereur une vénération passionnée et triste; *c'est l'Empereur que l'on console en s'excusant de ne l'avoir pas mieux servi.*

Les grands alliés victorieux ont manifestement compris cela et le général Mac Arthur use d'une procédure toute différente de ce qu'on a vu en Occident; il tient compte des complications psychologiques du Japon, de l'aspect spirituel de la catastrophe, des remous qui agitent ce peuple dans les profondeurs de son âme et de son intelligence.

Tout ce qui a été dit d'officiel au Japon depuis la défaite fait éclater la majesté du désespoir des Nippons et un invraisemblable orgueil. Le Japon a capitulé pour ne pas disparaître, pour sauver la civilisation; son tort a été de ne pas se préparer suffisamment; il fera mieux une autre fois.

Le Japonais a fait de toutes les manières la preuve de son mépris de la mort; nulle part au monde la mort n'est aussi peu de chose qu'au Japon; à travers elle, la vie continue. Sur le plan de la spiritualité, on ne saurait contester que cela est admirable; et qu'il y a, dans des attitudes par tant de côtés révoltantes et barbares, une réserve d'héroïsme vraiment illimitée.

La chute du Japon aura des conséquences immenses sur la mentalité des Jaunes. Elle se traduira par un réveil dramatique de l'Asie et par une confrontation révolutionnaire de la tradition et de la réalité. Loin de signifier une disparition morale et politique même temporaire, elle suscitera, à partir du plus sombre accablement, des énergies désordonnées.

A l'Est, il y a du nouveau. Nous ne sommes qu'au seuil d'un phénomène de fermentation peut-être sans exemple. Entre l'Asie sep-

tentrionale qui est soviétique et les deux empires jaunes c'est une énorme aventure qui commence.

18 Août 1945

L'ARGENT ET LES LIBERTÉS

LORSQUE le monde ne croira plus autant à l'argent, ce sera le temps d'une nouvelle chevalerie.

Lorsqu'ils se passionneront moins pour les rentes (il en reste si peu), les cœurs s'élèveront.

Il est juste de s'attacher raisonnablement aux biens de la terre. Le bonheur de posséder sa maison et son champ, nous ne le sous-estimons pas; ni l'amour légitime et paisible qui naît des belles choses que nous possédons.

Mais le rêve serait de donner à chacun son champ et sa maison et que chacun y mette son âme et ses prédilections. Le rêve, c'est pour chacun, une part, variable sans doute, de soleil, de nature, de joie; et dans nos demeures, l'épanouissement du goût de chacun, d'un art individuel, d'une personnalité.

La production en série a tué la fantaisie

en multipliant les biens. Elle est démocratique à coup sûr, mais elle déplaisait déjà aux Athéniens de la grande époque et aux ouvriers de la Renaissance. La notion de prix de revient a aboli le travail patient, les caprices de l'art, l'invention désintéressée, la pièce unique enfin.

Il y a toujours eu une maladie ou une passion de l'argent; depuis un siècle elle a pris des proportions calamiteuses. On a pu voir, plus que jamais, des vieillards solennels, aux portes du tombeau, accrochés désespérément à des «portefeuilles» et à des dividendes, asservis à ces signes de richesse qui n'étaient plus devant la mort qu'un entassement de feuilles mortes, sans lumière.

Pendant un siècle, le papier a régné, fausse image de l'or, fausse monnaie, plus tyrannique encore, dans la mesure où le papier est plus mobile et moins pesant.

Les tendances politiques du temps présent révèlent le souci d'un affranchissement; non certes que de s'entre-dépouiller ait le moindre sens; ni que la ruine des uns puisse signifier le bien-être des autres. Ce que le monde matériel cherche à travers des doctrines incertaines, ce sont ses propres limites; c'est la mesure de ce qu'il faut attribuer à ce qui est

individuel et passager, et des largesses qu'il faut réserver à la durée et au nombre. Si la dépossession collective ne peut faire que la misère et la tristesse de tous, la possession individuelle désordonnée ne peut avoir pour terme qu'une rupture et qu'un déchirement.

Ce ne sont pas les grandes théories qui sauveront le monde; c'est l'équilibre et le détachement; *mais aussi le désir de l'ordre et de la beauté, chez soi et chez les autres.*

Ne voit-on pas que désormais tout est éducation, mesure, spiritualité, et que, dans une telle énumération, l'argent, aux mains de l'individu, ne peut revendiquer devant une civilisation authentique qu'une place, nécessaire sans doute, mais secondaire?

L'exaltation de l'homme veut que la liberté s'étende *raisonnablement* à la propriété et au libre choix. De même qu'aucun homme ne peut être confondu avec un autre et que chacun de nous a son visage et son nom, il convient que notre personnalité s'étende librement à tous les éléments de notre vie.

24 Août 1945

RAPPROCHEMENTS

VERRONS-NOUS respectivement Français et Anglais rendre, chez eux, l'enseignement de l'anglais et du français obligatoire? C'est bien possible; et c'est dans une certaine mesure la condition de leur repos.

Plus près que jamais l'une de l'autre, la France et l'Angleterre ne peuvent plus être étrangères l'une à l'autre. Cela est plus visible encore de Beyrouth que de Londres et de Paris. Pourvu que ces deux grands pays s'y décident, toute l'Europe occidentale peut se mouvoir dans leur sillage; et avec elle la moitié du monde.

Les Anglais se souviendront-ils un peu plus de la nationalité de Guillaume de Normandie et des Plantagenets, et les Français du temps d'Eléonore? Ils referaient, alors, un empire d'Occident, pour la tranquillité de l'univers.

Réserve faite des jours de la conquête, il est toujours venu plus d'Anglais en France qu'on n'a pu voir, en Angleterre, de Français. Les Anglais fuient le brouillard et les brumes et les Français ne les recherchent pas. Côte

d'Argent, Côte d'Azur, Côte d'Emeraude: les Anglais y étaient partout au temps révolu du bonheur. Ils étaient par milliers citoyens de Nice et de Pau, pour ne rien dire des autres directions de la France.

Si l'on se souvient qu'avec le trait d'union belge et néerlandais, Anglais et Français sont plus de cent millions, on reste rêveur. Ces quatre peuples qui sont les maîtres de la Manche possèdent l'univers colonial à peu près tout entier. Attendront-ils longtemps pour le développer et pour le défendre ensemble? Divisés, ils courent d'immenses périls. Unis, ce serait la première force du monde. Entre une Amérique opulente et tolérante, et une URSS gigantesque et rassasiée, ils feraient, après tant de ravages, reflleurir dans les travaux de la paix une civilisation éblouissante.

Pour le moment, les Français qui parlent l'anglais le pourfendent comme Du Guesclin, et les Anglais malmènent le français comme à Azincourt. Mais la vérité humaine et politique reprendra le dessus.

Et ce sera plus facile encore lorsque, à travers l'Occident, la Rome chrétienne qui, sans empiéter sur personne s'universalise de plus en plus, servira davantage de modératrice et de lien.

lisés et persécutés jusque dans nos rêves, nous transformons la lumière en tristesse. Avec la joie, avec le bonheur, nous faisons de l'ombre.

Quel démon nous pousse-t-il à abîmer tout de nos délices pour posséder si peu de chose?

Le goût de la possession ne meurt que chez ceux-là qui s'attachent à l'esprit, qui n'aiment plus que la connaissance.

Lorsque j'étais enfant, ce qui paraissait attendue et monotonie j'aimerais l'avoir aujourd'hui comme une richesse: le silence et la paix qui permettent d'écouter indéfiniment le bruit des vagues et le chant du grillon, de s'endormir vingt fois sur un livre ouvert, pour revoir vingt fois, d'un regard ébloui, la splendeur d'un matin d'été, noyé dans la béatitude du corps et de l'esprit lorsque le temps n'est plus qu'un songe.

Comme dans nos paresse incommensurables, il y a dans l'agitation démesurée de l'Occident une part de folie...

Mais si fugitif est devenu le temps qu'il nous laisse à peine le moyen de percevoir le sifflement des nébuleuses, se précipitant Dieu sait où, les unes après les autres, dans la direction de l'infini.

13 Septembre 1945

en moins acceptées que la paix ne vient pas, la paix relative dont nous disons qu'elle est la seule possible; car, il faut le redire aussi, la paix totale avec la colère et l'envie, avec les désirs qui nous ravagent, avec le dépit, le remords et la mort, comment pourrait-elle être de ce monde?

Par dessus toutes les sciences, le temps de la morale c'est-à-dire de l'honnêteté dans l'ordre, se propose à nous, ce ne serait que pour l'amour de la paix.

28 Septembre 1945

AUTOMNE

AUTOMNE! et ce retour du vent d'est et des feuilles mortes. Naguère encore il nous semblait qu'aucun automne ne pourrait attrister nos yeux après le printemps et l'été de la victoire. Mais, il est clair, aujourd'hui, que la longue tragédie ne fut pas autre chose qu'un aspect humain et prolongé des deux saisons de la mélancolie et de la mort.

Automne, hiver, de nouveau ils viennent, fidèles aux lois de la nature qui veut que tout s'éteigne et que tout resurgisse, les plantes, les animaux, les hommes et les nations.

C'est un défaut de l'éducation que ces jeux de la vie, ces lois profondes et leur visage, ne soient pas l'objet d'une attention plus soutenue; qu'ils ne comportent pas un retour sur soi-même, puis une sorte de trêve entre les conflits sociaux et les passions.

Tout se dégrade, tout meurt et rien n'a paru plus fragile jusqu'ici que les lois humaines auxquelles, sans même y obéir, nous prétendons donner un caractère éternel et sacré. Les peuples s'entre-tuent parce qu'un novateur est né et parce qu'il a annoncé de nouvelles tables de la loi et une politique nouvelle. Pendant vingt ans, l'homme prédestiné passe pour un héros ou pour un dieu. Il révèle sa vérité et la répand sur les foules. Ses partisans ne se comptent plus et il remue la terre entière. Son printemps est un épanouissement merveilleux et son été un soleil. Mais vient l'automne, pour les doctrines comme pour les hommes. Les idéologies se dessèchent comme les plantes, les rêves jaunissent avec les herbes et toutes nos folies ne sont plus bonnes que pour un grand feu d'hiver qui ne nous réchauffe que parce qu'il accumule des cendres.

Seule persiste et survit la vérité, une seule vérité, celle qui domine tout, qui éclate par-dessus nos têtes, qui humilie nos gloires, qui

fait que les «grands hommes» d'hier et leur fausse sagesse ont disparu à jamais.

«Mussolini a toujours raison». Et Hitler aussi, et quelques autres!... Ironie de tout...

L'automne est venu, comme un songe; il est venu abaisser cet orgueil, détruire ces illusions. Et comme les feuilles dans le vent, les grandeurs d'hier s'en sont allées pour ne plus être qu'un peu d'humus et de poussière.

Voici l'automne, l'école suprême des philosophies et des politiques, l'école de l'humilité, du détachement et de la pitié.

2 Octobre 1945

D'UN VOL DE CAILLES

A BEETHOVEN

UN vol de cailles d'au-delà des mers passait l'autre soir au-dessus de nos rivages. Quelques-unes très lasses, incapables d'aller plus loin, entrèrent dans nos demeures, sur la montagne. La soldatesque d'un corps de garde voisin fit de ces voyageuses un repas délectable. Mais, une caille aux yeux doux, prise par un enfant, mérita son amour. L'oiseau passa la nuit dans une cage pour être libéré au lever

du soleil. Dans les premiers feux du matin, la caille s'en alla, vers l'est, à tire d'aile.

Ainsi les oiseaux s'en vont, d'une terre à l'autre, d'un monde à l'autre, menacés par nos appétits et par nos pièges. Les vastes liens que les hommes ne savent pas établir entre eux, les migrations des oiseaux en font une réalité depuis toujours. La noble outarde puissante, la cigogne au vol lourd, la jolie caille potelée vont sans passeport d'un pays à l'autre, fuyant les rigueurs de l'hiver et cherchant le printemps. Mais l'homme reste hostile à l'homme et lui interdit le séjour des lieux hospitaliers. Devant nous les murs se dressent et les portes se ferment.

Si nous étions organisés comme les oiseaux du ciel, si l'amour créateur recevait ses droits, des peuples entiers iraient périodiquement les uns vers les autres. Ils se donneraient le gîte avec le baiser de paix et les foyers s'illumineraient de la présence de l'étranger, de l'hôte; mais nos entrées sont verrouillées et nous mettons partout des barreaux aux fenêtres...

La caille libérée de l'autre matin, j'entends son cri au loin, dans un buisson de genêts et dans les vignes rouillées d'octobre. Elle a échappé à la mort pour connaître encore

l'ivresse de l'espace et le chant de la joie. Et ce même cri de la caille, cette voix dans l'aurore, transposé sur le plan de la musique éternelle je le cherche et je le retrouve enveloppé d'amour dans les grandes harmonies de Beethoven...

7 Octobre 1945

SANS PASSION ET SANS HAINE...

ORDINAIRE ou extraordinaire, normale ou révolutionnaire, la justice doit être partout la justice. Des procès politiques viennent de se dérouler en France qui laissent rêveur. Si vaste que soit l'offense, réelle ou présumée, si retentissant que soit le crime, il faut encore, et quels que soient les temps, permettre à la vérité de se faire jour; mieux encore, d'éclater. Quisling est jugé en Norvège. Il parle, il plaide, il se défend, il est condamné, il fait appel, il bénéficie d'un recours, il renouvelle sa défense. La justice norvégienne qui le supprimera probablement demain, considère l'homme avec l'impassibilité du droit et de la loi; elle met dans la procédure et dans les décisions une sérénité infinie. A Paris, on a pu voir ces

temps-ci juges et jurés sortir de l'élémentaire réserve, prendre parti dès le départ, montrer leurs passions et faire violence à des hommes qui jouaient leur tête sans la perdre. On les a vus décontenancer par des interventions partisans des accusés quasiment condamnés d'avance et à un millimètre à peine du poteau.

Les juges de Marie-Antoinette et ceux d'aujourd'hui, par bien des côtés se ressemblent. L'esprit jacobin va à des fureurs qui offensent l'Être suprême et qui cessent d'être humaines.

Nous n'avons rien à dire sur le fond. Nous disons seulement qu'en ce siècle cette justice choque, qu'elle émeut et qu'elle indispose. Et que les majestueux vieillards, coléreux sous la robe rouge, qui appellent la justice intégrale avec la voix des Euménides, éloignent d'eux dans le même moment, l'amitié de Socrate et la sagesse de Platon.

Dans ces affaires, les avocats ont fait ce qu'ils ont pu; et il est clair que les noms les plus illustres du barreau français n'ont pas approuvé la précipitation désordonnée de la justice.

De leur côté, les témoins à charge et à décharge qui se sont tus en raison des «conditions insolites» dans lesquelles se déroulaient

ces débats sans contradicteurs ont eux aussi manifesté pour le droit.

Une fois de plus il n'y a pas ici à se méprendre sur ce qu'on peut penser d'un verdict, quel qu'il soit. Mais, c'est honorer la justice française, que de distinguer entre son histoire millénaire et les accidents qui parfois la blessent.

Et qu'on ne nous répète pas le mot de Barnave: «le sang qu'on a versé était-il donc si pur?»... L'avocat illustre qui défendait, il y a trente ans, la mémoire de Gaston Calmette, a dit, de ce mot, qu'il avait déshonoré Barnave.

Quisling est allé plus loin que tous les hommes que la France juge depuis un an. Il bénéficie quand même des droits de la défense. Il a pu et il peut encore élever la voix, s'expliquer sans être insulté et sans être expulsé.

12 Octobre 1945

LES DIEUX DÉCHUS

SUR le plan de la justice humaine, le procès de Nuremberg est un événement de première grandeur. Les maîtres de l'Allemagne d'hier devant leurs juges, c'est un chapitre de Dante, un spectacle shakespearien ou wagné-

rien. Les grands dramaturges de l'avenir en feront tour à tour un Crépuscule des dieux. En attendant, une vingtaine d'hommes qui disposèrent à des moments divers, pour le mal et le bien, d'une énorme puissance, déchus d'une position qu'ils croyaient surhumaine, répondent de leurs actes au milieu des ruines accumulées. Ils se donnent une contenance dans les lieux sombres où le malheur les réunit comme s'ils étaient déjà aux Enfers.

La tragédie d'Œdipe qui est celle du destin, on l'évoque naturellement à propos de Gøring, de Ribbentrop et des autres; mais le problème du mal se pose différemment au sujet de ces hommes et de leur responsabilité.

De façon manifeste, les chefs allemands qu'on juge ont tous accepté, expressément ou tacitement, de considérer l'extrême injustice comme un moyen de gouvernement et de conquête, et le mépris de la douleur des autres comme une attitude héroïque, digne d'une race supérieure. Pour eux, la fin a justifié les moyens sans restriction ni réserve.

Ces hommes-là sont en ce moment entre le cauchemar et la réalité. Ils doivent se demander s'ils sont saisis de vertige ou l'objet d'un rêve.

Pour l'humanité entière, le procès de Nuremberg est un acte qui réhabilite le droit et l'équité. Tout le long de l'histoire, dans les cas de ce genre, seule la raison d'Etat absolvait ou tuait. Maintenant, par dessus les subtilités juridiques et après un retour décisif au droit naturel, on s'efforce de fixer les limites de la méchanceté commandée par l'orgueil.

Souhaitons qu'après le procès de Nuremberg «*tuer un peuple*» ne soit plus seulement «*une question*».

28 Novembre 1945

FEUILLES MORTES

EST-CE enfin l'hiver après ce long retard, cette exagération manifeste de la nature? Il arrive à elle aussi de se livrer à des fantaisies, de violer ses lois, de les oublier. Sera-ce vainement que nous attendrons la pluie après le vent d'hier qui s'en est pris violemment aux feuilles jaunies des arbres? Nous attendons le secours d'une fraîcheur nécessaire à nos besoins spirituels.

Il est difficile de bien méditer sur la mort et sur la vie sans correspondance dans la na-

ture, sans le ciel gris qui fait les pensées sages, sans les nuages qui font un plafond raisonnable à nos témérités et à nos exaltations.

Au milieu de nos projets désordonnés et hasardeux, au milieu de nos rêves variés et remplis de tentations, la mort (celle des feuilles et celle des hommes) nous visite. Si c'est dans la pleine lumière, dans le plein été, éblouissant par la vie, nous faisons peu de cas des leçons de la mort. Mais avec la pluie, avec la monotonie de son chant, avec les couleurs adoucies de l'horizon et du ciel, le recueillement prend des revanches.

Il s'impose alors à nos nerfs et à notre agitation comme le besoin quotidien du sommeil. Nous lâchons doucement les cordes temporelles auxquelles nous sommes accrochés pour de futiles acrobaties, et nous nous laissons choir d'un coup dans l'infini.

Nous écrivions volontiers, si nous le pouvions ce matin, une invocation à la pluie. Nous attendons d'elle un acte de charité, une pénétration de notre propre sécheresse, une invitation renouvelée à la vie devant le monticule de feuilles mortes qui s'accumulent au seuil de notre maison.

Sans les pluies espérées, nous sommes comme exilés dans notre propre pays et dans

nos propres demeures.

«*Andromaque, je pense à vous...*» et à ce cygne appelant la foudre sur le pavé sec de la grand'ville.

La mort n'est supportable qu'avec la sympathie de la nature et les signes sensibles de la compassion du ciel.

Verrons-nous venir décembre sans ce baume, sans cette douceur?

30 Novembre 1945

LES TEMPS APOCALYPTIQUES

P OUR le monde, après les découvertes géniales et les expériences calamiteuses, le temps de la mesure et du sommeil paisible viendra peut-être. Mais ce temps ne sera pas le nôtre. La fermentation est à son comble et l'humanité attend d'être pétrie plus profondément encore. Dira-t-on que c'est pour son bonheur? En vérité, le bonheur nous fuit à la vitesse des engins que nous inventons; il se désagrège comme nous désagrégeons l'atome.

Le déséquilibre s'accroît entre nos moyens physiques et nos moyens intellectuels. Tandis que les pensées se tendent, les cerveaux sont prêts d'éclater.

Dans sa solitude, le fils du désert est moins malheureux de nos jours que l'habitant des villes de lumière. Le progrès de la sociologie prend l'allure d'une montée de l'envie et de la haine, au lieu d'être ce qu'il devrait être, une ascension sereine de l'amour.

Ecrire sur ce sujet c'est toucher directement les sensibilités, c'est pénétrer au cœur même des consciences. Ne voit-on pas que, sous prétexte de niveler, ce sont les démolitions qu'on multiplie ?

Léon Daudet décrivant les funérailles de Victor Hugo écrivait : « *La mort sans l'Eglise est sans grandeur.* » Il faut ajouter « *la vie aussi* ». Les passions de l'homme sont telles que ce ne sont pas les littératures (et les mathématiques) qui les apaiseront. Il n'y a plus pour sauver le monde que le contact quotidien du spirituel et de l'infini.

Qu'on nous dise encore à quelle école brutale et sanglante on veut mettre les hommes; et quand l'Occident cessera d'enseigner et de propager des folies.

Dans les pays les plus beaux, les hommes souffrent dans leur âme; dans les terres de l'abondance ils meurent de faim; là où les plus grands poètes et les plus grands compositeurs ont vécu, règnent la laideur et le désespoir;

autour des philosophes de ce temps, ce sont d'incroyables décombres.

Qu'est-ce que tout cela si ce n'est une faille retentissante, une suite incalculable d'illusions et d'erreurs, enfin l'image même de notre impuissance lorsque c'est contre Dieu ou sans lui que nous prétendons être puissants.

Tristesse! tristesse! Epargnons au moins cette anarchie, à nos doux rivages. Hommes sages, hommes qui savez que tout n'est pas vêtement, nourriture et breuvage, hommes frugaux et doux de ces terres bénies, ne vous laissez pas prendre à des pièges trompeurs.

L'Occident a plus de prétentions que nous, il a plus d'ambitions, plus de richesses. Mais en face de nous sa psychologie est défaillante. Ici, nous connaissons l'homme mieux qu'il ne le connaît; nous le connaissons avec ses limites, ses misères et ses rêves, depuis le commencement du monde.

Mais, pour l'Europe, c'est encore un inconnu, une incarnation non déchiffrée de l'égoïsme et de l'orgueil.

2 Décembre 1945

LA POLITIQUE DE CE TEMPS...

IL ne s'agit pas de faire de la littérature autour des difficultés politiques actuelles mais de regarder les choses en face. Qu'on en parle d'ailleurs en termes choisis ou qu'on se serve du vocabulaire un peu lourd de l'information quotidienne, les faits restent là avec ce qu'ils comportent de risques et de menaces, avec ce qu'ils révèlent d'agitation et de secousses dans les couches souterraines. Manifestement chez les «Grands», les vues concordantes deviennent rares et les divergences s'accroissent.

Y aurait-il par hasard, au fond des questions politiques de l'heure, un problème de la nature des corps simples en chimie et par conséquent irréductible? Il ne resterait, à Dieu ne plaise, que l'énergie de l'atome désagrégé pour en avoir raison.

Voici de nouveau les forces du monde, en face les unes des autres, braquées. On devine les hommes qui les organisent et qui les dirigent. Chaque camp essaye de donner à la terre entière la forme d'une pensée. Et voici qu'il

n'y a plus moyen de séparer le gouvernement d'une nation de sa philosophie.

Suivant qu'on sera idéologiquement ceci ou cela, on se mettra derrière un drapeau ou un autre et, par la contrainte, on voudra réduire ceux de l'autre camp à penser comme soi.

Naguère encore, les peuples acceptaient de se faire tuer pour leurs princes. C'est pour des philosophes qu'ils vont de nos jours à l'abattoir. Ils n'ont plus même la consolation de mourir pour les beaux yeux d'une princesse et pour maintenir quelque tradition blasonnée.

Maintenant, il faut crever pour des sophistes et pour des rhéteurs, et que l'humanité fasse stupidement les frais d'expériences cruelles et vaines.

C'est le drame de ce temps, avec ses incidences visibles jusque dans les contrées les plus lointaines.

Par prête-noms et derrière des comparses, les maîtres des doctrines courantes font leur jeu. Un jeu terrible qui peut nous précipiter dans l'abîme plus profondément encore. Il suffit, pour comprendre, de reprendre la carte et de regarder, de repérer les lieux où les difficultés se nouent et se compliquent, de prêter

l'oreille aux cris qui montent des marches et des capitales.

Pourtant, les moyens de concorde existent et ce serait assez pour y avoir recours de n'avoir pas complètement perdu la tête.

Le malheur, c'est qu'en dehors de la force on ne voit plus rien au monde qui soit une garantie suffisante contre les mauvaises intentions et la mauvaise foi.

12 Décembre 1945

NOEL 1945

EST-IL donc vrai qu'on ne se bat plus? Ou n'est-ce qu'une apparence?

Que ces temps sont donc obscurs !...

La lutte n'a cessé qu'avec l'usage infernal de la «bombe». Ce n'est pas la volonté des hommes qui a mis fin au drame. Ce ne sont pas leurs regrets. Ce n'est pas leur repentir. C'est la peur de cette chose dévastatrice et de quelques autres; la crainte de désastres aussi grands que ceux que l'Apocalypse annonce.

Les nations feraient une meilleure paix si elles se mettaient sous le signe de la Nativité; si on leur parlait un peu plus de la naissance

du Christ; si la Rédemption signifiait ce qu'elle est, le don unique et la paix intérieure.

Le pire serait qu'en se vidant de sa substance, Noël devînt une sorte de fête païenne; qu'on n'attendît plus son retour que parce que des choses traditionnelles et touchantes se passent alors autour d'une crèche, dans la neige et dans la nuit.

Pour l'Europe, cette année, malgré mille efforts, Noël porte encore la marque du massacre des Innocents. Les églises sont en ruine; la chrétienté est dévastée. Aujourd'hui comme hier, on pense plus aux morts qu'aux vivants, et si on remonte vers la vie, ce n'est qu'en retenant ses larmes.

Sera-t-il vain, comme toujours, de parler aux hommes de bonne volonté et de pardon, de compassion et de tendresse? Ceux qu'il nous arrive de haïr, il faut penser à leurs enfants. Toutes les colères devraient tomber devant les berceaux et la plainte des mères.

Ah! Seigneur! donnez-nous enfin votre paix!

Noël 1945

CIVILISATION...

UNE des choses les plus dramatiques de l'histoire contemporaine, c'est ce transfert (et cet échange) de populations que l'issue heureuse ou malheureuse des guerres a si souvent autorisé et légitimé.

Comme un vil bétail ou comme des objets inanimés, des hommes sont, par millions, tirés de leurs foyers, séparés de leurs dieux lares, éloignés de leurs tombeaux et rejetés d'une frontière à l'autre avec une brutalité qui dépasse celle des Barbares.

Peu importe qu'on soit né en un lieu, qu'on y ait vécu, qu'on y ait vu mourir les siens, qu'on se soit attaché indissolublement à son ciel et à ses paysages; parce que la raison d'Etat est invoquée, parce que la politique le veut, parce qu'une conception particulière de la vie sociale le recommande, il faut tout laisser et partir, tout abandonner, le champ et le ciel, la maison et les arbres; tout ce qui fait le pâle et fugitif bonheur de ce monde, notre consolation d'être misérables et mortels.

Il y a dans les temps modernes une rigueur effroyable. Nous ne reprocherons pas

pour notre part ce qui se fait depuis que la guerre a pris fin. L'horreur de l'aventure a justifié les représailles. Elle a remis en honneur la loi du talion. Elle a rendu possibles des actes tragiques parce que ces actes sont admis maintenant comme un redressement de torts. Sans doute les Allemands ont commencé. Et sans doute les Japonais ont suivi. Et sans doute aussi naguère, les Grecs et d'autres qu'eux, cent mille familles et plus, ont dû quitter la Turquie, chassés par le gendarme et l'épée dans les reins; puis, par nécessité, cette même horreur s'est vue en Grèce et ailleurs, sur les points les plus variés du monde. Mais, la nomenclature de ces déchirements passés ne saurait être une justification absolue de ce qui se fait.

Ce que le monde pratique aujourd'hui sans rougir, c'est un aspect nouveau de l'esclavage. Et les sombres inventions qui font du vingtième siècle un nouvel âge de fer, il nous faut en lire le récit sur les journaux sans serrement de cœur et sans étonnement.

Quel recensement du malheur ne pourrait-on pas faire aujourd'hui, du centre même de l'Europe aux confins maritimes de la Sibérie? Quelle somme d'arrachements et de douleurs, de supplications et de larmes?

Ce n'est pas le sentiment seul qui nous fait écrire sur une matière inhumaine. C'est aussi la raison. Quand toutes les violences auront été commises et renouvelées, quand les hommes et les familles auront été écartelés au nom d'une foi politique, au nom d'un nationalisme irréductible, au nom de la religion et de la race, quand on aura pris aux gens leur cœur avec leurs biens et qu'on les aura précipités dans l'enfer des terres maudites, pense-t-on ne plus voir se reproduire l'histoire d'Abel et de Caïn ?...

18 Janvier 1946

LA LUNE ET LE RADAR

Vous l'avez bien lu: les Américains ont établi des contacts avec la lune, personnage muet. Avant eux les poètes l'avaient fait et depuis longtemps :

«O lune qu'adoraient discrètement nos pères...»

Baudelaire était en parfaite amitié avec notre compagne des nuits. Il avait pour elle des paroles et des sentiments fraternels.

*«Ma vieille Cynthia, lampe de nos re-
paires...»*

Avec leur «prise de contact», les Américains vont un peu gêner tout cela.

Indifférente à ce qui se passe sur notre planète, la lune a reçu le choc de leurs inventions. Il ne peut en résulter pour elle que perturbations et désordre. Car nous sommes ainsi faits sur la terre que, sous prétexte de créer du bonheur, nous compromettons de nos mains celui que la nature nous dispense.

Douceur des nuits lunaires! Sonate au clair de lune!

*«Ce soir, la Lune rêve avec plus de pa-
resse...»*

*«Le clair de lune coule aux pentes des
toits bleus...»*

Que vont devenir cette musique et cette poésie?

La lune vient d'être touchée par les Américains. Peut-être mettront-ils l'embargo sur elle; et nous n'aurons plus, alors, que du clair de lune en conserve.

La nouvelle aventure est là, et les poètes et les rêveurs et tous ceux dont nous disons couramment, «qu'ils sont dans la lune», vont

se trouver sans domicile et perdre leur refuge nocturne. On n'osera plus, de crainte du « radar », raconter, les nuits d'été, sur une terrasse ou dans les champs, quelque histoire d'amour, s'alanguir sous le ciel laiteux, se livrer à des confidences dans la blancheur du paysage.

L'indiscrétion des savants n'a plus de limites. Avec la variété de leurs rayons, ils franchissent l'espace, ils pénètrent partout; et voici qu'ayant atteint la lune, ils nous laissent inquiets sur son sort. Est-ce sur elle que l'énergie atomique sera essayée? Quel mal fera-t-on à cette pureté, à cette candeur?

Si ce n'était aujourd'hui dimanche, s'il ne nous restait dans la paix dominicale quelque droit à la fantaisie, si toutes les découvertes réunies n'étaient pas à nos yeux moins belles qu'une heure de contemplation, nous craindrions de parler de la lune en termes si désuets.

Mais les lois sociales n'ont pas encore interdit à l'homme qui travaille, de s'évader un moment de l'esclavage du monde contemporain pour s'alarmer sur le sort de la lune et se demander si elle ne sera pas, elle aussi, annexée à quelque entreprise anonyme, liée à des plans quinquennaux, arrachée à une éternité de

solitude par les prospecteurs et par les industriels américains et finalement dépouillée de sa lumière.

27 Janvier 1946

LA RAISON DU PLUS FORT...

Tous ceux à qui ils veulent prêter secours et conférer la royauté règnent, et ils ôtent le pouvoir à qui il leur plaît; c'est une nation très puissante». (*Macchabées 1. 13*).

L'Écriture dit cela des Romains. Les Empires contemporains en font autant. Sous le nom et l'illusion de la démocratie, chacun a ses vassaux et sa clientèle. Ils font et défont les princes et les républiques au gré de leurs désirs. Chacun d'eux essaye de se couvrir sur ses frontières et plus loin s'il le peut, qu'il s'agisse de la terre ou de la mer.

La Pologne, l'Iran et bien d'autres pays de l'Est et de l'Ouest en savent quelque chose. Le voisinage du lion comportera toujours des avantages pour le lion. Après la défunte Ligue des Nations, l'Organisation des Nations-Unies en fait en ce moment l'inévitable et classique expérience.

Ces dernières années, on a parlé plus que jamais *d'indépendance* et *d'interdépendance*. Autour de la *dépendance* un silence prudent s'est fait et se fait encore. Tandis que le Persan dit qu'il veut parler au grand jour, le Russe l'invite aimablement à une négociation bilatérale. Tandis qu'une tribune universelle est dressée pour que les nations y expriment à haute voix leurs griefs et leurs vœux, gracieusement l'une ou l'autre invite un voisin à la confiance. «*Two is company; three is none*», disent les Anglais. «*A deux on est en société; à trois ce n'est plus le cas*».

C'est ainsi qu'il arrive qu'on stipule avec désinvolture pour autrui et que le loup et l'agneau se mettent en société, à la barbe du fabuliste.

La politique internationale reste, de nos jours, celle du possible, comme toujours et comme au temps des Romains.

«*Ah! ne me brouillez pas avec la République!*». Corneille fait dire cela au roi de Bithynie dans *Nicomède*. Plus d'un homme d'Etat à Londres et ailleurs tient sans doute aussi ce langage.

C'est que, trois fois hélas! l'interdépendance des uns restera indéfiniment subordon-

née à la sécurité des autres, à leur ambition et à leur puissance.

Tout l'art est d'évoluer librement vers la nécessité, d'aller en chantant au devant de ce qu'on ne peut éviter et de ne pas demander aux principes, semblables en cela aux fruits verts, plus que ce qu'ils peuvent donner de jus et de substance.

Cela ne veut pas dire le moins du monde qu'il faille se résigner à tout; car la vérité conserve, Dieu merci, sa force et l'intelligence ses ressources. Mais il faut interpréter le vocabulaire conformément au sens relatif que lui donnent les chancelleries, le site et le climat. L'indépendance de l'Iran et celle de l'URSS ne sont manifestement pas égales et pareilles; de même qu'un roi n'est pas nécessairement l'égal d'un autre roi et une république d'une autre république.

Par bonheur et par chance, la fiction et le protocole sauvent ensemble les formes et l'honneur tandis que la terrible réalité se dissimule derrière le jeu puéril des apparences.

30 Janvier 1946

VERS UN EMPIRE D'OCCIDENT

PARCE que nous écrivions, il y a trois ou quatre ans déjà, que la France et l'Angleterre allaient vers un même destin, des Français s'étonnaient. C'était alors le temps de la colère. La liste des griefs, on nous la faisait avec une naïve amertume; l'Angleterre avait eu tort de se mêler de *nos* affaires; elle avait manqué à ses devoirs, abusé des circonstances, manqué à l'amitié...

On oubliait que l'histoire est faite de ces querelles. L'erreur et le tort, disions-nous, c'est d'abord de confondre la politique avec la vertu; c'est ensuite d'être sévère pour autrui et indulgent pour soi-même...

Avant-hier M. Bidault, ministre des Affaires étrangères de France, parlait d'une alliance avec le Royaume-Uni. C'est un signe de plus que l'Europe occidentale retrouve le sens de sa mission. De nouveau, la solidarité de l'Occident s'affirme. Les hommes d'Etat européens comprennent que l'Europe divisée ce n'est plus une force; que ce n'est plus (après quinze siècles de puissance) qu'une addition de faiblesses.

Mais, l'heure de la raison est venue.

L'Europe est maintenant, par rapport au reste du monde, à peu près ce qu'était le reste du monde par rapport à l'Europe, à l'époque de Charles-Quint, puis d'Elisabeth et de Richelieu...

Aujourd'hui, il faut se rapprocher et s'unir ou périr. Ici, au Liban, nous sommes, par vocation et nécessité, les amis des maîtres du monde; mais, dans l'intérêt de cet Orient auquel nous appartenons, *nous ne sommes pas disposés à nous résigner au déclin de l'Europe.*

Il y a encore place sur la terre pour plus d'un empire; mais *il faut que l'Europe en soit un...* Sans une alliance de l'Angleterre et de la France, ce serait impossible.

Toute l'histoire, depuis les Romains, c'est de l'Europe et du Proche-Orient qu'elle est sortie. L'Orient, notre Orient, celui du Christianisme, de l'Islamisme et du Judaïsme ensemble, est présent et il vit dans chacun des chapitres de ce développement mémorable; et nous savons qu'on tenterait en vain de l'en dissocier.

Que l'Angleterre et la France se rapprochent, c'est un signe heureux pour l'avenir du monde; car, après tout, la majesté de la Russie

et celle de l'Amérique, la jeune gloire des continents nouveaux, ne se conçoivent *qu'à la lumière du passé qui les a rendues possibles.*

Pour les hommes blancs, que ces hommes soient d'Espagne, du Liban, de Grèce ou de Syrie, (et sans racisme aucun) pour les générations dont la chair et l'esprit portent l'empreinte de la Méditerranée orientale, pour les Européens et pour les Arabes ensemble, il y a des positions maîtresses qu'ensemble il faut protéger et défendre.

C'est pourquoi une alliance de l'Angleterre et de la France, alliance où la France agit tacitement pour le compte de ses voisins continentaux, doit être accueillie jusqu'en Arabie comme une manifestation politique de première grandeur.

Car, c'est dans cet équilibre seul, (c'est dans un empire d'Occident que le vingt et unième siècle verra), que la terre connaîtra encore quelque chose de la douceur de vivre.

SOUVIENS-TOI QUE TU ES POUSSIÈRE

PENDANT que les empires se querellent, pendant que les hommes oublient tout et qu'ils sont mortels, l'Eglise nous rappelle que nous sommes poussière.

Le passage du carnaval aux Cendres, de la folie d'un jour au souvenir sensible de la mort est la preuve de notre étonnante insouciance. Nous ne pouvons nous décider à regarder en face le terme inévitable; nous n'y venons qu'à travers le dédale de nos erreurs et de nos illusions.

Les vins dont nous nous enivrons, nous mettons en leur pouvoir une vaine espérance. Après les figures désordonnées qu'ils nous prodigent, revient plus amère la connaissance de notre destin. Nous savons que tout change d'année en année, d'heure en heure, au prix de notre propre usure; et nous vivons comme si la chair était invulnérable; comme si, depuis notre naissance, chacun de nos pas n'était pas un progrès vers le terme et, à partir de la maturité, une perte nécessaire de durée et de

de la force diminue et s'épuise et que les mœurs laissées à notre perversité native s'abandonnent et se corrompent.

Si les mœurs étaient plus droites et plus douces, l'écrasant et rigoureux appareil législatif auquel nos contemporains se sont condamnés pourrait être singulièrement allégé.

Les moralistes n'ont pas fini de jouer leur rôle en vue du gouvernement paisible des nations. *Et le temps le plus propice aux gouvernements et à l'ordre public, c'est encore celui du jeûne et de la prière.*

16 Mars 1946

PRINTEMPS

EST-CE vraiment le printemps qui vient, ce ciel brouillé, cette nature maussade?

Le soleil perce sans doute à travers des nuages semblables aux fumées; mais le souvenir d'autres printemps nous fait trouver celui-ci moins lumineux encore. Sont-ce les événements? ou bien ce vent de folie qui passe sur la terre? Les hommes ne font plus cas du retour des saisons. Ça leur est égal le printemps ou l'automne, la lumière ou les choses

toyens fassent leur devoir envers la cité (et chacun le sien envers l'humanité), pour que les gouvernements puissent gouverner sans recourir à la violence, pour que les nations enfin cherchent à se mieux connaître et à s'aimer, il faut que davantage l'honnêteté individuelle et collective règne, que les mœurs se purifient et que l'accomplissement de nos devoirs s'impose à nous avant la revendication de nos droits.

De près ou de loin, sous une forme ou une autre, ces questions sont toujours évoquées au cours d'une prédication de carême; la seule invitation au recueillement et à la pénitence (qui est le trait dominant de ce qui se dit en chaire) y est favorable en soi. *Car plus l'homme se corrige, moins les juges et les tribunaux sont encombrés; plus il obéit à la loi divine et à la loi humaine, mieux la cité est tenue et moins elle est menacée.*

Le spirituel et le moral ont leur retentissement immédiat sur les choses temporelles. C'est la raison pour laquelle les régimes politiques qui ignorent le spirituel, ceux dont la morale est superficielle et factice ne peuvent vivre que d'une vie précaire; ils ne peuvent durer qu'un temps; jusqu'à ce que l'exercice

*SOLIDARITÉ DU SPIRITUEL
ET DU TEMPOREL*

PENDANT le carême, les hommes d'église s'adressent plus volontiers au peuple. Ils élèvent la voix avec plus de fermeté et ils rappellent à l'homme sa destinée. Il y a des chaires illustres et il y a des carêmes nourris d'éloquence sacrée. Il en est d'autres qui sont discrets et humbles. Ce ne sont pas les moins efficaces ni les moins touchants.

En ce temps où, chez nous, la tempérance ne vient pas au secours de la sagesse, c'est peut-être le moins que les voix spirituelles soient entendues. Nous le constatons depuis quelques jours: la part de César devient envahissante; le temporel empiète sur les droits de l'esprit; et le désordre qui est général a pour origine certaine ce dérèglement et ce déséquilibre. La politique la plus terrestre, la plus humaine appelle la réflexion sur cette matière grave.

Pour que la police de nos villes ne soit pas débordée, pour que les délits, petits et grands, ne se multiplient pas, pour que les ci-

Comment ne pas dire ces choses lorsque l'agitation des foules est à son comble, lorsque les passions écrasent tout ce que l'esprit propose à notre amour?

Toutes les doctrines sociales sont une erreur qui ne règlent pas la vie en accord avec ses limites; et toute l'abondance des nourritures temporelles ne saurait compenser un moment de l'autre misère, celle de l'intelligence et du cœur.

Les hommes sont en guerre perpétuelle pour les biens périssables. Ils s'arrachent ce qu'au delà du nécessaire les animaux négligent et dédaignent. Pour avoir rejeté la leçon des Cendres, ils sont ravagés par l'envie et par la haine. Ils n'ont plus qu'un désir: déposer les autres de ce qu'ils ne posséderont pas. Telle est la faillite des lois humaines réduites à elles-mêmes.

Certes, la grandeur et la paix et le bonheur ne sont pas là. Ils sont dans la pauvre vérité d'une pincée de cendres qui nous élève prodigieusement au-dessus de notre misère et qui fait de notre condition un passage dramatique du charnel au divin, d'une souffrance qui ennoblit à la possession de la seule paix qui ne soit pas menacée.

grises, la flamme du cœur et de l'esprit ou la mélancolie.

Ce que nous avons connu de plus immatériel et de plus doux est aujourd'hui dévalué, démonétisé, démoli; ce vocabulaire de banque-route a remplacé les musiques absentes, cette fraîcheur des sentiments et des pensées, cette sérénité au fond de nous qui permettaient de suivre en silence les mouvements essentiels de l'univers. Il y a longtemps, on le sait bien, que ce qui compte vraiment dans notre vie, depuis notre naissance jusqu'à notre fin, est absent, oublié, comme le trésor perdu de quelque galère naufragée. Mais, subsistait quand même le parfum et le souvenir de ce qui fait le plus pur de nos raisons de vivre. Maintenant tout est désordre et disgrâce; on ne sait pas où l'on va; à peine a-t-on avancé en titubant qu'on cherche à revenir sur ses pas.

Tout est fièvre, hésitation, passions refoulées, agitation, déroutes. La ligne droite s'est évanouie dans l'espace. Il n'y a plus que le labyrinthe où l'humanité s'est égarée et d'où elle tente désespérément de sortir par les pauvres moyens qui interdisent de recourir à des gestes divins.

Est-ce un printemps cela, cette défaite dans la victoire, cette chute, cette misère? Mais nous nous souviendrons aussi qu'il reste en notre pouvoir de fêter l'avènement d'un printemps personnel en nous. Chaque homme, s'il sait se détacher et s'attacher assez, peut encore recevoir les clés du royaume. Il peut se dire que tout ce bruit n'est rien, que cette démence n'est rien, que ces plans présomptueux ne sont rien. Et que le printemps appartient à ceux-là qui savent s'alléger de tout ce que notre époque nous impose de chaînes, avec la cruelle et stupide illusion de faire, avec ces chaînes, une civilisation.

22 Mars 1946

SOUS LE SIGNE DE L'HISTOIRE

A quels livres, à quelles prières demandons-nous l'apaisement qui convient à ces journées qui reviennent, à cette évocation annuelle d'une extraordinaire histoire? Entre *l'événement* de Jérusalem au temps de Tibère et le temps où nous sommes, il y a la longue et puissante marche d'une civilisation universelle. Tout ce qui existe porte l'empreinte vi-

sible de cette intervention passionnée de la sagesse invisible. Tout le savoir humain est rempli de cette aventure sans fin.

Sous le règne de Tibère, ce qu'on appelait l'univers se réduisait relativement à peu de chose. Aujourd'hui toute la terre est découverte et n'a pour ainsi dire plus de secrets. Elle a aboli un nombre infini de préjugés et de terreurs: et si elle ne sait pas encore tout à fait d'où elle vient, elle est bien près de le savoir. Elle évolue selon des lois solennelles; et quoique dans un désordre apparent elle va vers sa destinée.

Maintenant, c'est l'avenir qui compte; car, la grandeur même de ce qui existe grandit chaque jour. Pendant que notre astre tourne, la conscience de ceux qui l'habitent se multiplie. Pour le mal et pour le bien, le pouvoir de l'homme s'étend: il approche de celui des anges et de la puissance des ténèbres.

Tout cela est arrivé en deux mille ans ou presque; mais le point de départ demeure fixe comme l'étoile polaire. Tous les ans, vers ce moment du printemps, l'écho du drame «sous Ponce Pilate» remplit le monde.

Il y a vraiment de quoi réfléchir et réfléchir encore. Dans la méditation rituelle de ces

jours, l'humanité continue de chercher sa raison d'être et le sens de sa mission. Et cette évocation perpétuelle, au lieu de mettre en contradiction les religions, les rapproche. Car enfin tout cela n'est pas autre chose qu'une recherche inlassable du divin, qu'une montée vers l'infini.

Nous, hommes, dans les difficultés immenses où nous sommes, si nous n'essayons pas de remonter, jusqu'à la lumière, si nous ne faisons pas des prospections par dessus nos têtes, que deviendrons-nous ?

mercredi saint 1946

PARENTÉ DES SCIENCES ET DES ARTS

LE grand économiste que fut Lord Keynes était aussi un ami des arts. On nous apprend, en même temps que sa mort, qu'il avait créé un théâtre à Cambridge; et qu'il avait présidé brillamment le «Conseil pour l'encouragement de la musique et des arts». Que voilà un enseignement et un exemple!

Un autre, c'est celui de Paul Valéry; plus solennels encore, ceux de Pascal et de Léonard. Tous unissaient le goût des sciences

exactes à celui des arts supérieurs. Dans les sciences économiques comme dans les mathématiques pures, il y a un palier qui conduit au sentiment de la plus grande beauté.

Keynes était d'abord un économiste. Les autres, avant d'être des mathématiciens ou des physiciens étaient celui-ci peintre, celui-là philosophe ou poète. On pourrait citer bien des noms plus ou moins illustres.

La vérité, c'est que rien n'exclut rien; et qu'on peut sans trahir les dieux être, sa vie durant, dans les charbons et dans les calicots.

L'Orient commerçant devrait s'inspirer de ces choses et, tout en commerçant, faire une place suffisante aux arts. En fait, depuis longtemps, depuis des siècles même, les affaires et les arts, le commerce et les arts sont à peu près brouillés en Méditerranée orientale, comme dans tout ce qui fut l'Empire ottoman.

Longtemps, chez nous, les chiffres et les comptes ont tout écrasé. Maintenant il faut remonter la pente; et que le technicien des affaires et l'homme d'affaires ne se distinguent plus à ce point de l'artiste et de l'homme de goût, de l'amateur de théâtre d'art et de l'amateur d'objets d'art.

Ce «Théâtre des arts» de Cambridge fondé

par Lord Keynes, réconcilie volontiers avec la technicité économique la plus aride et les abstractions sévères. Pour un homme comme Keynes, ce n'était pas seulement la danse des devises et des métaux, des entreprises et des matières premières qu'il fallait; c'était Terpsichore elle-même, et Melpomène et Thalie.

On est un peu soulagé de l'avoir appris pour se prêter soi-même plus allègrement à quelques évasions.

24 Avril 1946

PAROLES DE PIE XII

LA veille même des élections en France et en Italie, on a remarqué la vigueur d'un discours du Saint Père. Le Pape parlait à l'occasion de son anniversaire. Rarement paroles aussi fortes ont été prononcées par le chef de la chrétienté catholique. Pie XII dont on sait qu'il est impavide et que, (comme son illustre prédécesseur) il domine déjà le siècle, Pie XII, s'est adressé à tous comme le pasteur et le guide.

Qu'a dit le Pape? Ceci d'abord, (qui attriste): que «la paix semble plutôt s'éloigner».

Puis, que les serviteurs de Dieu sont assez nombreux et forts dans le monde, pour affronter les luttes sans connaître la peur.

C'est une chose magnifique que cet appel au courage et à l'audace ou, pour parler le langage du temps, à la *résistance active*.

Pourquoi les hommes de foi (et quelle que soit leur foi), se sentiraient-ils désarmés devant les négateurs de l'esprit, devant les forces d'orgueil qui traitent Dieu comme une idole?

«Vous êtes nombreux, a dit le Pape, alors que les autres, avec des bravades et des impostures cherchent à enfler trompeusement leurs rangs. Vous êtes plus forts que vos adversaires parce que vos convictions s'appuient sur des principes éternels...»

Tel est le langage du pasteur pacifique qui ne veut plus de l'obscur résignation là où elle n'est plus nécessaire et qui rappelle qu'il a pour lui le nombre, pendant qu'il trouve aussi dans son camp, l'intelligence, la science et la raison...

L'Europe et le monde ont été remués par cette voix apparemment faible et désarmée. Ils ont trouvé dans ses accents le souffle des premiers temps de l'Eglise. Après tout, s'il est vrai que les hommes se battent pour le bon-

heur, il est juste qu'ils le cherchent là où leurs pères l'ont trouvé avant eux: «*Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé*».

Pascal a dit cela, goûtant dans la douleur un bonheur ineffable parce que la douleur est peu de chose dans la foi et que dans le vide de l'âme elle est intolérable.

Et le Pape a fait appel au courage, parce que «*la paix semble s'éloigner*». C'est un drame déjà que cet avertissement du veilleur aux portes de la cité.

La grande voix de Pie XII émeut les consciences par millions et remonte le moral des hommes à la dérive.

C'est une voix qui défie la peur et la mort.

5 Juin 1946

LE PROCÈS DU PASSÉ

LE passé n'est pas toujours aussi odieux qu'on nous le montre.

De nos jours où, comme chacun sait, la famine et le désordre sont à peu près partout, on se vante d'avoir fait le bonheur du peuple et de lui avoir procuré des joies inconnues de nos pères. Si la crédulité des hommes n'était

ne mange en Russie une poule quand il lui plaît, et que, depuis quelque temps, ils préfèrent les dindons aux poules; que la sortie du blé, permise avec certaines restrictions qui précautionnent contre les abus sans gêner le commerce, ayant fait hausser le prix du blé, accommoder si bien le cultivateur que la culture augmente d'année en année, que la population est pareillement augmentée d'un dixième dans beaucoup de provinces depuis sept ans...» Cette prose russe de langue française respire la santé et on n'y perçoit d'aucune façon l'artifice ou l'imposture.

Nous pourrions semblablement nous souvenir d'Henri IV et de sa poule au pot.

Quelques monstres exceptés, les hommes et leurs chefs n'ont jamais été aussi méchants (ni aussi bons) qu'on nous le dit. Il y a évidemment de tout dans l'histoire; mais aucun pays n'a le droit de parler de son histoire avec colère et mépris. La littérature qui conduit à ces excès devrait être tenue pour immorale et anti-sociale. La France en a fait encore la paradoxale expérience. Tandis que ce qu'elle montre de plus beau dans toutes les branches de l'art et de l'esprit remonte à un siècle illustre, le procès de ce même siècle est fait dans

pas incommensurable, ils s'informerait mieux, ne serait-ce que par esprit d'équité.

Il y a de faux historiens comme il y a des faux monnayeurs. Il y a des spécialistes, conscients ou inconscients, de la déformation de l'esprit humain. De même que des rumeurs savamment répandues sont un des moyens courants d'une spéculation sans vergogne, de même l'opinion qu'on nous donne des événements contribue à nous les faire admirer ou haïr.

On ne spécule pas seulement sur les valeurs mobilières mais aussi sur les valeurs morales et sociales. Les républiques et les monarchies, même des plus grands siècles, sont ainsi discutées et maltraitées; des hommes et des femmes raisonnables sont donnés pour des tyrans cependant que la tyrannie véritable prend des airs innocents et vertueux.

Pour en revenir aux vivres et à la douceur de vivre, voici un exemple qu'il convient qu'on propose au lecteur. Catherine II la Grande, écrivant à Voltaire, de Pétersbourg le 3 Juillet 1769, lui disait: «Vous me dites, Monsieur, que vous pensez comme moi sur différentes choses que j'ai faites et que vous vous y intéressez. Et bien, Monsieur, sachez que... nos charges sont si modiques qu'il n'y a pas de paysan qui

les manuels jacobins et ultra-jacobins comme s'il s'agissait des temps barbares. Et le présent, avec ses décombres, est proposé comme le redressement des erreurs d'alors et de toujours.

Les peuples et les générations ont le gouvernement qu'ils méritent, car ce sont les mœurs qui font les gouvernements et les lois.

Il fut un temps où les civilisations avaient plus ou moins tempéré ce que chaque homme porte nativement en soi de méchant et d'inhumain. Les jours que nous vivons sont devenus, sous des apparences trompeuses, l'école de l'insensibilité.

Ce qu'on pouvait espérer obtenir (après tant de héros, de philosophes et de saints) du cœur et de la raison de chacun, de notre humanité et de notre tendresse, c'est tout juste si la loi parvient à l'imposer au prix d'une universelle contrainte, en donnant brutalement le choix entre le mensonge et la mort.

3 Juillet 1946

ENTRE LES LOIS ET LA NATURE

P OUR remettre un peu d'harmonie dans ce monde déséquilibré il faudrait moins des économistes que des poètes. Si la plupart des lois de ce temps, faites contre les hommes plutôt que pour eux, étaient abolies, on les remplacerait utilement par quelques poèmes.

L'arsenal législatif de l'univers est devenu tout à fait effrayant. Parallèlement, la moralité publique et privée ne fait que baisser.

Les peuples que nous admirons le plus, nous prétendons emprunter leurs codes sans pouvoir emprunter leurs disciplines morales et sociales. De sorte que nous nous trouvons soumis à des préceptes de plus en plus compliqués et inhumains, tandis que le diable nous y fait obéir de moins en moins.

Ainsi, lentement, les lois deviennent à peu près partout ce qu'elles sont devenues : un objet de scepticisme et d'ironie ; un moyen négatif de prospérité pour ceux qui vivent en marge d'elles et qui s'en moquent.

Vraiment, et malgré tout l'optimisme du monde, il faut se dire que la terre est très ma-

lade. Les hommes par leur nature et par leurs instincts échappent à ceux qui les dirigent. Et ceux-là qui croient diriger les autres, se comportent comme s'ils avaient perdu le nord. C'est un vaste jeu de hasard apparent, à travers lequel se développent, sans doute, les desseins providentiels. Car c'est dans les jours qui semblent les plus anarchiques, c'est dans le bruit des empires qui tombent que se prépare pour notre race un visage nouveau, une architecture nouvelle.

Le malheur, c'est que nous sommes incapables de nous mettre d'accord sur des principes et sur des idées. Nous laissons à l'expérience le soin de décider et l'expérience est toujours onéreuse et cruelle.

Ce n'est pas le jugement qui nous donne tort ou raison, ce sont les catastrophes; et il n'est plus d'autre enseignement pour nous que celui de l'épreuve et de la douleur.

Tel est l'état de la machine ronde sur laquelle nous courons désespérés, comme des fourmis dont la fourmilière serait sans cesse bouleversée.

Mais voyez comme aux heures les plus dures un instant de poésie nous soulage, un peu de musique, quelque haute pensée de dé-

tachement, quelque perspective paisible sur la nature et sur la beauté de la vie.

Cependant que les théories et les lois mal construites n'apportent qu'accablement et torpeur, une prière, un paysage ou un chant remettent de l'ordre dans notre âme.

Dans le tumulte stupide où nous vivons ne trouverons-nous pas le moyen de remettre individuellement en honneur ces moyens de réconfort et de paix?

9 Juillet 1946

L'AUTOMNE DES IDÉES

ORGANISER ce monde comme une fin en soi ou le concevoir en vue d'une éternité merveilleuse. Croire, au-dessus de l'humanité, à une puissance créatrice ou la nier. Considérer la vie comme la pauvre et stupide histoire de chacun ou comme l'épreuve à quoi est subordonnée, par une justice éternelle, une résurrection: telle est par dessus les drames de ce temps l'alternative qui fait les doctrines et les lois.

Ce qui se construit politiquement à Lon-

dres, à Paris, à Washington, à Moscou, dans toutes les capitales, s'inspire directement ou indirectement d'une affirmation ou d'une négation engageant la plénitude de la responsabilité. Mais qu'est-ce qu'une responsabilité qui n'aurait de sanction que devant la postérité des hommes?

L'oubli couvre tout et fait un mystère du plus proche passé; mais la souffrance humaine est un fait croissant. Dans la mesure où physiquement elle diminue, moralement elle augmente.

Ce qui est épargné à notre chair, c'est notre âme qui le retrouve. La douleur a monté dans l'âme dans la mesure où la science l'a évitée au corps. C'est notre conscience qui s'empare de nos nouvelles douleurs et qui les cultive et leur floraison prend des formes inconnues.

Au fond, sans doute, le vieil équilibre demeure. L'épreuve rête ce qu'elle fut: incompréhensible sans la chute et vaste comme le destin.

Que les doctrines l'acceptent ou qu'elles la rejettent, elle est là; il faut encore, comme on se nourrit et comme on se livre au sommeil, connaître les formes innombrables de la

désillusion, de l'inquiétude, de l'angoisse, de la misère, de la souffrance.

A tout cela, les uns opposent un lumineux acte de foi, un épanouissement de la charité, un ennoblissement par la douleur. Les autres par la violence de l'esprit et par les moyens matériels prétendent apporter le seul correctif de la force organisée.

Il faut choisir entre la fraternité par l'amour et la fraternité par la mort.

Car, d'avoir la vie supportable ou insupportable, de connaître les consolations de l'esprit ou de leur substituer lamentablement des remèdes de pharmacopée, dépend de ce que nous ferons.

Il n'est pas de politique de quelque envergure qui ne s'édifie sur une morale; il n'est pas de législation qui puisse durer sans avoir pour fin une élévation du caractère, un accroissement de la dignité humaine.

Les hommes de ce siècle, différents en cela de leurs pères, sont acculés à prendre parti; ils ne sont plus seulement des pions sur un échiquier. Le roseau s'est mis à penser tellement qu'il dépend de chacun aujourd'hui d'entretenir ou d'éteindre une flamme.

.

Les Libanais, (et beaucoup d'autres) porteurs d'un quelconque diplôme, s'ils ne l'ont pas volé, doivent se passionner pour un tel débat.

17 Septembre 1946

AUTOMNE

J E notais un jour que, peut-être, toutes les civilisations sont en définitive un fruit de l'automne. Nous voici dans la saison de la maturité. Pourtant chez nous les mois des feuillages rouillés et de l'ombre continuent d'avoir les couleurs de l'été. A peine un brouillard léger passe-t-il au déclin de septembre sur la montagne et c'est encore la chaude harmonie du solstice plutôt que les bruits sourds de l'équinoxe.

Le Liban a des saisons qui se compénètrent avec amour. Aucune ne se décide à s'en aller tout à fait excepté l'hiver qui passe sur nos rivages comme à regret et comme un élément nécessaire de la marche des mondes.

Au Liban, l'automne est un moment de la durée qu'il faut accueillir avec honneur. C'est le temps de se ressaisir, de sortir par un effort

de la pensée de l'ensorcellement du soleil, d'admettre en esprit et en humilité le caractère fugitif de la lumière.

Car dans l'univers entier il y a infiniment plus de nuit que de rayons et de silence que de chants. L'automne est plus familier aux immensités qu'à nous malgré la présence innombrable des étoiles.

Ce que nous disons ce matin de l'automne, mettons-le en accord avec les profondeurs de notre être.

Cherchons, nous aussi, à défendre contre le tumulte et contre les jours trop éclatants ce que nous portons au dedans de nous de grave, de paisible, d'éternel.

Au carrefour des mondes, l'arrivée de l'automne doit être pour nous comme une invitation au recueillement, comme un appel des forces les plus pures et les plus secrètes.

Après les gloires de l'été, prêtons-nous aux charmes des mois qui préparent toutes les résurrections.

24 Septembre 1946

PROPOS PERDUS

NOTRE humeur varie avec les jours. Il suffit de peu pour oublier; de moins encore pour se souvenir... Suivant qu'une image heureuse ou sombre se présente devant nos yeux, nos pensées prennent le chemin de la lumière ou de la nuit. Mais ce temps est celui de l'épreuve.

La conscience humaine s'élargit; elle fait éclater des cadres séculaires. Et de savoir maintenant les dimensions véritables de la durée et de l'univers nous sommes tout bouleversés.

Nous nous trouvons devant des siècles en nombre si démesuré, devant des lieues et des astres en quantité si prodigieuse, que nous en perdons par moment l'équilibre et la tête.

Le jour viendra sans doute où chaque homme (et le plus humble même) donnera plus d'importance aux espaces stellaires qu'au champ qu'il cultive.

Car les nations (et leurs querelles), en face des infinis, que sont-elles? Qu'est ce qu'une vie humaine et le peu qu'elle contient devant les horizons de la race?

Si nous pouvions maintenir nos pensées au niveau de notre destin, les trois quarts des législations deviendraient inutiles et le bonheur terrestre se mettrait de nouveau à avoir un sens.

Le pire, c'est que les gouvernements, à peu près partout, se montrent plus méchants que les individus encore. Le cas qu'ils font de ce qu'il est convenu d'appeler la morale internationale, chacun le sait.

Tuer un homme est un crime. Sans doute. Tuer un peuple *reste* une question. Même après Nuremberg et sa nuit de potences, le sort des peuples demeure mal assuré.

Pour délibérer utilement de la paix, il faudrait d'abord délibérer de l'âme, il faudrait reconnaître les droits supérieurs de cette admirable machine spirituelle qu'on ruine au profit de la machine temporelle qu'on crée.

Si le spectacle des nations considéré sous ce jour est affligeant, s'il est obscur, il suffit de s'en détourner un peu pour se rasséréner.

«Le vrai sage est celui qui bâtit sur le sable». Nous ne nous plaisons à cette pensée poétique d'Henri de Régner qu'en l'interprétant par la grandeur du détachement. Car il faut au contraire bâfir sur le rocher mais en se

souvenant que soi-même on n'est que poussière.

La terre reste douce à qui ne se pend pas à elle; à qui limite ses ambitions au goût de servir et d'aimer.

18 Octobre 1946

<i>La politique de ce temps</i>	189
<i>Noël 1945</i>	191
<i>Civilisation...</i>	193
<i>La lune et le radar</i>	195
<i>La raison du plus fort...</i>	198
<i>Vers un empire d'Occident</i>	201
<i>Souviens-toi que tu es poussière</i>	204
<i>Solidarité du spirituel et du temporel</i>	206
<i>Printemps</i>	208
<i>Sous le signe de l'histoire</i>	210
<i>Parenté des sciences et des arts</i>	212
<i>Paroles de Pie XII</i>	214
<i>Le procès du passé</i>	216
<i>Entre les lois et la nature</i>	220
<i>L'automne des idées</i>	222
<i>Automne</i>	225
<i>Propos perdus</i>	227

Page 23, lire : *L'Asie en feu rêvera de plus en plus de nos rivages,*

Page 27, lire : *suyvant qu'on nous l'accorde ou qu'on nous la refuse.*

Page 116, lire : *Les rameaux d'olivier, verts l'an dernier,*

<i>Pax</i>	67
<i>La prise de la Bastille et le « bon tyran »</i> . . .	69
<i>Le destin en marche</i>	71
<i>Vicissitudes du vocabulaire</i>	73
<i>Résurrection de Paris</i>	76
<i>Ainsi parlait Li-Hung-Tchang</i>	78
<i>Petite exhortation au lecteur</i>	80
<i>Evidences</i>	83
<i>Les Bourgeois de Calais</i>	86
<i>Notes poétiques sur la Russie</i>	88
<i>Remarques sur le temps</i>	90
<i>Variations sur les couleurs de la carte</i>	93
<i>Anciens élèves</i>	95
<i>« Un enfant nous est né »</i>	98
<i>La guerre, cette fin d'année</i>	100
<i>Indépendance et interdépendance</i>	102
<i>D'une année à l'autre</i>	105
<i>L'Avenir de l'Allemagne</i>	107
<i>Neiges et ruses</i>	110
<i>Le travail qui sauve</i>	112
<i>Le pape du Vatican</i>	114
<i>La voix des Cendres</i>	116
<i>De nouveau les Cendres</i>	116
<i>Après une journée d'affaires</i>	120
<i>Remarques sur l'Orient contemporain</i>	122
<i>La vie profonde</i>	125
<i>La guerre et le printemps</i>	128
<i>Ce vendredi-là</i>	

<i>La mort du loup</i>	129
<i>Les émissions radiophoniques allemandes</i>	132
<i>Le droit d'asile</i>	133
<i>Le temps du sommeil</i>	134
<i>Europe 1945</i>	137
<i>La liberté du monde</i>	139
<i>L'Angleterre et l'Irlande</i>	141
<i>Le retour en France de M. Herriot</i>	143
<i>Variations sur les Radicaux</i>	145
<i>Propos perdus</i>	147
<i>Relativité.</i>	149
<i>Nocturne</i>	152
<i>Égalité, Fraternité</i>	154
<i>La paix du Pacifique</i>	156
<i>L'homme et les astres</i>	159
<i>Le Japon vaincu.</i>	161
<i>L'argent et les libertés.</i>	164
<i>Rapprochements.</i>	167
<i>Échanges et dons</i>	169
<i>Fuite du temps</i>	172
<i>Réflexions sur la paix</i>	174
<i>Automne.</i>	176
<i>D'un vol de cailles à Beethoven</i>	178
<i>Sans passion et sans haine...</i>	180
<i>Les dieux déchus</i>	182
<i>Feuilles mortes</i>	184
<i>Les temps apocalyptiques</i>	186

T A B L E

	Pages
<i>INTRODUCTION</i>	7
<i>De la poésie</i>	11
<i>De la joie et du sang</i>	13
<i>De Bayard à nos jours</i>	14
<i>Variations sur la Méditerranée</i>	16
<i>La Bataille à Cassino et le Mont Cassin.</i>	20
<i>Voyages</i>	22
<i>Cendres.</i>	24
<i>De la liberté</i>	27
<i>De l'histoire</i>	29
<i>De la musique</i>	31
<i>Méditation du soir</i>	33
<i>Une vieille histoire</i>	36
<i>La vie et les lois</i>	38
<i>Les proses quotidiennes</i>	41
<i>Printemps</i>	43
<i>La Cène</i>	45
<i>Résurrection</i>	47
<i>Reines...</i>	49
<i>Billet dominical</i>	51
<i>L'amour de la patrie.</i>	53
<i>Remarques sur la géographie</i>	55
<i>Pour la fête de Jeanne d'Arc</i>	58
<i>Offensive de printemps</i>	60
<i>Chaleurs</i>	61
<i>40° latitude nord.</i>	64

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE
À BEYROUTH
LE 30 MARS 1980

